

A PROPOS D'ADAM

Vincent-Paul TOCCOLI

A propos d'Adam

ou

La présence d'esprits

Editions Bénévent

© Editions Bénévent, 2005

envois de manuscrits :

Editions Bénévent — B.P. 4049 — 06301 Nice Cedex 4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je ne m'intéresse pas aux héros.
Je suis à la recherche de l'homme.*
Luchino Visconti.

*Le degré et le genre de la sexualité d'un être
ont des répercussions jusqu'aux cimes de sa spiritualité.*
Frederic Nietzsche.

Chapitre 1 : Ouï-dire	9
Chapitre 2 : La mémoire à venir	21
Chapitre 3 : Dans la chambre haute	29
Chapitre 4 : Le rendez-vous manqué	41
Chapitre 5 : L'étrange doute	53
Chapitre 6 : La rampe et les coulisses	59
Chapitre 7 : Les Trois Bouddhas de midi	75
Chapitre 8 : Les plans séquences	89
Chapitre 9 : D'un jardin à l'autre	101
Chapitre 10 : Assadour	111
Épilogue 1	121
Épilogue 2	129

OUÏ-DIRE

C'était tout juste pour la fête du Têt. J'entendis son nom pour la première fois, dans les salons de la résidence de l'Ambassadeur de X. à Hanoï. Adam G. – c'est ainsi que je l'appellerai – était Consul Général de X. à Hong Kong, où l'ambassadeur avait demandé d'être muté, après trois ans de bons et loyaux services dans la République Démocratique du Viet Nam en pleine reconstruction. Le poste de Hong Kong a rang d'ambassadeur, et ce n'est pas déchoir que de sembler rétrograder au rang de Consul Général, surtout – et c'est le cas de Peter –, quand on est ambassadeur et que ce titre vous sera toujours attribué officiellement.

Je me souviens très exactement que l'expression, “dans les salons de la résidence”, n'est pas tout à fait exacte, si elle est générique et conventionnelle. Ce fut en fait dans la “chambre à coucher” de mes hôtes que le nom d'Adam G. fut prononcé...

En effet, Peter était alité depuis 24 ou 48 heures quand j'arrivai à la résidence : il avait attrapé un sale coup de froid dans les courants d'air des salles d'attente de l'aéroport de Noibaï, à Hanoï – où il faisait à peine 0° –, après avoir décollé 2 heures plus tôt de Hô-Chi-Minh Ville où la température dépassait les 20°. Peter n'était rentré que la veille ou l'avant-veille de mon arrivée. J'avais pris le même avion régulier, après un séjour de 60 heures à Hô-Chi-Minh Ville, juste avant les bruyantes festivités du Têt. J'étais l'hôte de Cora et de Peter. L'année précédente, j'avais contribué au règlement d'une affaire d'adoption d'une petite vietnamienne par une famille d'expatriés de Hong Kong, et on m'avait invité à venir visiter ce long pays côtier de la Mer de Chine qui s'étend sur plus de 2000 Kilomètres de l'embouchure du Mékong à la frontière chinoise. Je

connaissais Cora, sa douceur, son bon goût et son esprit d'initiative, joints à une élégance discrète et sensible à la fois, ainsi qu'à un sens efficace de l'organisation. Elle m'attendait à l'avion du soir, accompagnée de sa fille aînée, Anja, enfant épanouie au grand visage ouvert et aux larges yeux bleus d'eau. Il faisait effectivement froid, bien plus que les jours précédents, me confirma-t-elle, quand Peter avait été frappé ! Elle me présenta d'ailleurs un immense pull-over, qu'elle avait elle-même tricoté pour Peter, trop étroit pour lui (Peter mesure plus d'un mètre quatre-vingt : c'est un homme mince, élancé quoique athlétique. Je dépasse à peine le mètre soixante-dix et mon embonpoint est bien connu en Asie du Sud-est !). La laine mohair de plusieurs teintes harmonieuses de vert, fut non seulement la bienvenue mais on me l'offrit... comme présent d'accueil et elle m'accompagne régulièrement dans mes voyages d'hiver dans la Chine du Nord. Nous nous installâmes dans une grosse Peugeot familiale : il faisait nuit, une nuit épaisse et grasse, de celles qui non seulement vous transpercent les os, mais qui en même temps semblent vous recouvrir comme d'une suie atmosphérique accompagnée d'une sensation humide et sale. Je ne portais, sous l'immense pull, qu'une chemisette de coton : elle collait à ma peau et je croisai les bras, prisonnier de ma ceinture de sécurité trop étroite (avion, voiture, c'est toujours la même histoire !) et engoncé volontairement dans une immobilité qui seule me tenait à égale distance – mentale, je suppose ! –, de ma sudation épidermique très désagréable, et de la chaleur dégagée par l'épaisseur ouatée du pull-over. J'appréciai que Cora ne se sentît pas obligée de "meubler la conversation", l'expression est ici, terriblement adéquate. Il fallait de l'espace entre nous : certains salons n'offrent que de la promiscuité en guise de rapprochement. Elle dut sentir mon inconfort : nous échangeâmes juste ce qu'il faut pour respecter l'usage. Elle conduisait vite, sûr et souple. Au-delà du portail je me sentis déjà mieux. On me conduisit immédiatement à mes quartiers, légèrement isolés du corps de bâtiments par une grande véranda-terrasse couverte. Et après des ablutions purificatrices et une changée propre, je pénétrai dans la chambre à coucher... où gisait, grandiloquent et décomposé, Monsieur l'Ambassadeur V. du Royaume de X. Sans être immense, la pièce était large. Au centre, la tête contre le mur, les chevets encombrés d'amoncellements de toutes sortes de fioles, de récipients, de kleenex et de revues ; le lit « American » style, où une

famille entière peut tenir. Une haute baie à droite, une profonde armoire à gauche, couvrant tout le mur. Trois passages spacieux, devant et de part et d'autre du lit. Assise sur le lit, Carla, la cadette, au front bombé, cheveux tirés en arrière, l'œil espiègle et la bouche marquée d'une moue souriante; allant et venant, du personnel, apportant, débarrassant toutes espèces d'encombres; Anja, debout, droite, sur le seuil; Carine, venant à ma rencontre, et puis, assis sur le coin du lit, Monsieur Zu, peintre et érudit, parlant avec l'Ambassadeur de concoctions et d'élixirs, où se mêlent aromates et plantes, accompagnés d'ingrédients, dont l'efficacité m'apparaît à la mesure de leur étrangeté. Tout se fige dans le silence à mon apparition: le visage de Peter s'éclaire, les yeux de M. Zu me scrutent, Carla me sourit, le personnel attend. Et Cora s'écrie: "C'est Vincent-Paul!"

Quel jour et en quelles circonstances retentit le nom d'Adam G., je ne saurais jamais plus le dire! Avec Peter, dans le salon-bibliothèque où nous captions le programme de la BBC? Avec Cora, lors de nos excursions dans ou et l'extérieur de Hanoï, en pousse-pousse, en voiture, en barque plate...? Avec mes deux hôtes, ensemble dans la chambre, ou la salle à manger où Peter faisait quelques apparitions, enveloppé dans une méchante robe de chambre, ronchonant, irascible, (à peine?) conscient d'être désagréable, et soudain généreux, souriant et (super) doux, comme pour se faire pardonner? Ou fut-ce entre deux déflagrations de pétards, dont les Vietnamiens, font, lors de ces fêtes, une consommation monstrueuse et quasi ininterrompue, de jour et de nuit, dans la nuit froide de Hanoï, trouée, en ces périodes, de chapelets de flammes et de rafales d'explosions... comme une commémoration sinistre ou un exorcisme macabre, de tant de bombardements, d'éclats et de gerbes d'artifices meurtriers de 50 ans de guerre!

Après trois ans de Vietnam, Peter songeait à bouger. Dans cette Asie du Sud-est vouée pour les prochaines trente années au boom économique, à la croissance commerciale et à une hégémonie planétaire, Hong-Kong lui semblait, comme à tant d'autres, le lieu où il fallait se trouver, même s'il fallait reconsidérer ce choix en 1997, quand le 30 juin à minuit, le Dragon mouillera à nouveau dans le Port des Parfums!... Adam G. arrivait lui

aussi à échéance et, visant, de son côté, un poste d'ambassadeur n'importe où, si j'ai bien compris.

Et puis, on me parla d'Adam G ! Ce qui immédiatement fixa mon attention – et cela devait se confirmer dans la suite, chaque fois qu'on me parlerait de lui –, c'est le ton qu'on employa : quelque chose d'indéfinissable, qui, dans le vocabulaire comme dans le style, traduisait la confuse impression que le consul produisait, et les appréciations multiples sinon contradictoires auxquelles étaient livrés, celles et ceux qui, sans le fréquenter nécessairement, devaient pour toutes sortes de raisons, entretenir des relations, ou au moins des contacts, avec lui. Mon sentiment se trouvait en outre renforcé par la manière particulière, que possédaient mes hôtes, de parler le français : au-delà de quelques impropriétés d'usage, Cora et Peter, plus habitués à utiliser des langues anglo-saxonnes, comme le néerlandais, l'anglais et l'allemand, parlent français, en le chantonnant un peu pour Carine, avec un léger bégaiement à tête chercheuse pour Piet. Rompu moi-même aux usages polyglottes et sensibilisé depuis longtemps à tous les accompagnements audio de la bande sonore, j'étais, en les écoutant intéressé par ce qu'ils évoquaient autant que par sa mise en ondes ! D'autre part mes hôtes parlaient du consul plus avec compréhension qu'avec sympathie, et j'entrevois dans les silences qui prolongeaient leurs fins de phrases, de grandes réserves, de profondes retenues, et une quasi charitable discrétion qui, dans mon esprit et à mon imagination, donnaient naissance aux conjectures et aux suppositions les plus avides d'éclaircissements... Leur consul m'intriguait !

Dans la perspective j'ai bien conscience que ma curiosité première était moins vive qu'elle ne l'est devenue par la suite, et que celle-là bénéficie et profite de l'intensité de celle-ci. Pourtant essentiellement, tout était en place dès Hanoï, et s'il y a eu effectivement développement et amplitude, ceux-ci étaient en germe dans les semilles nord-vietnamiennes...

Tout ce que j'entendis sur lui me le rendit étrange. J'ai vu de lui récemment, dans un magazine, une mauvaise photo : je ne peux ni ne veux rien en tirer. Je compte le rencontrer en son temps. Quand ce livre sera écrit par exemple : et j'en écrirai alors l'épilogue... Mais pour l'instant, je suis en

quelque sorte, à sa recherche : je le suis à la trace, à l'écho, au souvenir, aux confidences, aux médisances et aux calomnies certainement mais tout aussi certainement aux marques de reconnaissance et d'admiration, dont chaque mois m'apporte la preuve. Pour être controversé, encore faut-il susciter de l'intérêt et pour être calomnié faut-il encore qu'on ait d'abord médité de vous ! Anti-conformiste, peu conventionnel, libertin ou scandaleux : quelque partie de moi fut réveillée ; la curiosité n'explique pas tout, pour y consacrer un livre, on avoue se sentir concerné...

Je ne fréquente les consuls et la "carrière" que depuis quelques années. Les occupations auxquelles je vaque touchent essentiellement l'esprit, l'âme, le cœur, elles ne se limitent pas aux sciences humaines, et dépassent le domaine métaphysique. C'est l'homme qui m'intéresse, où qu'il soit et quoi qu'il fasse ou dise, en état de veille ou en sommeil, conscient ou inconscient, seul ou en relation, ne vainquant ce qui l'écrase, que parce qu'il le dépasse et par ce qui le dépasse ! Ayant une reconnaissance sociale, beaucoup de portes me sont ouvertes, beaucoup de cercles m'accueillent, beaucoup de particuliers m'invitent. Jouissant de la confiance de la plupart, sinon de leur sympathie, j'essaie de ne faire acception de personne ! Ce qui me rend libre assez pour n'avoir pas à déguiser ma pensée, mes goûts, mes défauts et mes qualités. Cette ville-état où je vis actuellement – au passé si récent qu'on n'en voit nulle trace, au présent si mouvant qu'il ne se laisse pas saisir, à l'avenir enfin qui ne s'imagine qu'à court terme –, est une efflorescence de l'éphémère, une épiphanie de la contingence, une merveilleuse fleur de cactus dans le désert de l'artifice.

Les circonstances où l'existence d'Adam G. fut mentionnée devant moi, associées à l'environnement et au milieu, où je suis en train de découvrir, plus et mieux que nulle part ailleurs, le matériau synthétique artificiel dont peuvent être, ici, fabriqués les misérables petits secrets d'une vie, coïncident, de façon quasi exemplaire avec la représentation, qui se bâtit progressivement en moi, d'un certain type – je ne sais encore lequel ! –, de carrière diplomatique : un chatoiement de strass dans les coulisses d'un théâtre d'ombres, planté paradoxalement devant le public le moins avare de critiques et de rumeurs, et dans les sites les plus exposés à l'observation voire à la surveillance. Connaissez-vous résidences consulaires plus affi-

chées qu'à Hong Kong? Connaissez-vous trains de vie et obligations sociales plus visibles qu'ici? Connaissez-vous relations plus riches et plus coûteuses? Le monde des affaires, de la finance, du commerce et de l'entreprise – qui fait de l'argent –, entretient – avec cet argent –, un monde de représentations dans lequel – mise à part éventuellement une fortune personnelle –, tout ou quasi tout peut-être acheté, parce que tout ou quasi tout se vend. Dans notre ville-état, qu'est-ce que la politique? À Hong Kong, à quoi jouent les consuls?

J'apprenais ainsi que le mystérieux Adam G. logeait dans une des maisons, sinon les plus belles, du moins les plus enviées du territoire; qu'il n'entretenait pratiquement aucune relation avec ses compatriotes dont il était censé pourtant représenter les intérêts; qu'il n'en favorisait pas moins la présence et le développement des affaires des nationaux dans le domaine commercial et financier, mais qu'il... “in coda venenum”,... menait une double vie, voire une triple! Outre qu'il était un fin connaisseur d'art – il avait complètement transformé et “orné” la résidence consulaire à son goût –, il avait comme on dit des “mœurs”, et vivait en célibataire – mais pas si seul que cela! –, dans l'immense volume des deux étages, jardins et terrasses où devaient se jouer toutes sortes de parties “pas plus” ou “aussi” fines les unes que les autres: c'est selon!...

Cora avait rencontré le personnage, qui l'avait courtoisement et généreusement reçue chez lui. Peter le connaissait aussi – carrière oblige! –, et lui reconnaissait une certaine compétence tout en restant très réservé sur tout le reste. Adam G. était certainement un être encombrant, compromettant, inconfortable, et pourtant, par nombre de côtés, attachant, intéressant, fascinant même. Mes hôtes sentaient mon désir de le connaître mieux:

– Je ne sais pas si vous pourrez le rencontrer à Hong Kong, me fit comprendre Cora. C'est un être secret, qui se retire dans sa retraite de B. Road, sitôt terminée sa journée de travail au Consulat.

– Et par la communauté expatriée? Hasardai-je?

– Elle le boude. Ou il la boude, je ne saurais dire... Le fait est que rien ne s'organise tant autour du Consulat que de la résidence: Fête Nationale, Arbre de Noël, Vœux de Nouvel An... Il semble qu'aucune réception n'a lieu... Jamais à ma connaissance... Vous savez, ajouta-t-elle avec un léger

sourire et un clignement d'yeux malins, Adam G. est une espèce d'ermite ; l'espèce est particulière, je l'avoue... mais quand même... Avec ces grandes pièces vides (il a horreur des meubles), ses jardins japonais sur les terrasses intérieures et extérieures, et puis la symétrie, l'harmonie, l'équilibre de tous ses objets et de toutes ses peintures...

Cora était à son insu en train de dresser un catalogue de défense et illustration du citoyen Adam G... En prononçant le mot "peintures..." sa voix mourut doucement sur ses lèvres : elle les voyait, ces peintures, accrochées aux grands murs vides que je devais découvrir plus tard. Elle les contemplait, ces toiles, que le numéro d' "ELLE" – décoration de fin d'année –, devait révéler aux lecteurs du Sud-Est asiatique pour un reportage effectué lors du départ du consul général !

– Oui... suggérai-je, après quelques secondes respectueuses et attentives...

Nous roulions en direction de Hualu, la Baie d'Halong à l'intérieur des terres. Celle de la Mer exigeait plus de 10 heures de voiture aller-retour, et l'Ambassadeur, depuis son lit de commandement, avait "fortement déconseillé" de s'y rendre. Cette recommandation était un ordre, et nous avions troqué pour "l'autre" : mais le choix imposé s'avéra judicieux. Nous eûmes de la lumière, la côte était perdue dans les brouillards marins. Tao conduisait, immobile, à travers les rizières qui s'encadraient dans le paysage karstique aux allures lunaires dans des éclairages verts et oranges, qu'on aurait dits artificiels, tellement ils étaient neufs, au moins à mes yeux novices...

– Oui, reprit-elle, nonchalamment, avec un soupir qui donnait à comprendre qu'elle se sentait légèrement désappointée par avance en songeant à la suite de ses propos... savez-vous qu'il a peint lui-même les murs de toutes les pièces...

Non, je ne le savais pas... Mais la suspension auquel le récit se voyait de nouveau accroché, laissait pressentir une certaine confusion dans l'appréciation, de cette initiative, peut-être pas, mais sûrement de son résultat...

– On peut être surpris, continua-t-elle avec détermination. Moi, j'aime !

Le ton était à nouveau ferme. Ici Cora affirmait un goût, un plaisir, une reconnaissance, qui n'étaient certainement pas partagés. Par Peter non plus. Mais elle aimait, et elle tenait à me le faire savoir sans ambiguïté. Carine est d'ailleurs un être d'une exquise sensibilité et plutôt experte en matière de peinture, de sculptures et d'objets d'art, en général. Sans en regorger, la résidence recelait, en des endroits, apparemment en désordre, des pièces vietnamiennes qu'elle avait su dénicher au cours de ses expéditions d'archéologue des villes. Protectrice, et parfois mécène, de certains artistes locaux chez qui elle avait découvert de la beauté, et senti un génie sûr, elle offrait les surfaces des murs de la résidence, comme lieux d'exposition permanente : vivant ainsi au milieu de toiles qu'elle aimait, en en favorisant l'acquisition par les hôtes officiels et amicaux de l'Ambassade.

Ainsi Cora aimait jusqu'aux murs la maison de B. Road.

– Cora, je dois vous avouer à mon tour que j'ai hâte de découvrir ce lieu. Vous m'en parlez avec une telle générosité d'appréciation et un tel engouement esthétique, que j'en crains un excès, capable de me faire moins apprécier la chose que le commentaire descriptif dont vous me régalez...

– Et puis il faut voir comme Adam G. a transformé l'environnement...

Quoi encore ? Je ne voyais pas très bien B. Road ! Je la situais très bien topographiquement, première à droite, en montant vers le Peak, après Magazine Gap. Je savais, d'après la carte, que cette route surplombait Central, et que la vue dégagée devait porter jusqu'à Tsuen Wan à l'ouest et les confins de Wanchai à l'est : mais je n'étais encore jamais passé par là ! Cora confirma avec un enthousiasme tempéré par les cahots de la voiture qui entamait une section de nids de poule :

– D'un côté, Adam G. a fait créer un luxuriant jardin exotique, en paliers sur la pente jusqu'à la route. Je n'ai pu m'y promener, mais j'y soupçonne une fraîcheur humide, à voir la mousse grasse et les tonalités sombres du vert des feuilles et des plantes. Et puis, cette odeur des jungles, typique de ces fruits monstrueux quand ils commencent à moisir...

Je me taisais, confortablement installé dans la conduite intérieure (une Toyota Crown, je crois), bercé par la voix qui disait certains ensorcelle-

ments et la souple suspension de la machine (la route, à nouveau régulière...). Je n'étais pas assoupi : je jouissais à la lettre, de chaque parole entendue, de chaque paysage contemplé (celui que je voyais parmi les rizières et celui que j'imaginai à B. Road), de chaque silence de la conteuse...

– De l'autre côté, se trouvait une aire de stationnement. Adam G. l'a fait transformer en vaste terrasse à balustres, en y plantant une herbe striée, comme on en voit ici, sur les terrains de sport...

– Endroit idéal, à vous entendre, pour toutes les réceptions qu'il ne donne pas..., osais-je en souriant !

– Négligence que je me propose de combler dès notre installation, continua-t-elle sur le même ton, avec la résolution que je sentais dans sa voix quand elle parlait et d'Adam G. et de la maison...

À Hualu, nous louâmes deux barques à fond plat. Vu mon "gabarit", je me retrouvai seul avec une "capitaine" sans âge, dont le visage imperturbable depuis longtemps n'était plus animé par tous les types de "cargaison" qu'elle avait eu à transporter ! Elle ramait et gaulait avec adresse et flegme ! Relégué par elle dans la non-existence, je m'abandonnai voluptueusement à la glissade sur les eaux peu profondes, m'emplantant les yeux des décors naturels d' "Indochine" que je venais de voir à Hong-Kong, et laissant mes idées divaguer à propos d'Adam G. et de la maison de B. Road...

Un incident sur la route du retour ne laissa pas – et continue quand j'y repense –, de me plonger dans un surprenant état d'étonnement consterné. Ceci a dû se passer il y a un an, au jour près : de là peut être l'émotion qui me remonte directement de la mémoire. De part et d'autre de la grande route, qui traverse les rizières, se succèdent régulièrement, et dans tous les styles que redécouvrait le XIXe siècle français, des églises de village, parfaitement entretenues qu'avaient élevées les Pères des Missions Etrangères de Paris (MEP), à qui ces territoires de la Cochinchine et du Tonkin avaient été confiés, presque attribués au regard des autres congrégations religieuses, comme champs de mission. L'une d'elle, toute blanche, modeste quoique assez importante, attira notre attention de loin, à cause de sa forme néo-romane bien proportionnée. Cora et moi échan-

geâmes en silence un air entendu que Tao surprit en souriant dans le rétroviseur ; et toujours aussi tacitement, il engagea la voiture dans le large sentier de terre battue qui menait jusqu'au village rassemblé autour de la petite église de la rizière. Tao gara la voiture en position départ, près de l'entrée de l'espace de cour au milieu de laquelle l'église était plantée, et que délimitait une murette symbolique par dessus laquelle déjà des dizaines de femmes et d'enfants vêtus de guenilles pour la plupart, avaient sauté pour venir à notre rencontre et bientôt nous entourer, nous encercler même, tellement était dense leur précipitation. Nous nous étions arrêtés près d'une entrée latérale de l'édifice, qui ne nous déçut pas : chaulé de frais, il n'offrait certes pas à admirer les pierres de taille gris bleu, que la même construction n'eût pas manqué de présenter dans un coin de Bretagne ou du Massif Central, mais le crépi régulier qui habillait les murs, tout blanc qu'il était, ne gênait ni ne gâtait en rien, l'équilibre du volume et des formes de l'ensemble... Qu'allions-nous faire maintenant que nous avons regardé?...

Au fond de la cour, d'une maison très délabrée, mais encore debout, et dont l'état de ruine contrastait avec le bel entretien de l'église, sortit un homme, pas encore un vieillard, mais qui portait sur le visage, toute la fatigue de 50 ans de guerre, de destruction et de misère... Un homme au complet démodé, rapiécé mais propre, progressait en notre direction, puis ralentit et enfin se tint debout à quelque trois mètres du trio embarrassé que nous formions Carine, Tao et moi-même. Pour la suite, je dois préciser que j'étais vêtu d'un jeans gris-noir "Puma", d'une chemise "bleu-blanc", et sur les épaules, je portais le pull vert bouteille que Carine m'avait offert le soir de mon arrivée, à l'aéroport de Hanoï. Il se trouve aussi que je suis prêtre catholique romain... Le vieil homme nous observa bien durant une minute au moins. Tout était silence autour de nous et dans l'atmosphère lourde d'humidité froide à cette heure. Mais en nous, en moi du moins, un grand tumulte de questions informulées s'agitait, dont le résumé pouvait être tout simplement :

– "Et maintenant".

Alors d'une démarche sûre d'elle-même, le vieil homme s'approcha de moi, prit mes deux mains dans les siennes, se pencha en les portant à sa

bouche pour les baiser, recula d'un mètre et d'une voix d'oracle me demanda :

– Etes-vous celui qui doit venir ?

Ce tumulte explosa en moi et une énième vague d'émotion brûlante me baigna le corps et l'âme ! Je restai muet en le regardant fixement, le cœur voyageant en arrière, avec la mémoire qui lui indiquait le chemin. Et avant, juste avant d'arriver à destination, j'entendis la deuxième partie de cette question, que je connaissais bien pour l'avoir lue maintes fois mais que je recevais pour la première fois, à moi adressée sous une forme déclarative :

– Nous devons donc en attendre un autre !

Jean Baptiste avait entendu parler de Jésus, et depuis la prison d'Hérode où il attendait la mort, il avait envoyé deux de ses disciples s'enquérir auprès de Jésus, s'il était celui qui devait venir ou s'il fallait en attendre un autre ! Jésus avait répondu en citant Isaïe. Je ne répondis rien... sinon que nous aimerions voir l'intérieur de l'église et prier avec les gens du village. Lui non plus ne me dit plus rien : il acquiesça de la tête, donna quelques ordres en vietnamien... La suite a réjoui mes propres souvenirs missionnaires d'Amérique du Sud...

Il nous fallut une heure pour rentrer à Hanoï. Carine pleurait d'émotion, religieuse je suppose. Tao semblait très impressionné par l'incident ; il était d'une pâleur, étrange sur un visage que je ne connaissais jusqu'ici que brun clair et animé. Moi-même, je ne bougeais plus, calé entre la portière et le large accoudoir. J'étais Jean Baptiste, mais j'interrogeais à propos d'Adam G...

Et pourtant les jours suivants, je n'y pensais plus : avec Carine, je découvrais les charmes surannés d'une capitale dont les Français avaient follement rêvé de faire le cœur d'un empire de mille ans...

LA MEMOIRE À VENIR

Quand je rentrai à Hong-Kong, mes activités, les voyages, mes travaux m'avalèrent à nouveau. Cora et Peter m'avaient promis qu'ils m'avertiraient, dès que leur mutation sur le Territoire de la Couronne serait arrêtée. On me demandait de préparer déjà quand même, une place pour leurs deux filles au Lycée Français International. Sans l'avoir oublié, je ne songeais plus à Adam G. C'est après Pâques que la confirmation me parvint : Peter était nommé Consul Général de X. à Hong-Kong : Adam G. devait être parti pour la rentrée scolaire. J'en avisai le proviseur de l'Ecole Française. J'adressai un fax de félicitations à Hanoï, bouclai l'année, et quittai Hong-Kong pour l'été que je passai entre Taipei pour un mois de mandarin, Beijing puis le Transsibérien, Moscou et Petersbourg dans la foulée, puis enfin, la Côte d'Azur et Paris. Début Septembre, j'étais de nouveau à Hong-Kong, m'enquis de Cora et de Peter : ils campaient à Parkview, la maison de B. Road n'étant pas encore disponible. Avant leur installation à la résidence, je n'eus de contacts avec Cora et Peter, que téléphoniques. Leur appartement à Parkview était minuscule, je le savais par des amis ; ils avaient fort à faire pour leur transplantation ; après quelque difficulté, les filles avaient été admises à l'École, Peter tâchait de maîtriser le consulat général. J'étais moi-même suffisamment occupé, avec le lancement du travail pastoral à Hong-Kong d'abord, à Daya Bay, ensuite, sur le territoire chinois, où la France ne cesse de finir la construction d'une usine nucléaire de deux réacteurs ; ainsi qu'à Canton et à Beijing, Beijing où je comptais me rendre courant Novembre. J'étais en outre en train de rédiger une autobiographie que me commandait Françoise Verny, maintenant chez Flammarion après un départ tumultueux de chez Gallimard. Ma quête d'Adam G. fut ré amorcée, involontairement par Peter qui m'invita vers la mi-octobre à dîner avec lui et Cora, pour une affaire importante et urgente

dont il ne pouvait pas m'entretenir au téléphone. Nous nous retrouvâmes à Parkview, d'abord dans leur appartement, confortable mais vraiment étroit, puis au grill de l'hôtel, où, devant un superbe et moelleux "Angus steak", il me fit une requête, qui, au son de sa voix, ne pouvait être qu'agréée ! Son Altesse Royale, le Prince B. de S.H. débarquait à Hong-Kong pour la Toussaint ; la cour, confite de catholicisme et de religion via l'Opus Dei exigeait protocolairement qu'on attachât au Prince, un aumônier pour la circonstance.

– À qui devons-nous faire appel ? m'interrogea Peter avec l'évidence d'un commandant en chef envoyant un subordonné en service commandé !

Cora restait silencieuse, mais me regardait beaucoup plus éloquemment que la question de Peter !

– Mais j'ai prévu d'aller à Bangkok et de faire un tour en Thaïlande pendant les congés scolaires ! répliquai-je prosaïquement, en homme ignorant tout des obligations de cour, de protocole, et de représentation diplomatique. D'ailleurs le son de ma voix résonnait ridiculement à mes propres oreilles, pendant que j'articulais ma réponse, comme une incongruité, une remarque de mauvais goût : je sentais que j'avais frôlé le lèse-majesté... Alors, j'enchaînai :

– Bien sûr, je reste à ta disposition pour le service du Prince ! Dès demain, j'annule mes réservations et avertis mes amis en Thaïlande. Que dois-je faire ?

J'avais déclaré tout cela d'un trait mais en trois étapes bien précises, conférant à chacune un ton approprié : noble et grave pour la première déclaration ; expéditif et administratif pour la seconde ; amical et indéfectible pour la troisième. De la même manière, en trois étapes, le visage de Peter (je ne remarquais pas celui de Carine) se montra successivement : satisfait, compréhensif et comblé ! Nous trinquâmes à la santé du Prince, d'une bouteille de St Estèphe, que nous asséchâmes quasi à la régalaide ! Me voilà donc embarqué dans une nouvelle aventure. Et inédite ! Le programme de la visite du Prince étant toujours en chantier : visites, réceptions, cocktails, et puis messe, entretiens particuliers, voire conseils... Je proposai à Peter et à Cora la formule suivante. Puisque je ne parlais plus pour la Thaïlande et que je ne prendrais aucune autre disposition que celle

du service du Prince, je viendrais m'installer à la résidence et serais ainsi à tout moment, de jour et de nuit "taillable et corvéable à merci!" J'occuperais la chambre dont on m'avait dit qu'elle me serait réservée pendant mes séjours à la résidence, en ferais mon bureau transitoire et répondrais sans manquer, présent à l'appel!

– Écoute! éclata Peter, quand je m'arrêtai de parler. Tu ne pouvais mieux correspondre à la situation... La maison est à toi. Tu verras, tu t'y plairas... Il n'y a pratiquement aucun meuble, juste quelques fauteuils et chaises. Nous avons acheté d'excellents lits et monté une grande table de jardin dans un coin de l'espace immense qu'Adam G. a créé, après les halls d'entrée et de dégagement!

– Oui! renchérit Cora... Et votre chambre... (Et puis elle hésita, en souriant de son merveilleux air de prévenance et d'hospitalité...), eh bien, c'était la chambre d'Adam G.!

Et là, elle se mit franchement à rire! Depuis plusieurs minutes – volontairement ou par timidité –, Peter s'embrouillait avec mon double prénom et le tutoiement-vouvoiement: je le tutoyais ou le vouvoyais de retour, selon qu'il s'adonnât à l'un ou à l'autre: et quand il m'appelait Paul-Vincent (ce que je trouve aussi, et même plus aristocratique en quelque sorte que Vincent Paul), je lui servais, assez haut pour que les garçons l'entendissent, du "Mister Ambassador". C'est ce qui se passa encore après que nous ayons conclu notre marché: alors d'un commun accord nous le paraphâmes par nos prénoms en instituant officiellement le tutoiement par le truchement de notre conjuration!

Nous étions le 12 octobre, j'emménagerais le 29 à B. Road, et y demeurerais jusqu'au 1er novembre... Au lieu de passer par Central, je demandais au taxi de prendre Stubbs Road à l'Adventist et de rentrer à Pokfulam par Magazine Gap et Robinson Road. Inconsciemment je décidai, en fait, de prendre la route de la Résidence: c'est au col que j'en pris conscience, exactement au tournant, là où la murette de protection et la dénivellation de la descente autorisent l'œil, à embrasser furtivement la masse compacte, et illuminée à cette heure, des buildings de Central, sur fond de port et de Tsim Sha Tsui rutilant de couleurs dans la nuit claire. Le taxi était quasiment neuf, et on pouvait sentir cette odeur caractéristique des revête-

ments de cuir ou de plastique, avant de disparaître à l’usage. Comme un insert, l’image du salon d’hiver de BV., au Peak, lui aussi, avec l’accompagnement des Moments Musicaux, Op.94 de Schubert qu’il m’avait offerts juste avant sa mutation pour une capitale européenne à la tête d’une banque très importante... L’image de ce salon et la mélodie du piano entourèrent bientôt, à la fois mêlées et parfois distinctes, les silhouettes de BV. et Adam G. : l’une que je voyais, l’autre que j’imaginai sans y parvenir jamais. Dans Robinson Road, je me souvins aussi, qu’avant de connaître BV. personnellement, j’avais entendu sur son compte, des rumeurs, voire des indiscretions, à propos de penchants spéciaux. B., grosse position sur le territoire, marié, trois grands enfants et F. sa femme, mettaient leurs salons à ma disposition pour des rencontres de jeunes. J’y rencontrai élégance, bon goût, une réelle gentillesse et une affective générosité... Et puis toutes ces images s’estompèrent dans les feux rouges de Bonham Road... Il demeurait que je connaissais BV., du moins que j’avais “fini” par le rencontrer d’une façon toute naturelle, et sans qu’auparavant il m’ait intrigué comme Adam G. le faisait, aussi intensément, depuis que Cora m’avait révélé que “j’occuperais” (le mot n’était plus neutre !) sa chambre. Adam G., entré à nouveau dans le monde de mes pensées, de mon imagination, bientôt de ma mémoire. La ridicule idée m’assaillit, au moment d’ouvrir ma porte, qu’il pouvait devenir une façon de miroir.

– Ridicule ! éprouvai-je le besoin de dire à haute voix dans l’ascenseur !

Ridicule, peut-être ! Mais l’idée m’avait “piqué”, et le psychanalyste se sentit surpris. Et irrité.

Le voyant rouge clignotait sur le tableau du répondeur téléphonique, et un mètre de fax pendait lamentablement de la machine. Je choisis de commencer par les appels, après m’être versé un verre de whisky. J’écoutai consciencieusement ; tout pouvait être réglé le lendemain. Le dernier appel, en guise de bonsoir, venait de Chr.P., un homme jeune, moins de 30 ans, mais depuis une dizaine d’années dans cette partie du monde, “development manager” dans une “coquette” boîte de trading : rencontré lors du baptême du fils d’une collègue, il avait été choisi comme parrain ! Un ami, malgré ou à cause des plus de 20 ans qui nous distinguent sans nous séparer. Nous aimions en commun manger et boire, écouter Bach et revoir

les vieux films hollywoodiens. Nous parlons aussi, beaucoup parfois... Ce fut le cas de cette nuit-là quand je rappelai : nous en avons la permission jusqu'à minuit ! C'est vrai que les heures de la nuit – around midnight –, sont propices aux confidences et épanchements. Après quelques échanges de nouvelles à propos des membres du "club" (un groupe de moins de trente ans, célibataires comme moi, et que j'ai baptisé tel, car nous ne désirons pas l'agrandir trop !), il me posa une question qui résonna peut-être banalement chez lui, mais pas chez moi.

– Alors ? Quoi de neuf ces temps-ci ?

Ce qu'il y avait de neuf, ce n'était déjà plus mon autobiographie qui avançait à pas de géant avec le plus grand naturel, au point que plus personne ne doutait qu'avant Toussaint, elle ne serait effectivement bouclée. Ce qu'il y avait de neuf, c'est que concurremment à cette mémoire de moi, se profilait la mémoire d'un autre que je ne connaissais pas, dont l'intérêt chevauchait parfois le mien propre. Oui, ce qu'il y avait de neuf, c'est cette double quête à laquelle j'étais "forcé" : l'autobiographique, par quelqu'un qui me la commandait, m'obligeant à me pencher sur un passé dont je n'avais pas escompté qu'il me revînt si vite et si compact ; et l'hétéro biographique, par diverses rencontres imprévues, qui m'y arrimaient malgré elles, m'associant à partager les informations les plus hétéroclites, toujours intéressantes, bien que parfois scandaleuses, provocatrices au moins, sur un personnage auquel, je le sentais, je m'attachais, sans le vouloir vraiment, par la seule force qu'il exerçait encore dans l'élaboration imaginaire que sa mémoire engendrait chez ses admirateurs comme chez ses contempteurs.

– Tu sais à quoi je pense, en t'écoutant depuis quelques minutes, commença Christian quand je l'eus mis au courant de ce qui m'arrivait. Eh bien je pense à un autre personnage, à qui tu as consacré des années et des années d'études et de recherche, dont tu nous parles en permanence, et dont tu ne sais rien, en fait, que ce qu'en ont dit, écrit et rapporté des personnes qui l'ont peut-être connu, mais il y a si longtemps et dont le témoignage est passé par tant de procurations qu'on peut s'interroger, quand tu le confesses, sur quoi tu es sûr, vraiment, à son propos !

– Ainsi tu crois que...

– Oui, je sens qu’inconsciemment, M. le Psychanalyste, tu t’es/as été placé – et pour la première fois certainement, vu ta naïveté, ta confusion, ton étonnement (tu choisiras) –, dans une situation de vérification active (quelques secondes de silence, et Chr.P. savait bien que je n’allais pas l’interrompre, avide de la chute)... Et tout ceci ne me paraît pas étranger au travail intérieur que la rédaction de ton autobiographie active et entretient chez toi...

Chr. P. se tut. J’écoutais toujours. Pourtant je savais, à mon tour, qu’il n’ajouterait rien. Il en avait assez dit pour que j’allasse plus loin, seul avec moi même. Avec Adam G. Et avec Jésus de Nazareth. Cette nuit devenait épiphanique: elle manifestait du sens. “Et vous, que dites-vous que je suis?”, et immédiatement avant: “Que dit-on de moi?”

– C’est la première fois, repris-je comme en un monologue intérieur, c’est la première fois, en effet – la seconde en fait –, que ce type d’intérêt est suscité chez moi pour une personne inconnue. Ces jours, ma mémoire ne me renvoie qu’à moi-même, et même si je ne me connaîtrai jamais tout à fait moi-même, je demeure la personne à propos de laquelle je sais le plus de choses! C’est idiot ce que je te raconte...

– Non! Mais tu n’éprouves en fait aucun intérêt véritable à récapituler ce que tu sais de toi, sur toi. C’est toi qui te racontes et tu dis bien, au fond, ce que tu veux! Tandis qu’avec “Adam sans Eve!”, tu dépends entièrement de ce que d’autres t’en disent, sans que tu demandes quoi que ce soit. Et comme avec Jésus, tu vas certainement passer à une phase active; tu vas te mettre à interroger, à chercher, à “investiguer”!

– Avec la différence que je pourrais rencontrer Adam G., si je le voulais...

– Mais il n’y a aucune différence, au contraire, ou bien si je dois t’en accorder une, c’est qu’avec Jésus – c’est ta foi! –, tu le rencontreras quand “il” le “voudra”! À moins que tu ne provoques cette rencontre en te suicidant! Imposer le rendez-vous, la confrontation, l’épreuve de vérité!... Jusqu’à cette extrémité, la démarche est analogue dans un cas comme dans l’autre...

– C’est une drôle d’histoire tout de même!

– Oui!... J’aime bien... Ce que j’aime, c’est que tu y sois amené par le hasard, par un nom et une vie qu’on a évoqués en ta présence. Bien sûr, tu

répètes assez que tout a un sens et que ton hasard à toi s'appelle Providence! Tout ça, parce qu'un jour, tu as été mêlé au baptême d'une petite vietnamienne, adoptée par un résident de Hong-Kong et dont la marraine était la femme de l'Ambassadeur de X. à Hanoï!

Nous nous souhaitâmes "bonne nuit". Nous avions "Club" le samedi soir suivant. Les deux semaines qui suivirent furent si remplies – dont une incursion en Chine de près d'une semaine –, que la porte se referma sur Adam G.; celle de Jésus étant toujours entrouverte chez moi! Sur mes mémoires aussi la fin de la visite approchait: je sentais bien qu'ils avaient plus que constitué à augmenter ma soif d'inconnu de moi, et partant, de l'autre moi-même, celui qui constitue le seul intérêt, mystérieux, et par définition, inviolable. Adam G. m'aurait-il intéressé sans cela, c'est-à-dire sans ce "ça" de Jésus – j'en prenais conscience ce soir –, qu'aucune Église, jamais, ni aucune Christologie, n'élucidera, ne contiendra, ne contrôlera jamais. Il n'était pas loin d'une heure du matin maintenant: je confiai au Schubert des Moments Musicaux Opus 94 le soin de me bercer. Alfred Brendel s'exécuta, comme en novembre 1987, à Neumaler, Oberpfalz!

DANS LA CHAMBRE HAUTE

Et ce fut le week-end de Toussaint. La voiture du Consulat Général de X. vint me prendre à 10 heures, le vendredi matin. Merveilleuse matinée d'été indien! Comme à Nice, j'avais la sensation, sur ma peau, d'une caresse de soleil neuf! Avant de quitter ma chambre-bureau, je m'étais assis quelques instants à ma table de travail: du haut du Peak, où j'allais me rendre, il me pleuvait, sur la joue et l'épaule gauche, une onde chaude qui me pénétrait comme un baume sur un membre endolori. J'aime à rester, alors, les yeux fermés, présent à cette seule sensation de bien-être, totale et furtive à la fois, avec un profond mouvement intérieur de gratitude et comblé d'un bonheur élémentaire. À contre-jour, les deux tours de la Hong-Kong-U (university) lancent dans le ciel blanchâtre le rappel victorien de la présence de la Couronne... Je soupirai d'aise... et me répandis dans la quiétude arrière de la Volvo! Jusqu'à Magazine Gap, je ne réagis pas: le chauffeur philippin écoutait – et moi avec lui –, une vieille chanson d'Adamo... C'est à l'entrée dans B. Road que je rouvris tout grands les yeux! La maison s'élève juste au-dessus de Central, face au China Bank Building, cette tour de verre et d'acier, tout en angles et décrochements, dont le gris argenté, diffuse, à longueur de jour – et aujourd'hui particulièrement –, la clarté crayeuse du fer chauffé à blanc. Les deux antennes de ses paratonnerres en font un gros insecte vertical, sentinelle inflexible et imperturbable, dressée au cœur stratégique de l'île Victoria, comme un cathéter indispensable à la survie prochaine mais hypothétique d'un grand malade, qui n'ignore rien de sa probable destinée, en dépit de toutes les apparences troublantes d'une vitalité et d'une énergie à toute épreuve! Roberto stoppa la voiture à quelques mètres de la double porte d'entrée, sur une large passerelle donnant accès, en fait, au 3e étage de cette grosse villa-immeuble, dont les deux étages inférieurs, où on accède

par une petite route qui court précisément sous cette passerelle, sont dévolus au personnel du Consulat Général. À gauche, un épais jardin tropical, en pente vers une autre route parallèle à B. Road; à droite, et en contrebas, au niveau du rez-de-chaussée, une vaste pelouse, régulière et bordée d'une balustrade baroque, qui en fait un immense balcon-belvédère. Adam G. en avait eu l'idée, en remplacement d'une espèce de terrain vague qui servait de parking! Roberto avait déposé mon bagage devant la porte qui s'ouvrit aussitôt: je reconnus Yen, la jeune vietnamienne de Hanoï que les S. avaient emmenée avec eux. Elle m'accueillit d'un trop vaste sourire, plutôt niais et d'une formule anglaise impersonnelle, mais qu'on emploie, d'après le manuel, en la circonstance... Mais déjà la voix chantante de Cora lançait des "Vincent Paul!" en se rapprochant...

– Comment vas-tu? me demanda-t-elle, dans une double bise, fraîche et enjouée. Viens, je t'emmène de suite à ta chambre... Nous avons acheté un excellent lit, tu verras. Et vaste! Comme tu les aimes!

J'avais pris mon sac, des mains de Yen et suivis Cora à travers le hall d'entrée, le dégagement où je remarquai un piano droit, puis une immense pièce, réalisée à partir de plusieurs, dont on avait sûrement abattu les cloisons. Nous marchions déjà depuis 20 m, quand j'entrai dans "la" chambre!

Le lit, effectivement! Face à lui, une large et haute fenêtre, donnant sur la montagne et le Peak, devant laquelle s'offrait une profonde banquette-canapé, légèrement défoncée. À droite du lit, mais à bonne distance, une porte fenêtre occupait tout le mur, et donnai, elle, et superbement, sur une terrasse à tomettes rouges, et, je le remarquai pour la première fois, aux garde-fous en forme de bastingage. J'avançai de quelques pas... Une seule vue, sans obstacle aucun, embrassait tout ce que chacun connaît, imagine et se souhaite de Hong-Kong: côté île, de Western District à Happy Valley; côté continent, Kowloon depuis Tsuen Wan, jusqu'aux extrémités de Clear Water Bay! Avec, entre les deux, la masse drue, hérissée de gratte-ciels, comme d'autant de piquants, de la bête urbaine, la bête absolue, formidable et bourdonnante, de Central, avec ses deux veines caves, que sont Garden Road et Cotton Tree Drive, incessant aller-retour de l'échangeur-piston de cette improbable machine. Je me tenais à la proue de ce bateau transpacifique, accroché à la montagne du Peak, comme on voit

Fitzcarraldo, suspendu aux arbres de la jungle, en remontant l'Amazone, dans le film de Werner Herzog. La troupe, dans le film, faisait retentir contre les parois vertes de la rainforest, le grand air des "Puritains" de Bellini : j'entendais pour ma part, dégringoler des cintres résidentiels de la montagne, sur les grouillements humains et automobiles de Connaught et de Queen's Road, les foudres apocalyptiques du Requiem de Verdi !

Cora respecta cette longue "minute de silence" entre moi et... moi, debout sur le pinacle du temple, contemplant médusé la face de ce monde qui passe, si fabuleux, si vain. Mirage prométhéen coulé dans l'intolérable sursis de la mort. La pente est abrupte qui tombe sur la ville : plus dure sera la chute ! Pensais-je, au-delà du cliché ? D'autres images se bousculaient encore dans ma mémoire devenue bientôt généreuse ! Mémoire de toutes ces allusions à propos de ses vies parallèles, de ses occupations protéiformes, de sa passion du même en matière de goûts et d'étreintes. Et je revoyais, fugitives et en ruines, d'autres villas perchées sur d'autres promontoires, baignées par d'autres cieux et d'autres mers, celles et ceux de Capri !

À ce moment, Yen signala sa présence ménagère par des bruits de machines dans la cuisine. Automatiquement je me levai pour rejoindre ma chambre, et mes yeux tombèrent sur quelques revues, au carré, sur la table basse. Je pris machinalement celle du dessus : c'était le N° 9, oct-nov 1993, d'Elle-Décoration, édition de Hong-Kong. Ne voulant pas me mettre immédiatement au travail, je fermai la porte derrière moi, pour feuilleter paresseusement la revue... Je feuilletai donc, en m'assoupissant de plus en plus... Je fus quand même surpris – à la page 104 : je l'ai en ce moment sous les yeux –, oui plutôt surpris dans mon demi songe, de me retrouver, de fait, dans les photos que je regardais... Et cela dura jusqu'à la page 113. Je me trouvais à la fois dans la maison, dans la chambre, devant le lit et dans le fauteuil-canapé d'Adam G. et, de plus, je contemplais ces mêmes endroits "depuis" les photos qui m'en reconstituaient du temps que mon "hôte" y habitait lui-même !

"Une idée consulaire : la maison de B. Road, du Consul Général de X., partant, Adam G. a connu un certain nombre de transformations en quatre

ans. La voici dans son aspect final, avant le départ pour N.Y". Suivaient une douzaine de photos susceptibles de façon inattendue de m'introduire dans un intérieur dont le vide actuel conservait la mémoire diffuse de la qualité sans aider beaucoup cependant à sa représentation. Je découvrais ainsi, et dans l'ordre, le livre d'art conceptuel de Xu Bing, dont aucun des caractères chinois n'existe en fait ; une encre au pinceau de Wenda Gu près d'une console Louis XVI incrustée ; « l'Eclipse », de Giulio Paolini, peinte en hommage à Georges Stubbs ; les colonnes de l'artiste conceptuel belge Iven Dhondt ; la terrasse inspirée d'*Alice au Pays des Merveilles* avec ses stries d'herbe, de Dan Flavin, qui m'avait si agréablement attiré à ma descente de voiture ; je découvrais alors le toit plat du garage, peint comme piscine irisée, en hommage à David Hockney ; les deux pyramides dorées disposées près d'un canapé empire, en soie Thaï, surmonté d'une peinture de De Looper ; et cette cuisine jaune et turquoise avec ses bouteilles de cristal provenant de l'héritage parental ; voici un canevas de Thornton Willice dans le coin salle à manger, et sur les deux terrasses, à l'est et à l'ouest des jardins de gravier transformables ad libitum. C'est en face des chambres, je crois, que naquit la décision d'écrire ces pages. Adam G. les a peints lui-même, peut-être a-t-il peint aussi le reste de la maison ; mais le traitement Renaissance, art-déco, et en même temps avant-gardiste de son insolence artistique me conquiert immédiatement... Comme il avait en son temps conquis l'enthousiasme de Cora quand elle m'en racontait sa découverte, à Hanoï, l'année précédente. Sa chambre, ma chambre surtout – et bien sûr ! –, me frappait. D'une part parce que je me trouvais effectivement sur et dans les lieux mêmes dont je contempiais en même temps la reproduction frontale et que j'étais enclin à me figurer dans la photo que j'observais, en me plaçant à l'endroit, d'où elle avait été prise : d'autre part j'étais esthétiquement pris par l'émotion multiple que produisaient en moi le traitement, pictural dois-je écrire, qu'Adam G. avait appliqué à notre chambre – ciel jaune, passémenté de coups de gros pinceau d'un jaune plus brun ; murs bleus, même technique, mais d'un bleu plus marine ; et le traitement qu'on m'appliquait, en m'y faisant loger. Je ressentais quelque chose qui se situait quelque part entre la violation de domicile, la quête du pèlerinage et le dédoublement de personnalité. Autant mes re- souvenirs culturelles sur la terrasse, à mon arrivée, relevaient de la découverte et de la fantaisie touristique-ironiques, autant mon état mental à ce moment-là

était la proie d'un charme qui m'aurait fait transgresser le seuil d'un espace tabou, d'un lieu maléfique, de la chambre interdite. Et pourtant je m'y trouvais... Tout mon corps psychique me transporta, avec l'éclat d'un éclair dans une nuit noire, et la déflagration d'un coup de tonnerre dans un ciel bleu méridien, en des lieux et en des circonstances, où cette même sensation physique d'une transgression de ce type m'avait possédé : à Jérusalem, un soir de veillée pascale, quand je dus au pied levé remplacer l'évêque palestinien Capucci, dans sa cathédrale et dans ses ornements ; à Éphèse, lors d'un voyage sur les pas de St Paul, quand je dus célébrer une messe, à l'autel, avec les vases sacrés, et dans les habits liturgiques utilisés par Jean Paul II, quelques jours auparavant... J'étais secoué... Je me sentis brusquement las et mal à l'aise... Yen entra avec un whisky, Cora avait dû la briefer. Je m'affalai, soudain vide, sur la longueur du canapé... L'article qui accompagnait le reportage photographique présentait cette maison et cet intérieur, dignes de controverse, comme parties intégrantes de la destinée d'Adam G., dont le modus "vivendum" (sic, p 105) ignorerait jusqu'au défi une éducation des plus classiques, reçue dans son pays d'origine. Cette demeure s'inspirerait moins de l'architecture classique que de l'Art Déco de New York et du Baroque de Rome, où il avait vécu respectivement en tant qu'étudiant et que diplomate, ainsi que de l'art dit conceptuel, et de son refus iconoclaste d'accepter le type de décoration conventionnelle. Alors le journaliste de citer Adam G., pour expliquer l'absence de sièges dans la salle à manger et le salon :

– "Les maisons sont faites pour être traversées, non pour qu'on s'y assoie... C'est ma névrose. Je n'aime pas les maisons où l'on se déplace d'une pièce fonctionnelle à l'autre. Pour moi, on peut manger n'importe où, et se coucher où on a envie. C'est pourquoi une maison ressemble à une promenade métaphysique. Je ne peux vivre dans un endroit confiné. J'en ai vite assez !"

J'apprenais ainsi que la maison avait été érigée dans les années 30, et qu'après la seconde guerre mondiale Han Su Yin y avait vécu... avant que l'édifice ne devienne la résidence officielle du Consul Général de X. En lisant le nom de Han Su Yin, la même sensation de transgression secoua tout mon être. Han Su Yin, dont je n'ai rien lu (c'est ma sœur Danièle qui sait tout d'elle et sur elle !), je ne la connais que par le film qui fut tiré de

son roman: “Love is a many splendored thing”, avec Jennifer Jones et William Holden. Par deux fois, et de façon très intense, j’ai été confronté à ce film : à l’âge de 15 ans, fin des années 50, à Alger, lors de sa sortie (j’y pleurai, et me promis d’écrire un jour une histoire aussi poignante...) et il y a deux ans, dans les montagnes de Taipei, à Ching Chuan, dans une maison amie où je retrouvai la cassette vidéo, découvrant à près de 40 ans de distance que l’action se déroulait à Hong Kong, et en particulier, dans cette maison où... Je n’en revenais pas ! C’était trop ! À l’époque, j’étais amoureux de Jennifer Jones, et la musique du film me bouleverse toujours,... me bouleversera encore plus désormais... Pour l’heure, et en si peu de temps, j’étais soumis à une mitraille émotionnelle, que je traversais du mieux possible, ignorant que les événements avaient, à mon insu, décidé d’un Pearl Harbour autour de mes cinquante ans...

Je continuai de lire et d’apprendre ; Adam G. avait emménagé en 1989 dans ce qui à l’époque avait été à mille lieues de cette oasis d’espace, de calme et de tranquillité. Il avait déclaré que ce vieux bâtiment d’une soixantaine d’années ne l’impressionnait guère :

– “C’est un hybride à prétentions Art Déco. L’architecte ne devait pas appartenir aux meilleurs”.

Il débarrassa le tout, pour en faire un espace vaste, clair, minimaliste ; supprimant les portes, rehaussant les fenêtres, installant des colonnes, changeant l’insipide (sic) jaune canard du bâtiment pour un turquoise, et réconciliant avec succès la maison avec son environnement naturel :

– “À mon arrivée, le terrain était à l’abandon”.

Il fit reculer la végétation qui menaçait d’avaloir la maison, créa un jardin en terrasses, et introduisit la verdure des tropiques. Et sur les balcons couverts qui courent autour de l’édifice, Adam G. apaisait son esprit par une série de jardins à la japonaise, faits de graviers pris aux voies d’accès. Sa collection d’art conceptuel se serait développée à partir de son goût initial pour les œuvres picturales :

– J’ai vécu à New York, je partageais un loft avec plusieurs artistes, ensuite j’ai été attaché culturel à Rome et j’ai découvert une nouvelle qualité de créativité et de séduction. Ces expériences ont modifié ma perception de

l'art, de la mode et du design. A Rome, j'avais la chance d'habiter une maison qui me précédait en termes d'histoire et de culture. Pour la première fois, je comprenais qu'une maison n'est pas fonctionnelle (cuisine, salle à manger) mais qu'elle existe en fonction de son extérieur : "l'idée totale."

Mes yeux se levaient à nouveau vers le plafond ocre jaune et brun, et vers les murs d'un double bleu étrange : Adam G. voyait juste en citant Urbino, et sa froide atmosphère de Renaissance. "Pour moi, c'est un hommage à Piero della Francesca ou à Paolo Uccello ; mais de toute façon, cela vient de moi !" Et leurs toiles aux Offices de Florence étendent bien des ciels, balayés par la brise glacée du haut duché montagnoux, et sur lesquels s'inscrivent comme des médailles d'or récemment frappées, des profils aux souples crinières blondes ou presque rousses, et à l'incarnat blêmi de céruse et de peautre. L'espace – la chambre, la pièce, le lieu, l'endroit... –, devient ainsi la métamorphose de la vie, quand la fonction de ce qu'on y donne à voir transcende sa propre utilité... L'article d'Elle-décoration terminait de la façon suivante : "Avec un style personnel, si peu conventionnel, Adam G. en homme d'esprit et de répartie, a dû faire se froncer plus d'un sourcil à Hong Kong. Réaction inévitable : Quand je reçois, certains ne manquent pas de me demander où sont les sièges. Pour les chinois il n'y a aucun problème, mais d'autres crient au scandale, sitôt passée la porte. La façon de vivre n'a rien d'occidental ; de quelque côté que vous vous présentiez, il faut payer le prix !" La commode, style montre molle de Dali, de couleur mauve, surmontée de deux bustes miniatures de Berrocal (ma place pour écrire...), je la vois désormais, absente, dans le coin bleu frais qu'elle animait d'une ondulation de lavande... J'ai refermé la revue... et les yeux. La rumeur montait depuis Central, le long de l'apic d'où Han Su Yin, Adam G., et moi-même quelques minutes plus tôt, avions, au même balcon, ravivé l'âme de cette maison. L'écrivain à succès, le consul qui se piquait d'art, et moi, l'obscur passant, ayant happé au passage, un nom, une évocation, un bout d'existence, autour de laquelle, depuis neuf mois, se rassemblaient, étouffés encore par les rideaux de la retenue, la précise théorie des témoignages.

Son Altesse Royale, le Prince héritier de X. arriva, comme prévu, dans la soirée. Peter S. était allé l'attendre à l'aéroport : il me raconta tout cela

le soir, dans ma chambre. Et fit de même toute la journée du lendemain. Je l'entendais arriver depuis le hall d'entrée, il entrait sans frapper chez moi, se laissait tomber sur le canapé, le visage rouge d'excitation, de chaleur et de fatigue; il commençait par me narrer par le détail ce qui venait de se passer, puis s'interrompait plusieurs fois en se répétant qu'il devait se presser de se changer pour se rendre ici ou là, suivant le programme que je l'avais aidé à établir; il se levait finalement et se mettait à se dévêtir devant moi. Soudain il était là, au milieu de la pièce, en slip blanc; il passait à la salle de bain attenante, se rafraîchir ou se soulager suivant le moment, revenait, ouvrait à deux battants, les grandes armoires murales, où il choisissait, chemise, cravate, et costume frais. Et tout en me confiant ses joies et ses craintes diplomatiques, il se rhabillait à nouveau. La voix de Cora retentissait souvent depuis l'étage (que je devais découvrir dans la soirée), incompréhensible et enjouée: alors, elle apparaissait à son tour, habillée et maquillée, me demandant "Si ça allait"! Et puis, ils s'enfuyaient, me submergeant d'inutiles et sincères excuses de m'abandonner:

– Bonne chance! Et amusez-vous bien! Mes hommages à son Altesse! leur criais-je à la cantonade, alors qu'ils ne m'entendaient déjà plus, occupés à se disputer pour des riens, entre ma chambre et la voiture, certainement: mais là, j'extrapole!

Je me souviens d'avoir erré dans la maison. D'abord dans chaque coin de l'étage où j'habitais: chaque point de vue, chaque balcon, chaque perspective. Je marchais, puis je m'arrêtais subitement, sans raison aucune, que celle de me sentir ici, puis là, puis plus loin. Je fermais les yeux quelques secondes, je crois même que j'aspirais pleinement, comme si je reprenais souffle..., et je soupirais, à me vider, avec un tressaillement de contentement... Si je m'étais observé à ce moment-là, j'eusse été bien embarrassé d'expliquer, d'approuver ou de justifier un tel comportement. Je pense maintenant, que j'avais trouvé ce moyen, de prendre, en quelque sorte, possession de ce lieu, de ces lieux, puisque je ne manquai de me promener partout. Je me souviens très nettement de m'être livré à ce type de pratique au moins trois fois: le collégien d'Alger montait chaque fin d'été passer une après-midi dans les salles et les couloirs vides de son pensionnat sur la colline de la Bouzareah pour y sentir sa présence de l'année précédente et y anticiper sur l'imminente...; l'assistant de

Munich ne pouvait résister de pousser la porte de sa salle de cours, en quittant, la nuit venue, l'aile de l'université où il enseignait, pour écouter les échos d'une leçon ou d'une question... ; le globe-trotter est toujours coutumier de longs attendements, qu'il veut investir de sa propre histoire, dans des sites où le sens un jour s'est incarné, que ce soit le lac de Tibériade, le sommet du Machu Pichu, le cap Sounion, Vézelay, Karnak, la cité Interdite ou le Tam'Prahm d'Angkor... La présence d'Adam G. s'imposait partout : plus rien ne subsistait de ses tableaux, de ses objets, de ses jardins... Mais je les savais là, je les voyais dans une superposition d'absence ludique, comme les enfants qui jouent à fermer puis à rouvrir les yeux, laissant ainsi à leur gré apparaître puis disparaître le réel imaginé et le réel objectif, au point qu'après quelque temps, ils ne savent plus – et il n'est plus possible –, de décider de l'imaginé ou de l'objectif, quel est le plus réel ! Et chaque emplacement vide du grand salon se transformait en un lieu féérique, où moi seul, doué de double vue, avançais, émerveillé et extatique...

Voici l'impossible livre de Xu Bing sur son pupitre, surmonté du Rauschenberg, au pied de l'escalier... Et là, l'encre de Wendu Gu, près de la console, éclairée par la terrasse ouest... Et sur le creux droit de la cheminée, luisaient les ruines blanches d'un cheval éclaté sous l'éclipse de Giulio Paolini... Ici, j'évite l'une et l'autre colonnes d'Iven Dhondt... Je n'ose m'asseoir sur la soie mauve du canapé, à l'ombre d'un ciel de De Looper... Et j'imagine le jeu des chandelles entre l'or brun d'un whisky et les stries du canevas de Thorton Willice... Voici que je me récitais par cœur le salon d'Adam G., appris un heure plus tôt, dans sa chambre à coucher... L'élégante volute d'un escalier de bois menait au dernier étage, partie habitation, partie terrasse. La chambre d'hôte – celle des filles pour l'heure –, du même jaune et de la même technique que le plafond de celle d'en bas ; et une autre –, actuellement celle de mes hôtes, séparée de la précédente par une – incommode –, salle de bain. Et puis, splendide, souveraine, proprement aérienne : la terrasse, au parapet rond des maisons méditerranéennes, sans aucun obstacle déambulatoire : un vaste carré, autour d'un monumental barbecue central. En avançant vers la parapet, je fus saisi par des envies de parapente, d'hélicoptère, de Jonathan Livingstone, le Goéland... Ma fantasmagorie continuait : le ciel bleu,

traversé de quelques nimbo-cumulus ouatés, le sky line du Lion Mountain dessinait d'un trait précis la largeur de la Péninsule, le Victoria Harbour grouillait de toutes sortes de navires et d'embarcations, tout en grêlant d'écume blanche sous les entailles des jets foils... Et Central! Central, qui respire un orgueil provoquant, celui de la puissance du vainqueur qui méprise la faiblesse et l'hésitation, bien qu'il sache toute suprématie dangereuse et, finalement, plus fragile qu'une subtile horlogerie... J'étais seul au milieu de l'un des sites les plus prestigieux de la nature et de la culture, au-dessus de l'une des places financières les plus fortes du monde capitaliste, au sommet de l'une des résidences les plus enviées du territoire de la couronne... J'étais seul, en compagnie de l'aura d'Adam G., dont les jeux, poursuites et mises en scène érotiques avaient empli chaque emplacement d'alanguissements, d'embrassements et d'enlacements, noyés dans un stupre international... L'idée me traversa la gorge de crier dans le ciel de Hong-Kong, comme je l'avais osé, jadis, plus jeune, dans celui de Capri :

– “Le grand Pan est mort! Le grand Pan est mort!”

Ici je n'osai pas, non pas par pudeur ou par peur du ridicule (qui m'eût entendu?), mais plutôt par un sentiment profond d'inanité. Et je m'entendis murmurer, au moment où un aigle presque noir (le contre-jour?) passa entre le soleil et moi :

– “Vanitas Vanitatum, et omnia vanitas...”

À cet instant, dans le script du film on indiquerait une superposition d'images, plusieurs heures plus tard. Je serais à la même place, dans mon (unique) costume – commandé à mon arrivée à Hong-Kong, pour “obligations en ville” –, le soir tombe sur la ville et le port, dans un embrasement progressif des enseignes, des gratte-ciel et des bateaux, avec les lucioles palpitantes des avions sur fond mauve. La terrasse est maintenant quasi remplie d'une cinquantaine de représentants de la colonie de B. de Hong-Kong, invités expressément par le nouveau consul Général Peter S., à un cocktail généreux, offert par l'hôtel Conrad, en l'honneur de son Altesse Royale... qui ne va pas tarder à arriver... Tout naturellement Peter et Cora m'ont prié de “recevoir” avec eux... Et voilà le grand aumônier de la cour de X. – temporaire, ne l'oublions pas! –, saluant et salué de ci, de là entre

huîtres (monstrueuses) et petits fours (délicieux), une flûte à la main gauche, la droite à l’assaut d’autres ou enlevées à la volée par elles... Une voix émue et défaillante :

– “Son Altesse Royale le Prince B. de XY.!”

On se tait, on s’écarte, on se raidit ! Dans le désordre, à l’accès de la terrasse, j’aperçois cinq personnes : je reconnais bien sûr Cora et Peter, mais ne connaissant pas le Prince, je ne le distingue tout d’abord pas des deux autres arrivants, ses aides de camp, tellement ils sont ternes, et les uns et l’autre ! Peter me cherche du regard, je me détache du groupe avec qui je conversais d’amabilités, je m’avance. Protocolairement, il me présente à un homme fermé, encore un jeune homme, à qui je m’entends donner du “Monseigneur !”

La nuit s’annonçant fraîche, nombre de ces dames sentaient leurs épaules dénudées (sans aucune raison pour certaines d’entre elles !) se préparer à d’éprouvants rhumatismes, et on les entendait presser leurs chers époux et maîtres de prendre congé. Au milieu des premières désertions, je vois venir à grands pas, à ma rencontre, la haute et svelte masse de Hals C. dont le sourire, puis le rire – quand sa verve se donna libre cours et entraîna la mienne –, me furent le meilleur des cordiaux, au cœur de cette réception où la froideur n’était pas seulement atmosphérique. Après quelques mots, nous en vînmes rapidement à l’hôte précédent de la résidence et au nouveau, qu’il fallait absolument introduire et aider dans la “bonne” société de Hong-Kong... Il faisait vraiment froid, maintenant, le programme du Prince devait se prolonger ailleurs : nous convînmes, avec Hals, de nous revoir à une bonne table où il ne manquerait pas (de prendre l’habitude) de m’inviter (promesse qu’il a merveilleusement tenue !). Chacun prit congé, je supervisai le démontage du buffet et la récupération des immenses restes, assurai Cora que je m’occupais des filles, et me retrouvai... enfin... seul, à nouveau, dans ma chambre, que je laissai dans l’obscurité. Je tombai dans le canapé. Peu à peu les ténèbres se dissipèrent sous la double action de mes rétines et des réverbérations de Central et de la flèche du City Plaza, avec son horloge électro-
nique et polychrome...

Adam G. serait, en cet instant, entré, que sans l'avoir vu, lui non plus, je l'eusse immédiatement reconnu : j'avais le sentiment que je l'attendais... J'étais parfaitement ridicule...

LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ

À cet endroit de mon récit, je me surprends à penser à mon lecteur, s'il m'a suivi jusqu'ici! Pourquoi, après tout? Eh bien tout simplement, parce que je m'interroge moi-même à quoi rime cette quête, surtout après une conversation téléphonique avec mon ami Chr. P. à qui j'ai pris l'habitude de lire mon texte.

– Jusqu'à quand vas-tu chercher? conclut-il son commentaire sur mes dernières pages. J'aime beaucoup toute cette histoire, surtout la visite de la maison vide, mais tu revois partout la décoration d'alors! Et puis, tes réflexions sur Hong-Kong, depuis là haut...

– Je t'y emmènerai un jour, tu verras. Les S. sont de vrais amis, et ils se feront une joie d'accueillir un ami à moi.

– Oui, j'ai même l'intention d'y aller incognito en reconnaissance sur ta B. Road. C'est quel numéro?

– Le 22!... Tu peux même t'y présenter, sans moi! Ils t'accueilleront sûrement!

– Non! Tu parles!... En t'écoutant me lire ton évocation de tous les promontoires, j'ai personnellement pensé immédiatement à Rome et à la villa d'Hadrien!

– C'est vrai! Tu as raison! Le rapprochement me semble bien plus juste qu'avec celle de Tibère, à Capri... Moi j'ai plutôt pensé à l'île, et aux mânes de Tibère et d'Adam!

– Tu permets! Question mœurs, Tibère, Hadrien, même combat!... Moi je songe plutôt à Rome, comme l'Urbs-ville, le centre métropolitain, cœur de l'empire. Et Hong-Kong, cœur de l'autre empire!

– Eh bien, je te l'emprunterai... avec copyright, n'aie crainte!

– Accordé!... Mais jusqu'à quand vas-tu chercher?

– Quand j'en aurai assez, je suppose! Ou bien... je ne sais pas... jusqu'à présent, je n'ai jamais interrogé qui que ce soit à propos d'Adam G. Les infor-

mations me sont parvenues parce que je me trouvais à l'endroit où on en parlait. Je n'ai fait qu'écouter, enregistrer et depuis deux semaines, retranscrire, parce que ce qui m'arrive me paraît curieux, un peu dérangent et j'ai le sentiment d'être renvoyé constamment à moi-même... Tu sais, cette histoire de croire ou de ne pas croire ce qu'on dit de quelqu'un, faire confiance ou non aux témoignages, être obligé de se faire une idée, une représentation à partir de rapports éclatés, partiels, partiaux et de toutes manières, tronqués...

– Eh bien courage!... Et continue de me tenir au courant : j'adore !

Des Parthes, Mèdes et Élamites, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye cyrénaïque, ceux de Rome en résidence à Jérusalem, sans compter les Crétois et les Arabes... S'il faut en croire le docteur Luc au chapitre 2 de ses Actes,... tous ces gens-là, ont cru ce qu'on leur apprend ce jour-là, à propos d'un obscur rabbin itinérant, exécuté quelque deux mois plus tôt, et dont l'orateur affirmait qu'il était toujours vivant et que rien désormais ne pourrait le réduire... Tout le monde ne peut pas se rendre à cheval et avec une escorte, de Jérusalem à Damas, comme Saul, pour avoir l'occasion d'être jeté à bas de sa monture, d'entendre des voix, et, d'après son récit, de voir – avec son corps ou sans son corps, il ne sait, Dieu le sait –, ce même Jésus qui se promet de lui en faire voir de toutes les couleurs. Même si les coreligionnaires d'Antioche de Pisidie se montrèrent un peu trop violents à son égard, il est tout à fait compréhensible qu'ils ne puissent recevoir son témoignage ! Ceux de Salonique, de même ! Tous des Juifs, pourtant ! À Athènes, le “pauvre” Paul se fait d'abord traiter de “jacasse”, et puis quand on daigne l'écouter, là-haut, sur le rocher de l'Aréopage, juste en face de l'Acropole, au pied des Propylées, on l'envoie carrément raconter ses sornettes ailleurs ! Et si à Corinthe et à Éphèse certains se laissent convaincre, que sont-ils, à côté de ceux qui ont bien voulu écouter, et qui ne peuvent lui faire confiance ?

Depuis que je me suis mis à écrire, je songe souvent à Adam G. qui doit être à mille lieues d'imaginer la sorte d'entreprise à laquelle je me suis attelé ! Pourquoi, comment lui viendrait-il en tête que quelqu'un s'intéressât à lui, qu'une quelconque personne, avec qui il n'a eu, n'a et n'aura probablement jamais aucun espèce de contact, soit amenée malgré elle –

jusqu'à aujourd'hui –, à buter régulièrement contre des allusions, et des propos le concernant. Je crois avoir compris que son autorité de tutelle l'aura nommé, dans la capitale de son pays, mais chargé de la sécurité de toutes les implantations diplomatiques du royaume à l'étranger : il se trouverait en ces jours sur un théâtre d'opérations de guerre, à Sarajevo, pour y faire Dieu sait quoi ! Tous mes conditionnels prouvent bien que je suis obligé de tabler sur la rumeur et un recoupement de nouvelles qui me parviennent dans le chassé-croisé de conversations auxquels je suis mêlé par le seul fait que je fréquente chez l'une ou l'autre des personnes en poste à Hong-Kong ! Mais je sens que je vais me mettre à enquêter systématiquement, après ce qui s'est passé la semaine dernière...

J'ai profité un soir de la voiture officielle du Consul Général de Y. pour me rendre de l'autre côté de l'île, à Repulse Bay. Hadrian est un homme jovial, prévenant, malin et discret cependant. Nous nous rencontrons régulièrement : lui et Vera, son épouse ont même mis à ma disposition régulière une des chambres de la résidence. D'autres amis le font aussi : ce sont pour moi autant de refuges où je puis à l'occasion me retirer, pour me soustraire à l'infâme pollution sonore qui me blesse l'ouïe et le sommeil en mes quartiers communautaires, dans le quartier de la Hong-Kong-U (university). En route nous échangeons les dernières nouvelles à propos de mes activités. Je ne pus m'empêcher de lui faire part du récit que j'avais entrepris d'écrire à propos d'un personnage que je n'avais jamais rencontré, etc. Je tâchais de demeurer aussi vague que possible (impossible !), étant donné que Adam G. venait juste de quitter Hong-Kong, et que tous les consuls d'une place se connaissent nécessairement. J'en disais le moins possible, développant plutôt l'intérêt que représentait pour moi une telle quête. Hadrian souriait, acquiesçait, opinait du bonnet mais ne pipait mot. Il n'en pensait pas moins... Il me rappela que j'étais invité le dimanche suivant, à la résidence, en l'honneur de leur fils aîné Victor, dont c'était la fête, et qui venait pour 15 jours à Hong-Kong, où je l'avais connu dans mes groupes de réflexion. Victor et moi sommes très attachés : il est actuellement en 2e année de médecine à Bruxelles...

Le Dimanche suivant, en fin d'après-midi, un coup de fil m'avertit que Victor et le chauffeur m'attendaient au pied de mon immeuble. C'est la

première fois que je prenais Victor dans mes bras ; jusqu'à présent nous échangeons de viriles poignées de mains. L'accolade fut très émouvante : elle toucha jusqu'au chauffeur, descendu pour m'ouvrir la portière, un ancien Gurka, du corps d'élite du territoire, un beau type de Népalais, au nez fin, au visage régulier et au teint plus buriné que franchement sombre. Avant de dîner, Vincent et moi prîmes des nouvelles l'un de l'autre, en présence d'Hadrian et de Véra, ravis, fiers et émus eux aussi de leur grand garçon et de notre amitié. Il y eut un excellent canard au poivre, arrosé de St Estèphe (encore !) et une Pavlova, aussi monstrueuse à la vue que délicate au goût, et que nous liquidâmes sans vergogne aucune. Nous montâmes alors dans un petit salon prendre une infusion, les salles de réception de la résidence étant immenses et glacées. Alors Véra m'apostropha, avec le sourire de celles qui se doutent toujours de tout et qui disposent d'un réseau hyper serré d'informateurs de tout genre.

– Savez-vous avec qui nous étions au restaurant, le soir où vous avez profité de la voiture avec Hadrian ?

Ma naïveté est telle – mais, je crois que c'est fini en l'occurrence ! –, que mon imagination elle-même si réputée, ne parvint pas à me faire articuler un nom quelconque. Je répondis par une boutade, connaissant la gourmandise de mon hôtesse :

– Une personne fortunée certainement ! lançai-je à la cantonade et envoyant un sourire – bêtement –, entendu à Hadrian, dont le sourire de retour, me fit reprendre la parole, en un cri :

– Adam G. !... (Leurs paupières se rabattirent d'acquiescement). Ah ça, alors ? Et alors ?

– Mais Hadrian ne m'a fait part de votre conversation dans la voiture, qu'après le dîner, sur le chemin du retour.

– Oui, dit Hadrian, j'avais bien deviné qu'il s'agissait d'Adam G., dans votre récit, et puis cela m'est sorti de l'esprit jusqu'en face de lui. Et alors, il était impossible d'en avertir Véra.

– Alors il était à Hong-Kong ? m'enquis-je, platement, alors qu'on venait de me le dire ! Il revient régulièrement ?

– Nous ne savons pas, continua Véra. Cette visite ne concernait pas le Consulat, mais des Tycoons chinois, avec qui Adam G. fait affaire au pays... (Et après un léger silence, qui me suffit à me surprendre rêver à une

éventuelle rencontre avec Adam G, ou à imaginer ce qu'eût pu bien être sa réaction, en apprenant que quelqu'un, ici, à Hong-Kong était en train d'écrire à son propos). Mais nous-mêmes, nous sommes en affaire avec lui ! ajouta-t-elle avec la mimique et la tonalité inimitables qui confère à tout ce qu'elle dit, son ascendance libanaise !

– Comment ça, “en affaires avec lui” ? (Ma curiosité soudain était d'autant plus piquée, que je n'avais aucune réponse possible à mes questions silencieuses). Ici à Hong-Kong ?

– Non, à Bruxelles ! Nous y possédons un duplex, rue du Congo, que nous louons à Adam G., et que nous avons dû vider pour qu'il y installe tout ce qu'il avait à B. Road !

– J'aurais pensé que Victor y logeait pendant ses études, lançai-je pour pousser plus loin la révélation.

– Mes parents ont loué pour rien un appartement plus petit et moins loin de l'université, expliqua Victor. Mais la semaine dernière, Adam G. – que je n'ai jamais rencontré –, m'a demandé de venir occuper le duplex pendant son absence, pour garder ses trésors artistiques, je suppose. Et aussi (il hésita un peu et tout en rougissant, il continua) pour prendre soin de son chat !

Ce fut un éclat de rire général. Adam G, tel qu'en lui même, posant avec son chat, rue du Congo ! Mais presque affolée, Véra enchaîna à l'adresse de Victor :

– Ne va jamais chez lui quand il est là, tu m'entends. Il ne manquera plus que cela, maintenant ! poursuivit-elle, imaginant avec horreur le non-dit, délibérément tu, comme pour l'exorciser prophylactiquement !

Mais tous les sous-entendus avaient passablement émoustillé Victor, et au moment où il reprenait la parole, Hadrian que je n'avais pas vu s'éclipser, revenait avec un album de photos, à la page de la “garçonnière” métropolitaine : il me remettait le film des lieux.

– Quand j'étais rue du Congo, j'ai dû, un soir, répondre au téléphone. C'était une voix d'homme, une drôle de voix (comment en eût-il été autrement !) qui réclamait Adam G. avec insistance, voulant savoir où il se trouvait, qui j'étais, ce que je faisais là... Je gardais mon calme, ne répondis à aucune de ses questions, et pris congé.

– Mon fils, tu n’as pas donné ton nom, n’est-ce pas, voulut-elle se refaire préciser par Victor, qui entrevoyait, ce soir, les dangers auxquels sans le vouloir elle pouvait, par imprudence, exposer son grand garçon...

– Mais non, maman! Je t’ai dit que j’ai raccroché!

Elle eut l’air rassuré, mais sans plus! Suivit un assez long silence, où chacun sirota son infusion, en faisant le compte des occasions manquées ou perdues, des pièges tendus ou évités: quelque part, « on l’avait échappé belle ». Victor reçut encore une (petite) pluie de mises en garde, de conseils de prudence, et d’appels à la vigilance. Notre étudiant en médecine, disséqueur de cadavres et palpeur de chairs tristes, semblait à la fois rire dans la barbe qu’il n’avait pas, et se féliciter d’avance d’échapper aux embuscades qui ne manqueraient pas de lui être tendues... puisque sa mère lui faisait promettre cela, en lui prédisant celles-ci! Véra éprouva la nécessité, de nous confier avec une grande conviction, combien elle appréciait Adam G., qu’elle tutoyait: son goût esthétique sûr, sa classe, son intelligence, et la jovialité tolérante avec laquelle il encaissait tous les quolibets “gentils” qu’elle lui décochait à loisir. Je ne me souviens plus comment elle en vint à évoquer la mort d’une part d’un frère aîné, d’autre part des parents d’Adam G. dans un récent accident de voiture sur une autoroute belge. Je me rappelai l’héritage des cristaux, mais le gardai pour moi. Profitant d’une pause, je ne peux m’empêcher de demander, autant à Véra qu’à Hadrian.

– Véra, si Hadrian vous avait fait part de mon projet, avant de vous trouver en présence d’Adam G., le lui auriez-vous confié... ne serait-ce que pour voir sa réaction.

Je ne sache pas que mon hôtesse m’ait donné une réponse claire: si c’était le cas, j’ai du la scotomiser! L’idée m’intéresserait, car le fait de se savoir l’objet d’une recherche, sans connaître le chercheur, aurait pu tout aussi bien l’exciter que le laisser froid. Excité, peut-être Adam G. aurait-il essayé de se renseigner, d’interroger, d’enquêter à son tour, voire désiré me rencontrer, me contacter, me faire savoir... Je ne sais pas, moi! Insensible, il m’eût intrigué plus encore et incité à comprendre le pourquoi de cette indifférence, de ce dédain ou de cette appréhension: les trois, peut-être! Je me dis que je pouvais toujours rêver! Mais en considérant ma Libanaise, je demeure persuadé qu’elle ne pourra se contenir à sa prochaine rencontre

avec Adam G... et qu'elle s'offrira le plaisir rare de se déclarer la double hôtesse, aux extrémités du monde, de l'auteur et du sujet d'une quête ! Je vois déjà, pétillants de la grande concupiscence des petits secrets, rouler les gros yeux noirs de la fée Véra !

La soirée n'était pas terminée. J'évoquai incidemment le reportage paru dans *Elle-décoration* d'automne sur Adam G. et la maison de B. Road. Toujours aussi mystérieusement, Hadrian se leva à nouveau et disparut quelques instants, pour reparaitre, tenant ouverte à deux mains, une grosse revue, papier glacé, une édition néerlandaise. Avec de plus belles photos – dont ma chambre en pleine page et réellement suffocante de cette atmosphère Renaissance froide qui me transporta à la seconde même dans la chambre des époux, peinte par Mantegna, dans le palais des Gonzague à Mantoue –, et un texte, dont je me fatiguai vite de deviner le sens à partir de ses accointances avec l'allemand, on y étalait encore, avec une complaisance nécrophilique de charognard d'intérieur, les charmes vides d'un lieu supposé susciter de l'envie. C'était la revue "Résidence", *Zones* 93, aux pages 108 à 117.

– Feuillotez plus avant ! m'ordonna Véra, et vous verrez ce qu'ils ont fait de la nôtre, de résidence !

Je m'exécutai et tombai bientôt sur une pleine page, où, en pied au premier plan, était planté Hadrian, costume-cravate, se détachant sur fond "tropical colony" constitué de jungle et de deux grands arbres, entre lesquels un serviteur srilankais – pantalon noir, chemise blanche, papillon noir – se tenait droit, aux ordres, les mains encombrées d'un plateau de cocktail : lumière rasante de fin d'après-midi, calme de ce coin de jardin exotique, le maître et le serviteur : du Rudyard Kipling, révisé Raffles ! Je tournais les pages : rien que du texte ! On avait effectivement réduit la résidence de C. Road, du Consul Général de Y., à du colonial de publicité pour hommes d'affaires pressés. Il fallait convenir que l'intérieur cossu, conventionnel et renfermé, sans manquer de confort, ne peut rivaliser en rien avec la "planque" originale, jusqu'à la provocation, du voisin consulaire. Impitoyable, le journalisme avait choisi : et vu juste ! c'est bien la pelouse coloniale qui constitue le charme désuet de Cameron Road !

Nous décidâmes de rompre là, et de regagner nos quartiers. J'emportai la revue, pour y regarder de plus près. Ma chambre d'hôte bénéficie d'un très mauvais éclairage : c'est à la lumière crue de la salle de bains, que je contemplai à nouveau ma chambre d'Adam ! Je viens d'écrire les derniers mots, comme on parle de sa pomme d'Adam : elle est bien à soi, cette pomme ! Mais elle nous renvoie systématiquement à cet ancêtre commun attesté par le mythe : j'ai l'impression, de la même manière, d'instituer la chambre d'Adam G., dans ma mythomanie galopante, comme notion générique de ce type de chambre, à propos de laquelle un sens, des liens, une "religion" se tissent qui n'ont de matériau d'élaboration, que l'expérience involontaire, unique et personnelle que tout un chacun est, par nature, capable de faire un jour, à l'improviste. Des lieux, comme ça, se trouvent investis d'une présence qui nous concerne, mal gré qu'on en ait. Ceci est d'ailleurs, je le sens plus que je ne le prouve, une condition sine qua non : une telle expérience ne se programme pas, ne se prépare pas, ne se veut pas ! Elle arrive ou elle n'arrive pas. Et le lieu de sa manifestation n'est pas éligible non plus. Comme dans "le Cercle de craie caucasien" de Berthold Brecht, le signe de reconnaissance, c'est qu'une fois dedans, rendu, on s'y sent attendu. Il y règne une étrange atmosphère de familiarité, inconcevable la seconde d'avant, et évidente, la seconde d'après. Nous nous approprions ces lieux, comme ils nous approprient, et comme ils bénéficient, eux, d'une certaine antécédence, le sentiment qui l'emporte est plus de leur appartenir que vice-versa. Ainsi, c'est bien Wuthering Heights qui possède Cathy et Heathcliff ; c'est bien Tara, qui possède Scarlett O'Hara : c'est bien le Temple – détruit –, de Jérusalem qui possédait toute la Diaspora juive jusqu'en 1947 : c'est bien la villa familiale des Iris qui possède notre famille, tant que ma mère, l'ancêtre est vivante au moins ! Encore que dans ces exemples, entre "possesseurs et possédés", il y ait déjà, préexistante, une relation familiale, domaniale, national-religieuse, classique... Avec la maison de Barker Road, rien de tout cela : mais une rencontre-choc, avec un plein régime de réacteurs, et une poussée inimaginable. Et c'est cela l'étonnant-détonnant ! Je partage cette chambre avec lui, et avec lui seulement ai-je envie d'écrire.

Je suis, en effet, encore très conscient de la réaction fugitive mais réelle, qui fut la mienne, quand il y a quelques semaines, je fus invité par

Peter et Cora, à rencontrer T., négociateur de l'Union Européenne aux discussions du Gatt, et parrain de la petite Carla. Thinh occupait naturellement la chambre d'hôte, ma chambre d'Adam. J'ai absolument évité d'y pénétrer alors, pour rencontrer T. ; j'ai traîné dans le salon, prétextant n'importe quoi. Il dut en sortir et venir à ma rencontre, et si, dans les heures qui suivirent, j'ai pu être irrité par lui, ou l'irriter moi-même, c'est à une façon de jalousie que je l'attribue aujourd'hui, un ressentiment de dépossession, une intrusion dans ce que j'estime – mon Dieu, quelle prétention ! – relever du domaine réservé ! D'un domaine à moi réservé, désormais !

La même bouffée d'intensité avait envahi tout mon corps, en février 1990 quand je pénétrai, au sommet de la Casa Torre, des Lopez de Loyola, au Pays Basque Espagnol, dans la chambre de convalescence d'Inigo, après sa blessure irréparable au siège de Pampelune contre les Français. L'espace a beau avoir été aménagé en superbe décor baroque, avec une statue énamourée du militaire, offrant sa blessure au genou (ou son genou blessé !) comme un exhibitionniste ouvrant subitement son imperméable devant les passants..., la pièce, quoique stérilisée, a gardé intacte la place qui m'était réservée, depuis que le guerrier s'y était confiné : je m'y suis recueilli avant l'eucharistie que j'allais y célébrer : je m'y suis retrouvé après l'action de grâces. J'aurais pu m'y reposer bien plus longtemps si... Eussé-je habité les environs, San Sébastian, par exemple, ou Biarritz, c'est certainement un lieu qui fût devenu mien... Je sais que j'y reviendrai...

Le lieu même où j'écris à l'instant, à Shek'O, devant la mer de Chine, m'a accueilli lui aussi de telle façon, que je m'y retire régulièrement au cours de l'année, et quand cette chambre précise où je suis, est déjà attribuée à un autre hôte, je préfère renoncer à venir jusqu'ici. Je m'y trouve comme dans une cabine de navire, du temps de la marine à voile : grand plan de travail pour écrire, vastes baies vitrées qui protègent sans séparer, de l'environnement et des intempéries, le mouvement de la mer, et le cri des oiseaux marins, et ce silence retentissant de la vie de la nature. Dès que Thomas K. le chapelain de ces lieux – mon ami depuis –, m'installa ici lors de mon premier séjour, j'y vécus, comme coutumier du fait, et retrouvai

dans ma mémoire des sensations jamais éprouvées : elles étaient le cadeau de bienvenue que m’offrait le génie du lieu, celui qui vous attend et que vous ne connaissez pas encore. Mais qui lui, vous connaît, et vous attendait seulement !

– “D’où me connais-tu ?” demande avec irritation Nathanaël à Jésus que lui présente Philippe.

– “Avant même que Philippe ne t’appelât, alors que tu étais sous le figuier, je t’ai vu !... Parce que je t’ai dit que je t’avais vu sous le figuier, tu crois (en moi). Tu verras des choses bien plus grandes !”

On peut lire ce dialogue in extenso, à la fin du premier chapitre de l’évangile de Jean !

Le photographe de Résidence, avait réussi, sans grand angle, à cadrer toute la chambre d’Adam G., à l’exception du mur mitoyen avec la salle de bain, entièrement occupé par une grande armoire de rangement noire, de part et d’autre de laquelle s’ouvraient deux portes. Sans grand angle, car l’objectif eût déformé les lignes et les volumes et dénaturé l’élégance classique des proportions. Les rideaux vénitiens avaient été baissés, entièrement pour la bow-window de gauche, à mi course pour la vaste porte vitrée à glissière qui donne de plein pied sur le balcon bastingage. Et comme ce devait être une journée de plein soleil, peut-être même midi, une luminosité contenue, mais intense et comme une poussière brillante, se répandait dans la pièce qui jouissait ainsi d’une semi-obscurité, contre laquelle se réverbéraient les mille paillettes d’un soleil atomisé. Ce qui donnait au jour, un ton mat, dans lequel s’appréciaient, sans reflet aucun, les subtils mariages, au plafond et sur les murs, des jaunes et des bleus. La brutalité crue de l’ardeur méridienne était maintenue en respect tout autour de la pièce, derrière la protection vénitienne. Mais la photo, ainsi voulue, la donnait à sentir, et prête à forcer la retenue, à envahir la place, à se répandre partout, faisant chavirer dans le chaos insignifiant de la banalité des constituants d’une chambre à coucher, l’émotion esthétique d’un tel agencement de couleurs et de volumes. Je m’y figurais dans le lit, puisque j’y dors régulièrement : et puis j’y figurais cet homme, sans visage pour moi, qu’est Adam G...

En éteignant ma lampe, cette nuit-là, pour plonger dans la nuit des sens, je prenais possession de la chambre d'Adam G., ou bien était-ce elle qui prenait possession de moi. Le fait est que, depuis lors, en entrant dans ma nuit, je me retrouve dans notre lit de B. Road : comme si je sautais, quand s'éteint la lumière, dans le miroir sans teint d'Alice, à travers l'apparence des choses et des lieux, et que le monde quotidien et désenchanté, je l'accroche pour la nuit, à l'interrupteur magique que possède désormais n'importe quelle chambre de passage, réduite à son utilité fonctionnelle, mais recelant le passage secret qui mène au pays des merveilles... Plus qu'à moi, cette chambre est en moi : elle est un lieu devenu, où mon âme a rendez-vous, de l'autre côté de la nuit, avec la face enchantée de ma vie ! Faut-il qu'Adam ait un visage ?

L'ÉTRANGE DOUTE

– “Personne n’a jamais vu Dieu : le fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l’a dévoilé”.

C’est le dernier verset du prologue de l’évangile de Jean qui se plaît à supprimer toutes les photos d’identité des protagonistes. Aux Juifs qui envoient au Baptiste une délégation rogatoire, ce dernier rejette toute identification abusive et se résout à se laisser définir par l’oreille !

– “Je suis la voix qui crie dans le désert”, répond-il en citant son immense prédécesseur Esaïe. Puis en évoquant celui dont il est censé être le précurseur, il tient de nouveau le langage de l’ignorance : vous ne le connaissez pas, moi-même je ne le connaissais pas ! Mais quand “le lendemain”, Jésus vient à lui, voilà qu’il le reconnaît ; et “le surlendemain”, voilà qu’il le montre à Jean et à André, qui l’abandonnent pour le suivre, l’autre, celui qu’on leur a désigné, et qu’ils veulent voir, chez qui ils vont demeurer, à qui ils amènent leurs camarades, leurs frères, ceux qu’ils aiment : Simon, Philippe, Nathanaël. Ils sont déjà cinq, “trois jours” plus tard, pour ce mariage à Cana de Galilée, où ils le découvrent, transformant la nature et la substance des choses et bientôt des êtres... Mais lui, il les connaît, les hommes, il sait ce qu’il y a en eux, et il ne se fie pas à tous ceux qui prennent pour de la foi, l’éblouissement passager de son visage... Or Nicodème, vint, de nuit trouver Jésus... pour s’en retourner, plus décontenancé encore qu’avant, par toutes ces histoires de naissance d’en haut, d’esprit qui souffle où il veut, et de ciel où ne monte que celui qui en est descendu !

– “La voix, Nicodème, la voix... Tu ne sais ni d’où elle vient, ni où elle va : pourtant tu l’entends, la voix. Tu l’entends, Nicodème !... L’époux,

c'est celui qui a l'épouse; quant à l'ami de l'époux, il se tient là, il l'écoute, et la voix de l'époux le comble de joie... si telle est ta joie, Nicodème, elle est parfaite!"...

Croyez-vous que la Samaritaine n'est pas bouleversée, oui, complètement retournée, quand cet homme, qui pourrait devenir le septième homme de sa misérable existence, règle sa mauvaise querelle de clochers, d'un revers de prophétie impatiente :

– "L'heure vient, elle est là, où les vrais adorateurs, adoreront Dieu en esprit et en vérité : les voilà les adorateurs qu'il recherche. Dieu est esprit, c'est pourquoi, il faut l'adorer en esprit et en vérité... Et celui que vous attendiez tous pour vous l'annoncer, c'est moi, moi qui te parle!"

Baptiste, Jean, André, Simon, Philippe, Nathanaël, Nicodème, la Samaritaine : sept hommes, une femme dont l'évangéliste nous rapporte qu'ils se sont rencontrés, avec ce Jésus, qu'ils lui ont parlé, qu'il leur a parlé. De la rumeur, une voix, un visage... Nous, nous devons, moi, je dois renoncer au visage ! Paul, l'a-t-il vu, lui, son visage ? A-t-il du, lui aussi, se contenter de la rumeur et de la voix ? Il ne nous reste que la rumeur, même plus la voix : que la rumeur vienne de ces rapports-catéchismes, à la rédaction desquels il a fallu deux à trois générations, en des lieux, des temps et des cultures différents ; qu'elle vienne d'une autorité qui prétend dire le vrai, le juste, le bon ; qu'elle nous vienne de l'expérience intime d'hommes et de femmes innombrables qui ont toujours clamé sur les rivages de toutes les morts, que la vie ne tarit pas. Et puis il y avait donc cet Esprit qui n'en ferait qu'à sa guise et nous surprendrait toujours ! Faut-il que Jésus ait un visage ? Même si certains l'ont vu, caressé, embrassé, essuyé ? Le Suaire de Turin justifie-t-il son existence aux yeux des crédules ou des incrédules ? Et si les Italiens, puis les Allemands, les Français et les autres, nous ont offert, avant que nous ne découvrions les mosaïques des Byzantins et les icônes des orthodoxes, la même idée d'un Jésus grand, svelte, blond et aux yeux bleus, n'est-ce pas pour répondre à l'inévitable question que Philippe posait à Jésus lui-même, selon le rapport de Jean :

– "Montre-nous le Père, et cela nous suffit!"

Mais personne n'a jamais vu Dieu; le dévoiler n'est pas le voir, ni le révéler! Comment répondre à Philippe – Philippe cherchant son ami Nathanaël pour lui montrer Jésus! – qui pose une impossible question:

– “Je suis avec vous depuis si longtemps, et cependant, tu ne m’as pas reconnu. Celui qui m’a vu, a vu le père!... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi?.. Le père... vous donnera... l’Esprit de vérité, celui que le monde est incapable d’accueillir parce qu’il ne le voit pas et qu’il ne le connaît pas. Vous, vous le connaissez, car il demeure auprès de vous et il est en vous... En ce jour-là, vous connaissez que je suis en mon Père, et que vous êtes en moi et moi en vous!”

Il y a donc un interrupteur quelque part. Dès que l’on se surprend à poser ce type de question – cela vaut pour les personnages de Jean, pour Alice ou pour moi! –, il faut se mettre en quête de cet interrupteur, c’est à dire oser interrompre le cours de certaines choses! Une manière de voir, de vivre, une manière d’être au monde.

Lors du fameux discours de Capharnaüm, après lequel beaucoup vont l’abandonner, il dit en substance: c’est l’œil intérieur qui fait vivre; vous aurez beau regarder autour de vous, cela ne sert à rien! Il n’y a de vie que de l’esprit! Jean se/lui fait dire cela au chapitre 6! C’est pourquoi il le fait accuser, au chapitre suivant, à raison, par ceux qui ne peuvent supporter de changer leur manière de vivre. En lui jetant à la figure:

– “Tu es possédé par un démon!”

Ces pauvres gens se trompent seulement sur le type de possession, non pas sur sa réalité! Ils se rendent bien compte que Jésus leur propose d’actionner un certain interrupteur qui les fera changer d’état: qui les fera passer en lui, et lui en eux, et ensemble en Dieu. Cette vérité-là, qui a priori est capable de l’accueillir: on ne la connaît pas, on ne la voit pas: quelqu’un, à côté de nous, en nous, doit nous en indiquer le chemin, certains disent la voie! Je reprends souffle, ici: à la place de l’interrupteur, au son de la voix, au moment de sauter à travers le miroir, vers le dedans, de l’autre côté. Sans connaître d’abord, sans voir, sans comprendre... Voilà, un jour, nous ne pouvons plus faire autrement: nous devons actionner l’interrupteur, obéir à la voix, sauter à travers..., vers..., de l’autre côté. Avec une résolution de genre: À Dieu vat! Adviene que pourra! Alea jacta est!

mais accompagnée d'une grande joie, parce que "l'époux est notre ami, et de l'entendre parler à l'épouse nous comble de bonheur!"

Faut-il que l'époux et l'épouse aient un visage? Faut-il que Jésus, et Adam G. en aient un? Je sais que la question demeure, et qu'elle me préoccupera toujours, comme elle a préoccupé Thomas l'incrédule jusqu'au moment de la confrontation... avec les trous dans le côté et dans les mains. Les trous, précisément: les vides où se meurent les choses et les êtres parce que je ne vois plus l'enchantement permanent qui les fait exister. En moi le Fils, en moi le Père, en moi l'Esprit! En moi la chambre que je partage: peut-être qu'en me voyant – Philippe –, tu vois aussi Adam!

– Et si nous faisons fausse route! me rétorquait Ch. P. au téléphone.

Je l'avais appelé, comme convenu pour qu'il me confirme s'il venait ou non me rendre visite dans ma retraite de Shek'O!

– Je te dis "nous", parce que c'est moi qui ai un peu "orienté" ton récit, en imaginant un possible parallèle avec ta quête de Jésus! Oui, si nous faisons fausse route! Et si cet Adam G. – en dehors du fait qu'il est amateur d'art, même averti, qu'il peint lui-même ses murs, et qu'il est homosexuel –, si cet Adam G. se révélait être un homme des moins intéressants... s'il ne valait pas la peine qu'on s'y intéresse tant...

Je ne répondais rien, parce que je ne savais pas quoi répondre. La question était pertinente. Je pensais seulement à mes réflexions johanniques d'avant le coup de fil, je pensais à Jean et à André, qui avaient cru Jean Baptiste: à Simon qui avait cru André; à Philippe qui avait cru Jean; et à Nathanaël qui avait eu du mal à croire Philippe, mais qui avait été bouleversé. Bref, je pensais à tous ceux à qui on parle d'un autre, d'un ami, et qu'on aimerait leur présenter!

– Adam G. ne vaut peut-être pas la peine que je m'investisse tant à sa recherche...

Cette fois-ci c'était Chr. qui se taisait à son tour... Et l'un et l'autre, nous respections ce vide laissé par l'interrogation, et dans lequel le vieux Nicodème avait dû se débattre lui aussi, en discutant longtemps avec Joseph d'Arimathie peut-être, à la sortie d'une réunion de conseil du Sanhédrin: devait-il rencontrer l'homme de Nazareth?

– Il est bien clair que nous ne faisons aucun amalgame entre Jésus et Adam G., et que c'est le modèle de la démarche qui nous intéresse ici...

– Pourtant, comme tu le dis, je n'aimerais pas être déçu, en fin de compte, au point de regretter toute cette entreprise... c'est pour cela, que je veux aller voir Adam G., où qu'il se trouve: je veux le voir, lui parler, lui remettre le manuscrit... et n'écrire l'épilogue qu'après l'avoir effectivement rencontré...

– Et si tu es déçu, comme c'est possible...?

– Eh bien!... (Je ne savais quoi dire...) Eh bien, nous brûlerons ce manuscrit ensemble dans un grand feu de cheminée, en vidant une bonne bouteille...

– Oui, c'est encore une issue...

Notre rire de collégien indiquait cependant que nous n'aimerions pas avoir à le faire. L'autodafé, veux-je dire, pas la bouteille!

– Et as-tu vraiment l'intention d'interroger à son propos, dorénavant? enchaîna Chr. P.

– Plus, depuis que je suis à Shek'O! Je sens que ce serait seulement satisfaire ma curiosité, que de lui fournir artificiellement de l'information. Jusqu'à présent, elle m'a été fournie, toujours à ma surprise, jamais à ma demande. J'ai le sentiment que c'est plus sain comme ça... justement Mercredi prochain, je déjeune avec Hals qui a bien connu Adam G.: je brûle d'envie de l'interroger... je décide de ne pas le faire... Mais si Hals me demande des nouvelles de moi, depuis l'avant-veille de Noël quand nous avons dîné ensemble... je ne sais pas comment je vais pouvoir éviter de faire allusion à la centaine de pages que je viens de consacrer à Adam G.! Car c'est quand même ça, qui m'occupe l'esprit depuis dix jours!

– Laisse donc venir...

– C'est ce que je compte faire... Mais il serait aussi artificiel d'interroger Hals, comme un malade, à propos d'Adam G., que de lui taire délibérément l'intérêt que j'éprouve pour lui, par écrit!

Chr. ne sait pas s'il pourra venir!

LA RAMPE ET LES COULISSES

Finalement Chr. n'est pas venu. Je tins mon training comme prévu, en fin de semaine, dans les locaux mêmes où je venais de passer trois jours d'une retraite dont j'avais physiquement besoin pour mener à bien ma tâche d'animation, d'écoute et de conseil. J'eus affaire à trois couples en pleine force de l'âge – à tous les points de vue –, et deux femmes mûres que leurs époux avaient laissé participer seules... Je pus ainsi constater que l'existence, la "rencontre" et mon intérêt de, avec et pour Adam G. ne fonctionnaient en rien comme une névrose obsessionnelle : c'est l'esprit, le cœur et l'âme libres que j'accueillis les "séminaristes", et jamais au cours de ces deux jours, je ne fus distrait par une quelconque préoccupation à son sujet. La seule coïncidence se produisit, quand au cours du 3e mouvement du training, je proposai aux participants de lire l'intégrale de l'Évangile de Marc. Il s'agissait de "découvrir" l'homme Jésus, tel qu'un certain nombre de témoins l'avaient connu, personnellement ou par ouï-dire. Je ne pus m'empêcher – ni cherchai à le faire! –, de me référer au parallèle que j'avais moi même établi – par le truchement de Chr. – entre ma quête du Christ – volontaire, questionneuse, appliquée – et l'évocation, d'Adam G., puis les informations fortuites et régulières qui me parvenaient sur lui. Les recherches exégétiques autour de l'Évangile selon Marc révèlent que ce texte semble avoir été, sinon dicté en l'état, du moins rapporté sous forme de récits, par l'apôtre Pierre, installé depuis près de vingt-cinq ans à Rome, à un certain Marc – ou Jean Marc –, qui pourrait bien être le jeune homme, qui s'enfuit tout nu à travers le jardin de Gethsémani jusqu'où il avait suivi Jésus et les Douze, en abandonnant à la milice qui voulait l'arrêter, le drap qui l'abritait! Récits entendus, appris, récités, transmis, utilisés puis rassemblés, rédigés, et montés pour constituer la version catéchétique qui nous est parvenue. Pierre, Marc, la communauté cosmopolite

de Rome “composèrent” ainsi un certain Jésus, que l’expérience de Pierre, la curiosité de Marc et la confiance des croyants de Rome avaient fini par mettre au point, en se basant sur la mémoire de l’un, l’écriture de l’autre, l’imaginaire de tous. Mais en dehors de Pierre, de Marc peut-être aussi, qui d’autre avait eu un accès direct à cet homme, dont par ouï-dire on croyait qu’il était ressuscité, Christ, Fils de Dieu, Seigneur de tous les hommes ?

C’est ainsi que chacun des participants apprit de Pierre et de Marc, et d’un groupe d’hommes et de femmes, qui avaient vécu de part et d’autre de la destruction de Jérusalem, en 70, entre la Judée et le Latium, comment ce Jésus de Nazareth avait pu apparaître dans la vie, le souvenir et la foi des premiers chrétiens, à près de 2000 ans de distance. Comment le rencontrer autrement que par ouï-dire ! Fides ex auditu : la foi par l’oreille ! dit l’Église ! Et le mot “catéchèse” ne signifie pas autre chose qu’un échange de paroles, au cours duquel ce qui est dit par l’un trouve un écho dans la parole de l’autre ! J’étais d’autant plus intéressé à et par l’exercice, que j’avais travaillé précisément cet évangile, quelque quinze ans plus tôt, avec un groupe d’étudiants de Munich, au cours d’un voyage d’étude en Israël. Je me souviens, comme d’hier, notre interminable silence, après les paroles du “jeune homme” aux trois Marie, retournées au tombeau le matin du 3e jour, pour embaumer le corps du supplicié :

– “Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ; il est ressuscité, il n’est pas ici ; voyez l’endroit où on l’avait déposé. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre : Il vous précède en Galilée ; c’est là que vous le verrez, comme il vous l’a dit.”

Aussi, je n’étais pas anxieux : je cherche, il est vrai, Adam G. le controversé ; il est parti, il n’est plus à Hong-Kong ; je dors même dans sa chambre et dans son lit. Et ses amis m’ont dit qu’il est désormais en poste à S. ; c’est là que je compte aller le trouver, comme je l’ai dit !

Les premiers jours de la semaine suivante furent recrus d’obligations de toutes sortes, dont un curieux et intéressant entretien de supervision avec un psychologue de mes connaissances qui m’a demandé de le contrôler : la séance a démarré comme une thérapie à laquelle il se soumettait malgré lui, et cela a duré un bon moment avant qu’il ne l’articule cons-

ciemment. Le mercredi matin un coup de fil d'Hals me confirma qu'il passerait me prendre à 11h45. À 11h40 le téléphone retentissait à nouveau : Hals m'annonçait qu'il se rapprochait... Hals a cette politesse de la ponctualité et de l'exactitude que j'apprécie, pour ma part, comme du respect et de la sensibilité. Sa ponctualité n'a rien de guindé ni de démonstratif : il est à l'heure comme doivent être à point... des œufs à la coque !

– Je t'emmène au Gaddi's aujourd'hui !

– Où ?

Hals, dès notre première rencontre s'est proposé d'être mon cicérone dans les parcours de la vie de la « high, jet et business societies » de Hong Kong, m'introduisant dans les clubs les plus fermés (il est membre à vie du Hong Kong Country Club), m'invitant aux tables les plus prestigieuses, comme aujourd'hui, et le soir, m'initiant aux "boîtes", comme le JJ's une nuit de décembre !

– C'est LE restaurant du Peninsula ! (Heureusement, je m'étais fait "sortable" ! mon seul costume, qui me donne des allures de Taïpan arabourasien !) Certains disent que c'est LE restaurant de Hong Kong. Je connais Rolf, le maître d'hôtel : il nous trouvera une table. Je n'ai pas réservé !...

Je gardais le silence, non que je fusse impressionné : ce n'est pas le genre d'effet que recherche Hals. Je me sentais plutôt touché, réellement, par la générosité délicate de ce grand nordique de presque mon âge, qui porte encore fort beau, mène une vie de célibataire, très peu monacale, entre ses deux bureaux de Wanchai et d'Admiralty. La voiture, dont le chauffeur commence à me connaître, roulait vers le Harbour Tunnel, tandis que mon hôte me débitait d'un ton désabusé toutes les frasques dont ces lieux et leurs personnels sont les acteurs et parfois les promoteurs ; je souriais en l'écoutant utiliser un franglais, rehaussé de mélodies flamandes !... Nous pénétrâmes dans l'hôtel par Middle Road, la façade étant en réfection. Un ascenseur nous conduisit, à travers de multiples couloirs feutrés, jusqu'à la fameuse salle à manger, Hals fut immédiatement reconnu, chaleureusement accueilli, cérémonieusement prié et confortablement installé – avec moi –, à une table ronde près d'une baie, où on accédait par quelques marches : ce qui faisait de notre position un véritable poste d'observation. Comme il se doit, Rolf se déplaça jusqu'à

nous dans un dandinement un peu ridicule qui traduisait quelque inclination particulière – impression que confirma le visage poupin, ramolli et clownesque qu’il composa pour nous, en nous régaland d’un second apéritif. Je me rangeai à la suggestion d’Hals qui choisit un menu-business – qui nous laissa sur notre faim et sur notre attente –, mais en revanche un excellent vin, dont il a le secret et la compétence. (À propos de vin, l’immense table d’hôte, ronde, au centre de la salle devait accueillir les “hôtes-liers” invités par D. Webster et Cassam Gooljary pour fêter le Lunar New Year : on avait choisi du Château Pichon-Lalande 1947 et 1957, qui devait accompagner entre autres, une côte de bœuf et un Brie de Meaux...)

– Sais-tu qu’Adam G. se trouvait à Hong Kong, il y a quinze jours ? me demanda soudain Hals. Il est resté quelque temps. Je l’ai rencontré avec le Président de la B.B.A...

Je sais que Hals n’ignore pas que j’ai des accointances avec la communauté du Royaume, que l’ex Consul Général dudit Royaume ne m’est plus indifférent depuis qu’on a fait allusion à lui devant moi, que j’occupe sa chambre à la résidence et que je commets un livre sur lui : Hals connaît mes liens avec la famille du successeur d’Adam G. Pourtant, la question était posée plus pour continuer le tour d’horizon, auquel nous nous livrons habituellement en remettant ensemble nos pendules à l’heure, que pour satisfaire un intérêt qu’il aurait, à cet instant, remarqué chez moi. Si en me rendant à ce rendez-vous avec lui, j’avais bien espéré qu’à un moment ou à un autre, Hals aborderait ce sujet, je m’étais à ce point promis de ne pas l’y inviter que je l’avais totalement oublié... Dois-je dire que la question me réjouissait

– Oui, je sais ! fis-je en riant de bon cœur.

Et je lui rappelai dans le détail les événements de ce jour, voyageant dans la voiture du Consul Général de Y., et en sa compagnie, j’en vins à mots couverts à lui faire part de ma “grande” occupation du moment ; leur dîner au restaurant le soir même avec Adam G., en compagnie de Véra que son mari n’avait pas eu l’opportunité d’avertir de notre conversation ; ma rencontre enfin leur fils Victor, étudiant en médecine à Bruxelles et l’occupation de leur appartement de la Capitale par l’inénarrable Adam G. !

J’ai décidé de ne pas interroger directement. Mais je n’ai pas renoncé à apprendre, Ainsi je me surpris à utiliser la méthode non-directive, apprise

chez Carl Rogers et sa client centered-therapy. Il s'agit de reprendre seulement l'énoncé déclaratif du locuteur, ce qui a pour effet de le faire aller plus loin dans ce qu'il a à dire, sans influencer – ou alors le moins possible –, sur le cours de son discours :

– Ah, tu as rencontré Adam G. avec le Président de la B.B.A ! Relançais-je donc.

– Oui, il est venu pour son propre business. Il fait maintenant des affaires entre Hong Kong et le Nord de l'Europe, Belgique et Hollande surtout !

– Des affaires...

– Oui, il s'était fait un maximum d'amis et de relations dans ce milieu. Sa vie professionnelle était hyper remplie. Et comme il avait une fortune personnelle, il pouvait organiser à la résidence toutes sortes de soirées où était invité, le tout Hong Kong de la finance, de la politique et des arts...

– Le tout Hong Kong...

– Adam G. est un homme brillant, un séducteur qui aime plaire, presque à tout prix. Et il y met le prix. Il était adoré des femmes, de beaucoup de femmes, ici : ils se disaient des vacheries, mais toujours enrobées du plus grand chic et du meilleur goût, si l'on peut dire... Adam G est immensément cultivé, et c'est vrai qu'autant à New York lors de ses études, qu'à Rome, pour ses premières armes dans la carrière, il aura beaucoup appris...

– C'est un homme qui a beaucoup appris...

– Oui, et dans beaucoup de domaines. C'est pourquoi il était redoutable de passer une soirée avec lui ou chez lui. On pouvait vite se sentir dépassé par le niveau auquel parvenaient vite les conversations. Alors tu comprends... (et Hals s'arrêta...)

– Alors je comprends...

– Eh bien, la communauté qu'il représentait se sentait mal à l'aise avec lui pour toutes ces raisons.

– C'est-à-dire un homme trop cultivé, trop intelligent, trop efficace, trop marginal...

– Exactement : il les gênait. Eux se sentaient benêts, "just", besogneux et communs... il leur rappelait sans cesse leur médiocrité et ne faisait rien pour s'abaisser à leur niveau...

– Il ne se mettait pas à leur niveau...

– Non ! Je pense même qu’il les méprisait d’une certaine façon... Mais il était reconnu, apprécié et entouré par suffisamment de gens intéressants, pour être affecté, par le rejet dont il était l’objet et l’acteur en définitive ! (et après un silence plein d’images fugitives...) Comment veux-tu qu’un sujet du Royaume, un sujet moyen, apprécie les “bacs à sable”, l’absence de meubles, la peinture abstraite, les débats d’idées, et... les parties fines d’homosexuel content et fier de l’être, avec son amant cuistot chinois, et quelques “folles” venues d’ailleurs...

– Oui, comment pouvait-on apprécier tout cela...

– Moi, j’aime beaucoup Adam G. Je ne partage ni ses goûts ni ses tendances. Mais je reconnais en lui une grande valeur humaine, professionnelle et artistique, Et si tous les Tycoon de Hong Kong, quels que soient leur ascendance et leur business, font des affaires avec les ressortissants du Royaume, c’est qu’Adam G. a su les gagner, en déployant tous les charmes dont il était capable... Tu peux imaginer les jalousies qu’il devait faire germer autour de lui...

Depuis quelques secondes, j’écoutais Hals comme en stéréo, car sur un autre canal, je poursuivais des réflexions qu’alimentaient, comme en une noria au débit régulier et abondant, les propres réflexions qu’Hals me livrait, suivant une logique d’associations d’idées. L’image qui s’imposait de plus en plus clairement à moi, était celle, magistrale, d’un comédien. Adam G. – je le lui attribuais peut-être à tort –, semblait posséder tous les traits de cette race à part, douée d’une vie à deux faces, à trois peut-être – qui sait, d’une double ou triple vie ! –, des hommes de spectacle. Et la résidence se transformait alors en une merveilleuse machine spectaculaire, elle aussi : un théâtre de marionnettes, la scène familière où se produisait Adam G, le protégé, un pied dans le monde fantastico-réel qu’il mettait en scène à partir de son existence multiple, en des représentations dont il choisissait, et uniquement lui, décors et acteurs, à qui il imposait dialogues et réparties, silences, entrées et sorties, en fonction de scénarios, les mêmes, mais toujours montés comme faire-valoir de ses prestations. Le monde imaginaire de son patchwork existentiel qu’il se donnait les moyens – parce qu’il les avait ! – de faire voir, l’espace d’une réception, d’un cocktail ou d’une talk-party à propos d’un topic arbitraire ! Adam G. jouait, mais en gardant l’autre

pied dans la zone d'ombre que n'atteignaient pas les feux de la rampe, la zone d'obscurité nécessaire au déploiement d'une 4e dimension, que son comportement, son attitude, son allure et l'étrangeté de son être autorisaient ou forçaient – c'était selon –, à lui supposer. Oui, je parvenais à entendre sa bouche débiter, dans un sourire de coquetterie narquoise, des propos apparemment anodins mais à la signification retentissante, tonitruante même, à l'adresse d'un auditoire, médusé par mille serpents, dont on ne savait jamais – a priori ni a posteriori –, si le venin distillé était ou non mortel...

Je continuai d'écouter Hals : il me décrivait certaines de ses invitations à B. Road : le grand espace vide de ce qu'il fallait bien débaptiser en standing room, faute de sièges suffisants, mis à part deux canapés qu'on laissait désertiques parce que ridiculement incongrus, au milieu du grand rien mobilier ; la table et les sièges, d'un repas d'oiseau délicat, fanatique de "nouvelle cuisine", qu'on enlevait et rangeait dans des remises, sitôt les convives levés, pour flotter autour d'aucun centre, agglomérés seulement devant une toile, un objet, une baie ! Il m'était fabuleusement facile de voir tout cela, puisque je connaissais intimement les lieux, et que la scène avait été abandonnée encore plus vide qu'auparavant, Adam G. ayant emporté tous ses trésors avec lui, dans l'appartement bruxellois qu'il louait désormais, rue du Congo, à l'actuel Consul Général de Y,... après avoir loué quelques années auparavant, l'appartement parisien, rue du Four, de son successeur à Hong Kong ! Oui, il y avait aussi cette existence nomade qu'il menait, bâtissant des coulisses dans des intérieurs étrangers.

Des coulisses : ses propres coulisses, un domicile en kit, entreposé, même pas dans un garde-meuble (il ne semblait pas en posséder de personnel), mais dans un simple container, comme c'est l'usage – cliché de ces films états-unisiens –, quand le héros inspecteur de police persécuté par ses chefs jette, pêle-mêle dans un carton quelques objets personnels – dont l'inévitable photo encadrée de sa "petite famille" –, et quitte, résigné, son bureau, mais le visage témoignant d'une revanche victorieuse qu'il prendra... dans la deuxième moitié du film !

Hals aime bien parler, Hals parle bien et j'aime écouter Hals parler ! Je le laissais donc continuer tout en continuant à imaginer ! J'en étais arrivé à

l'incontournable question : que devenait Adam G., que devient Adam G., s'il est toujours le même – à Sarajevo peut-être pas, mais à Bruxelles –, quand la rampe s'éteint, que le rideau tombe et que les spectateurs sont retournés chez eux ? Baisse-t-il les armes, est-il désarmé ? Se retourne-t-il sans défense et isolé, que ce soit dans le loft de New York, le palais romain, la résidence consulaire de Hong Kong, où les garçonnières de Bruxelles et de Paris ? Quand le masque, le déguisement, le maquillage, quand la "représentation" s'achève, comment se présente-t-il ?

Le psychanalyste, en moi, regrette, à cet instant, de ne pas connaître le père et la mère d'Adam G. Modèles irréprochables, qu'on les aborde sous l'angle professionnel, politique ou familial ? Quelles vies ont donné naissance à quelle vie ? Qu'ont-ils jamais su de leur fils, puisque désormais la question ne se pose plus, depuis que récemment une autoroute belge les a conduits à l'infini... Dans quelle coulisse encore éclairée Adam G. rejoignait-il ses parents après le spectacle ? Passait-il d'une pièce à l'autre, tout en changeant seulement de personnage ? Ou bien, l'attendaient-ils dans sa loge, pour assister à son démaquillage, à son démasquage, à son dépouillement ? Ou encore en bas des escaliers de l'entrée des artistes, dehors, sur la ruelle, dans le monde banal et quotidien de l'habitude et de l'ennui : de l'uniformité, disait Baudelaire ? Ou Jules Lafforgue ? Adam G. conservait-il – usant et abusant –, côté cœur et côté jardin, à la ville et à la campagne, au consulat et à la résidence, le jour et la nuit... la même vitalité, la même séduction et finalement la même naïveté roublarde, dans le curieux mariage d'une personnalité éclatante – si j'en crois ce que mes oreilles entendent –, mais au caractère qui demeure opaque, parce que participant du mystère et de l'alchimie de notre atavisme et de notre génotype ! La rampe s'éteint-elle seulement ? S'éteint-elle jamais ? Adam G., diplomate ! Aussi ! N'est-ce pas une race toute aussi illusionniste : homme de théâtre, homme des arcanes de la carrière. Le premier apprenant au second à se mouvoir ; le second fournissant le premier en matière première à raffiner pour la scène ! Elle grince certainement, la charnière du réel (économico-politique) et de l'imaginaire (socio-théâtral) : quelle subtilité, dangereuse et enivrante doit animer l'âme, compartimentée – schizophrénique ? –, mais totalement carrossable – prostituée ? –, d'Adam G. À la fois – apparemment –, éclatée et haletante, et puis contrôlée et maîtrisée, voici une

existence qui en plus s'alimente dans la marge, le différentiel statistique, le "happy few" social, voire le scandale! Comment harmoniser toutes les maturités qui constituent une vie?

Est-on jamais contemporain de soi-même? Rolf, le maître d'hôtel – oui, il est définitivement gay, lui aussi! Décidément –, s'approcha à nouveau pour nous faire servir un Baume de Venise, frappé à point, en accompagnement de notre dessert: bon! Je résumai à Hals tout ce qui m'avait occupé pendant qu'il parlait.

– Tu vois bien les choses, me rétorqua-t-il! Il vit certainement dans l'artifice, mais il sait en faire des feux! Et s'il éblouit l'espace d'un instant à la fois, il possède de telles réserves et connaît de telles sources d'approvisionnement, qu'il n'est jamais à court d'éclats, de couleurs, ni de combinaisons.

– Il n'est donc jamais mieux et plus lui-même, que quand il est en représentation: Adam G. n'est Adam G. que lorsqu'il joue Adam G. Il est son apparence?!

– Je ne sais pas, si c'est à ce point! Mais je ne le connais pas personnellement assez pour le dire.

– Et moi qui ne l'ai jamais rencontré, alors?

– Oui, mais toi (Hals avait réglé, nous nous levions, nous serrâmes quelques mains, le banquet des hôteliers, semblait saluer Hals au passage...) toi, tu n'as pas d'a priori. Tu en parles gratuitement, et tu ne peux jamais en dire du mal – ni du bien d'ailleurs –, parce que, vous n'avez jamais eu à souffrir ou à vous réjouir l'un de l'autre...

– Excuse-moi de t'interrompre (nous roulions vers le Harbour Tunnel, le sky line de Central étincelait entre ciel bleu et soleil d'or), mais si cela vaut encore pour lui, pour Adam G., cela ne vaut plus pour moi depuis un certain temps. Je "m'intéresse" à lui; je suis "concerné" quand j'apprends ceci ou cela, quand je le comprends comme ceci ou comme cela, quand je me livre à me faire des idées sur lui, etc., et surtout quand je m'interroge – comme je t'en ai fait part –, sur mes propres fonctionnements: que ce soit dans la mesure où "tout homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition", comme dit Montaigne... Que ce soit dans la mesure où la foi ou la non foi ne peut se recevoir, surtout la chrétienne, que par l'"oreille", par ouï-dire, par le bouche à oreille, la rumeur, le souvenir et la

mémoire... (Hals recevait ma tirade avec un sourire qui me renvoyait à ma jeunesse expressive !). En un mot, Adam G. n'est plus un simple quidam, pour moi ! Je me réjouis d'avoir décidé de le rencontrer avant l'épilogue de ce livre. Il ne m'obsède pas, il existe pour moi d'une façon bien particulière, tu dois l'avouer, et bien plus que beaucoup de personnes auxquelles je ne me sens lié en rien, sinon par les devoirs de ma charge et la prière dans laquelle je les inclus ! (nous arrivions devant ses bureaux de Wanchai)

– Vincent Paul, j'ai été très heureux de ce moment !

– Moi aussi, cher Hals !

– C'est Bernard qui a le livre que je t'avais promis. Il te le fera passer dès qu'il l'aura lu, lui-même, je crois que cela lui aura fait du bien !

– Merci ! Passe de beaux jours en Inde !

– Et toi en Thaïlande !

– Kong he fat choï !

– Kong he fat choï !

Hals disparut dans le hall, déjà la voiture tournait dans Flemming pour prendre l'expressway au coin de Lockhardt, j'aperçus deux élèves de Terminale, que je devais voir le soir même à notre réunion mensuelle. Je rejoignis Pokfulam, pris une douche, et écoutai mes messages !

Au milieu de tout un amoncellement de nouvelles, le répondeur m'apprit à la suite et dans l'ordre que les élèves de Terminale s'excusaient pour notre rendez-vous du soir (un DST de maths leur tombait dessus pour le lendemain) et que Cora et Peter S., (cad le consul Général, actuel, de X à Hong Kong et sa femme) trouvaient le temps long depuis notre dernière rencontre, et me priaient instamment de prendre la voiture, qu'ils m'envoyaient de toute façon à 18h00. Il était 15h00. Je faxai immédiatement dans les deux directions : dont acte ! Et me mis à dépouiller mon courrier...

Roberto fut ponctuel, comme à l'accoutumée ; il avait même changé de musique de fond dans la voiture (un pot pourri d'ouvertures célèbres !); nous passâmes prendre Peter au St John's Building. Peter est actuellement occupé à mettre sur pied une "plate-forme Europe-Asie-Amérique", avec son ami T., ex-ambassadeur de l'U.E au GATT, et m'associe à cette élaboration : ce qui m'honore et me plaît !

Les enfants me firent fête : elles transportèrent immédiatement mon bagage dans ma (la) chambre (d'Adam G.). Yen avait déjà préparé un whisky on the rocks ; nous tombâmes – Cora, Peter et moi même –, dans les deux (malheureux) canapés blancs du salon. L'air étant froid, Cora alluma un feu dans la cheminée, qui donna automatiquement cette double chaleur que dispense toute flambée : l'atmosphérique et la relationnelle...

J'attendais et redoutais la question supposée relancer la conversation quand les préambules et l'expéditif ont été réglés.

- Alors que deviens-tu depuis trois semaines !
- Ah bon, vous comptez, maintenant ? m'esclaffai-je !
- Eh oui, rétorqua Cora, cela fait si longtemps !

La remarque me fit plaisir et beaucoup de bien ! J'aime tant cette famille, sa simplicité, sa générosité, son amitié pour moi ! Cora et Peter étaient assis en face de moi, Anja penchée vers son père, Carla, blottie contre sa mère...

Voilà, on attendait... Il fallait bien répondre quelque chose ! Je savais bien de quoi j'eusse voulu qu'ils m'entretinssent ! Mais je ne voulais pas etc. etc.

- J'ai déjeuné avec Hals à midi !
- Avec Hals ?
- Au Peninsula !
- Au Peninsula ?
- Exactement, au Gaddi's !
- Au Gaddi's ? Alors, raconte un peu !

Tout le monde brûlait d'impatience ! Je pris mon temps et fis durer le plaisir : en inventant d'ailleurs, vu que le tout – côté nourriture –, avait laissé à désirer ! Mais je décrivis la place, le service, les couverts magnifiques, Rolf, le banquet des hôteliers, évoquant vaguement mes échanges avec Hals. Cela finit par les lasser : ce que j'escomptais un peu. Et puis, à brûle pourpoint, Peter m'apostropha :

- Sais-tu qu'Adam G était à Hong Kong, il y a deux semaines de cela !
- Oui ! renchérit Cora, le ton mi-amer, mi-sarcastique, en tout cas plutôt déçu et où perçait une nuance d'injustice.

“Ça y est, nous y sommes!” pensai-je le temps d’un dixième de seconde. “Coup sur coup, aujourd’hui c’est le jour d’Adam G. ! À midi avec Hals, ce soir, “chez lui” avec ses successeurs en la place!”

– En effet, je l’ai appris par les parents de Victor ! Hadrian et Véra m’avaient invité pour la fête de Victor, venu passer quelques jours à Hong Kong...

Et je leur narrai tout ce à quoi j’avais failli être mêlé, si Véra avait révélé à Adam G., que quelqu’un à Hong Kong – “Et pas n’importe qui !”, soulignèrent Cora et Peter ! –, s’intéressait à lui, au point de lui consacrer du temps, et même un livre. Cette partie de l’“aventure” ne retint pas leur attention. Que s’était-il donc passé... ou plutôt, que ne s’était-il pas passé... devais-je apprendre dans l’instant qui suivit.

– Ainsi Adam G. vient à Hong Kong, rencontre les autres, au restaurant en plus, voit Hals, fait affaire avec quelques Tycoons du coin... (silence embarrassé...) et ne passe même pas un coup de fil à son successeur dans le poste, au bureau ou à la résidence... C’est inconcevable et inadmissible !

– D’autant plus (je ne sais plus qui disait quoi, de Cora ou de Peter, leur indignation et leurs interventions étant aussi partagées qu’interchangeables !), d’autant plus qu’il a été notre hôte à Paris (rue du Four)...

– Et qu’il a laissé l’appartement dans un état...

– Oui, des amas de bouteilles vides...

– Avec 1 000 francs français près du téléphone...

– C’est vrai, ... mais les cabinets bouchés à un point qu’il a fallu appeler quelqu’un pour les déboucher...

– Mais qu’a-t-il donc bien pu faire dans ces cabinets...

– Je me le demande encore...

J’étais sur un court de tennis : la parole volait de l’un à l’autre, dans un engagement haut en couleur et... en effluves ! Je me taisais bien sûr : qu’aurais-je pu dire entre les échanges... Et puis, ils firent un break, et prirent conscience de la tournure que prenait, non pas la conversation : il n’en était plus question depuis un bon moment, mais le réquisitoire contre le “vilain”, le “malotru”, l’“outrecuidant”... Cora et Peter avaient été très affectés, d’avoir du apprendre par la bande, le passage à Hong Kong de leur prédécesseur qui plus est, l’“ami”, le collègue, leur hôte à Paris etc.

– Quelque part, il doit nous en vouloir, essaya Peter !

– De quoi ? tentai-je à mon tour.

– De ce que “ça” marche avec nous, encore aussi bien sinon mieux, depuis qu’il a été muté !

– Peut-être ne voulait-il tout simplement plus revoir, après si peu de temps, des lieux qui ont beaucoup signifié pour lui. La peine est encore trop fraîche ! osai-je !

– Quelle peine ? Adam G. est assez flexible, souple et volage, pour butiner ailleurs, après avoir butiné son temps ici. Non ! je pense qu’il éprouve une espèce de jalousie. Nous représentons tout ce qu’il n’était pas en partant, et n’est pas prêt de devenir sur le chemin qui est le sien ! Je suis ambassadeur, j’ai une famille, viens d’un poste difficile où je peux dire que j’ai fait florès... J’arrive ici, seul ambassadeur en titre d’un corps diplomatique constitué de seuls consuls généraux, même si, à Hong Kong, ils ont rang – mais rang seulement –, d’ambassadeurs ! Ma réputation du Vietnam me précède ici. Et dès mon arrivée, voilà que S.A.R Le Prince de XY. vient en visite privée, et il est reçu avec le faste et les honneurs que tu sais... Non, je ne pense pas qu’il ait encore digéré tout cela... Ce que Adam G. a pu organiser grâce à sa fortune personnelle, je suis en train de le réaliser par mes seuls mérite et savoir-faire...

Je me tenais coi... J’écoutais... Je ne relançais pas... J’attendais...

– Bien sûr Adam G. a fait un travail extraordinaire, avec son sens de la mise en scène, son goût esthétique, aussi avec le nombre et la variété de ses relations professionnelles, sociales, personnelles et... il faut l’avouer... spéciales. Tout lui a servi, il s’est servi de tout... et de tous ! J’en ai profité à mon arrivée... En somme il m’a fait gagner du temps... Et je lui en sais gré...

Pour détendre un peu l’affect qui frappait Cora et Peter – droiture et générosité incarnées –, je les fis rire en rapportant l’anecdote de Victor, invité par Adam G. à venir garder à Bruxelles sa grotte d’Ali Baba,... et son chat, pendant qu’il venait “businesser” à Hong Kong : le coup de fil, Victor, qui ne sait que répondre, la curiosité indignée du correspondant – vraisemblablement un des (nombreux ?) amants d’Adam G. –, épouvanté et choqué d’entendre au bout du fil la voix mal assurée (mais mâle assurée)

d'un jeune homme, concurrent probable (Adam G. serait-il si volage?) ou partenaire éventuel (quand tout est perdu, tout peut redémarrer ailleurs!).

– Ici aussi, ajouta Peter, nous avons reçu quelques appels d'amants sur le retour, en quête de vieille tendresse ou en mal de chantage... affectif et somptuaire!

Il se faisait tard. Nous nous retirâmes. Je n'eus à faire que quelques mètres pour regagner la chambre d'Adam G. Je n'allumai tout d'abord pas, et allai me poster devant la porte de la salle d'eau, là d'où le photographe de "Residence" avait pris le fameux cliché de la chambre aux stores baissés dans la lueur crue de midi... Je me plantai là, silencieux et immobile. Les filles avaient déposé mon sac, couché sur le lit, de telle façon que de mon point d'observation, on eût cru voir, dans la semi-obscurité que laissait le nuage de lumière assourdie qui montait de Central, réverbérée par l'air plus froid à notre altitude,... on eût cru deviner un corps, recroquevillé dans la position du fœtus. Les stores étaient relevés; le Central Plaza, depuis Wanchai, indiquait son heure lumineuse; les flèches du China Building, pointaient, idéales, dans le ciel parcouru de cumulus nocturnes; côté Tsuen Wan, les quais brillaient... Je demeurai plusieurs minutes à cet endroit; toujours conscient – même si c'est inutilement –, que je pénétrais un espace qui n'était pas d'abord le mien. Depuis le début de l'après-midi, j'avais pratiquement passé mon temps avec lui, avec Adam G., par personnes interposées, mais qui, elles aussi, avaient comme jamais, pris position en ma présence, à propos d'un acteur tragi-comique, qui avait du, ici, faire les délices d'une certaine société, vu son professionnalisme, son goût, ses largesses!

Je passai à la salle de bain, enfilai ma chemise de nuit, me rendis sur la terrasse-balcon au dessus de Central, humai l'air de la nuit humide et froide. Je remarquai qu'il était près de minuit: j'attendis alors que l'horloge clignotante du Central Plaza envoie en masse ses douze flashes lumineux, et rentrai. Je voulus lire avant de me coucher: j'avais emporté avec moi "Mephisto", de Klaus Mann. J'arrivais à la fin, quand l'acteur Hendrick Hôfgen doit jouer Hamlet de Shakespeare, après son triomphe dans le Mephisto de Goethe, où il plut tant à Goering en 1936.

... “Lorsqu’il était seul et que nul ne pouvait l’entendre, Hendrick gémissait: je n’y arriverai pas! Pour Mephisto, dès le premier instant, il s’était senti sûr de chaque intonation, de chaque geste. Mais le prince danois était farouche, il se dérobaît, Hendrick luttait pour le conquérir: « je ne te lâcherai pas! » s’écriait l’acteur. Hamlet, cependant détournait le visage, triste, ironique, infiniment hautain. Hamlet répondait: “Tu ressembles à l’esprit que tu comprends, pas à moi... Le comédien apostrophait le prince avec fureur: Il faut que je puisse te jouer! Si je rate ton personnage, j’aurai tout raté. Tu es l’épreuve du feu, que je veux surmonter. Toute ma vie et tous les pêchés que j’ai commis – mon grand reniement et toute ma honte ne peuvent se justifier que par mon art. Mais je ne suis un artiste que si je sens Hamlet.– Tu n’es pas Hamlet, lui répondait le prince. Tu n’as pas la noblesse que seules donnent la souffrance et la connaissance. Tu n’as pas assez souffert et ce que tu as connu n’a pas eu à tes yeux plus de prix qu’un titre séduisant et des appointements considérables. Tu n’es pas noble, car tu es le singe du pouvoir, un clown pour la distraction des assassins [...] – Tu me détestes donc tant? – Je ne te déteste pas du tout. Le prince eut un haussement d’épaules dédaigneux. Je n’ai aucun rapport avec toi. Tu n’es pas de mes pareils. Tu avais le choix mon cher, entre la noblesse et la carrière. Eh bien, tu as choisi. Sois heureux, mais laisse-moi en paix! – Déjà la mince silhouette commençait à se dissoudre: “Je ne te lâcherai pas!” haleta encore une fois le comédien, et il tendit les deux mains vers le prince, mais elles ne saisirent que le vide. “Tu n’es pas Hamlet!” lui assura, de très loin à présent, la voix étrangère et hautaine!” (Pion, pp334-335).

Je refermai le livre, éteignis, me glissai sous la couverture, imaginant dans le salon que je venais de quitter Peter et Adam G., jouant la scène de cette vision, fantastique comme celle que je vivais moi-même dans cette chambre et dans ce lit...

LES TROIS BOUDDHAS DE MIDI

(Extraits du journal de Thaïlande, février 1994)

Dimanche 13.

Peut-être quelque chose est-il en train de changer entre Adam G. et moi. Quelque chose qui, semble-t-il, était inévitable. Jusqu'à présent, j'étais à sa recherche, dans la mesure où tout m'intéressait qu'on me rapportait sur lui : toujours près à enregistrer, j'écoutais, je retenais. Je ne jetais pas immédiatement sur le papier, ce que j'avais glané l'instant d'avant... J'ai toujours laissé du temps à la mémoire, au travail de la mémoire plus exactement, à la digestion, à la rumination, avant toute restitution élaborée. Je l'ai déjà écrit, je n'ai pas le sentiment de mener une enquête, avec interrogatoires et rapports. J'ai toujours "rencontré" Adam G., au détour d'une conversation fortuite, loin de la préméditation ou d'un coup monté. Je n'ai jamais commis d'embuscade. Mes dernières lignes ont été rédigées deux semaines après les faits, au seul moment où s'est imposée à moi la nécessité d'en rendre compte au continuum de l'aventure. Depuis ce matin, j'ai comme le sentiment qu'Adam G. m'a rattrapé, non pas que nous nous soyons poursuivis jusqu'ici comme au jeu des "gendarmes et des voleurs" (qui serait le gendarme, qui serait le voleur?), mais bien plutôt, à l'instar de quelqu'un qui lassé de devoir garder l'incognito – alors que jusque-là il avait accepté la règle du jeu –, se met à prendre l'initiative à son tour, et sème de ci, de là, des signes de sa présence.

Depuis ce matin, je parcours le centre de la Thaïlande, entre Phitsalunok, Sri Satchanalai et Sukhothai. J'écris en ce moment, dans le silence, troué de cris d'oiseaux nocturnes, d'une "guinguette" thaï, au bord de la petite rivière, sur les rives de laquelle a été conçu un home, style "lodge" américain, en forme de village thaï. J'occupe une des maisons de bois sur pilotis...

Un homme vient d'allumer des flambeaux sur l'eau, l'atmosphère est lourde, je transpire devant ma "Singha" fraîche... J'ai du visiter une bonne dizaine de Wats... et "la" sensation m'est tombée littéralement dessus, puis s'est confirmée à deux reprises : à midi, à 13 heures puis à 14 heures. La première fois, je ne sais pourquoi – la chaleur verticale, certainement –, j'ai regardé ma montre : il ne pouvait pas être plus zénith que ça ! Je me trouvais dans le Wat Mahathat : une nuée d'écoliers thaïs, filles et garçons, passèrent comme une envolée autour de moi, pour aller s'égayer au-delà d'un des nombreux lacs du site. J'étais bientôt seul. Je ne voyais plus que la lumière, au-delà des bougainvillées polychromes, des jujubiers kaki et des palmes, battant des ailes d'espérance... C'était un Bouddha emmuré. Que seule une anfractuosité de l'enceinte laissait contempler. Plus de dix mètres, les yeux baissés, le bras droit replié, le bras gauche le long du corps, les deux mains souples tendues l'une et l'autre en un geste d'initié. Je m'approchai, assez près pour en distinguer les détails, assez loin pour n'avoir pas à relever la tête... Je me tins sous son regard, immobile à mon tour pendant plusieurs secondes. Dans cette grande lumière, le visage me parut obscur – ce qui est le fait chaque fois que la luminosité est trop intense. Posée sur ce corps colossal, mais constitué de rondeurs – je ne connais aucun Bouddha musclé –, je vis Adam G. C'est-à-dire que je ne vis rien du tout, puisque je ne le connais pas... Et pourtant, je vis quelqu'un que j'identifiais – sans rien voir, je le répète –, comme étant Adam G. !

Tout d'abord, je restai coi, immobile dans le soleil, sous le choc de cette visite, que me rendait – sans s'annoncer par un tiers, selon son habitude –, le sujet de mon écriture actuelle... Je suppose que nous nous toisâmes, lui, de haut, moi d'en bas... Je fus arraché à ce charme par un japonais qui se mit à gigoter autour de moi, pour me signifier que je le gênais pour sa photo... En regagnant la voiture à travers les chedis, prangs et autres prasats, je me revoyais quelques jours plus tôt, laissant Adam G., à ma table de travail, à Hong Kong, glissé entre les dernières pages que j'avais écrites à son propos, jusqu'au coup de fil de Roberto, venu me prendre pour l'aéroport ! J'avais littéralement fui le territoire pour ces quelques congés du Nouvel An Chinois : c'est la Thaïlande, c'eût pu être, le Tibet ou le Yangtsé... J'avais vraiment conscience de tout laisser en plan... là-bas... eh bien non... Adam G. avait pris le même vol pour Bangkok, le même train

pour Phitsalunok et la même voiture pour Sukhothai. Adam G. m'avait pris, sans défense, comme un bodhisattva... Et pourtant, en roulant à nouveau dans le site – immense et admirable –, vers la station suivante, je renouai le fil de ma visite, consultai mon guide et observai les wats en ruines de chaque côté de la route. Bientôt nous quittions le site lui-même – c'est-à-dire ce qui en constitue la partie restaurée et entretenue –, pour découvrir d'autres wats disséminés dans la campagne sauvage, multicolore et parfumée. J'eus droit à des ruines khmères, à des prangs sri lankais soutenus par des éléphants, à des colonnades grises, restes de virhans... Et puis nous arrivâmes au War Sri Chum ! Nous remarquâmes le site de loin : il avait l'allure d'un véritable blockhaus grisâtre dans cet enchantement lumineux, et se trouvait planté au plein milieu d'un espace désertique, à l'herbe brûlée par le soleil. J'étais prêt d'abandonner : nous en avions tant vu, j'en avais encore en réserve... Et puis la voiture s'engagea sur la voie d'accès, exactement perpendiculaire au Temple : je l'avais donc en ligne de mire... Le blockhaus, aussi haut et massif qu'un portique était fendu de haut en bas (je revois, en éclair, l'entrée du tombeau d'Agamemnon à Mycènes), et à travers la double colonnade tronquée qui le précédait, j'entrevis, éclairée par ciel ouvert, la tête formidable et presque noire de crasse et d'intempérie, d'un Bouddha mastodonte qui en occupait l'entier volume. Je me précipitai hors de la voiture à peine stoppée, parcourus à vive allure les cent mètres de l'espace libre qui entourait le wat, les yeux braqués sur Adam G., dont immédiatement me revenait le souvenir, dans un rendez-vous qu'il me fixait peut-être une seconde fois !

Une porte basse à deux battants bringuebalants, et deux vieilles femmes, aussi obscures que le Bouddha qu'elles étaient censées garder, en interdisaient l'accès à toute personne chaussée. Je fis sauter mes mocassins et pénétraï... Me voyant pieds nus, on m'abandonna à mon sort. Instinctivement, je consultai ma montre : 13 heures ! Je levai alors les yeux vers Adam G. : les deux Bouddhas – le clair du Mahathat, et le sombre du Sri Chum –, mêlèrent leurs images, dans le double blindage de la lumière et de la ténèbre. De nouveau, je me pétrifiai dans le silence et la stupeur ; de nouveau, j'attendis l'oracle, une voix ; de nouveau, je sentis qu'il m'avait précédé, attendu, attiré... Je ne tirai aucune conclusion, sinon celle que je me trouvais sous l'effet d'un charme, où Adam G. n'avait certaine-

ment rien à faire. C'est en moi. et seulement en moi, que se jouait l'enchantement. Mais par quelle alchimie ?

Mon programme n'était pas terminé... Le chauffeur et le guide guettaient mon retour. Un groupe bruyant annonçait son arrivée. Je m'arrachai à ma fascination qui devenait morbide... Le rêve me retint un bon moment cette fois, dans les secousses que nous préparaient les ornières sur la route des wats suivants. Les claies, parfois, croulaient sous de monstrueuses grappes de bougainvillées géants, où se mêlaient rouge, grenat, pourpre et violet, soudain apaisés par les teintes trémières de certaines espèces... Je parcourais, distrait, les ruines suivantes ; à la fatigue, certaine – nous avions quitté Phitsanulok à 8 heures, il était 13 heures passées –, s'ajoutaient, je le voyais bien, les confuses interrogations (les élucubrations ?) que mes "visions" engendraient fatalement... Je repris la direction des opérations, chauffeur et guide voyant bien que je n'étais plus avec eux ! Nous procédâmes par élimination pour choisir le wat qui clôturerait notre visite, entre trois que j'avais retenus théoriquement, en feuilletant un ouvrage dans le train. L'un, au dire de mes compagnons, était une unique ruine, et en pente qui plus est. L'autre se réduisait à un socle, supporté par des éléphants très détériorés. Le dernier enfin à deux kilomètres du village Thaï où j'écris en ce moment, présentait un intérêt : ils ne précisèrent pas lequel. Son nom était : Chetupon... autant de noms qui ne s'inventent pas !

La route assez mauvaise qui y mène nous fit d'abord rencontrer un restaurant où nous nous promîmes de nous arrêter au retour. Ensuite, elle se révéla ponctuée d'une multitude de wats, tous plus abîmés les uns que les autres, mais dont subsistaient, fiers et désolés dans cette vaste savane à arbustes où nous circulions, les chedis, prangs, prasats et thats des multiples civilisations qui se sont succédées à Sukhothai, les montagnes du Nord se découpaient déjà dans l'épaisse brume de chaleur qui ne supprimait pas toute visibilité. Nous roulâmes bien quinze minutes. Tout se taisait : ce devait être le point final de la journée, et je m'étais rangé à l'avis et au conseil de mes deux compagnons : le matin, j'avais dû régler un différent, en élevant un peu (!) la voix, car j'allais être escroqué ! Ils devaient s'en souvenir et attendaient avec une certaine appréhension, mon verdict à propos de leurs suggestions !... Un dernier tournant, et on me montra du

doigt une informe masse grise. J'attendis de voir ! C'était le dernier wat, il faisait faim, je regardai ma montre : 14 heures ! C'est ce qui a dû me recon-ditionner, quand je me suis approché de la ruine.

Imposants vestiges de l'enceinte de schiste et de douves : l'ensemble était remarquable au milieu de cette savane jaune et blanchâtre. De nouveau, autour du sanctuaire lui-même, précédé comme partout ailleurs de la colonnade tronquée, de hautes portes de schiste noir, qui ainsi contemplées, côte à côte, dans la perspective, renvoyaient à Stonehenge et ses cercles de menhirs : les lourds et larges linteaux noirs donnaient au ciel d'un bleu roi, des allures d'immenses corbeaux, comme chez Vincent à Auvers. Et puis de nouveau je fus devant lui : des quatre Bouddhas initiaux, qui se détachaient comme à Sri Chum de la majestueuse tour carrée centrale – dans les quatre positions habituellement données aux représentations de Siddhârta : assis, couché, debout, marchant –, seul les deux derniers et le marchant surtout, subsistent encore, comme sortis hier, nobles et vivants, du coup de ciseau, tout en courbes délicates à la limite de la nonchalance ! Devant Gautama, c'est aux Ramsès de Karnak, et aux colosses de Memnon que j'en appelais dans ma mémoire ! Ce Bouddha-là, aucune gangue de briques ou de terre ne l'enfermait ; la lumière ne lui venait pas chichement par absence du toit : il se mouvait tout blanc, dans l'enceinte de schiste noir, capable de s'élever – de léviter –, au moindre enfermement ; il souriait enjôleur à la fois et malin, le pied gauche encore planté en terre, le droit se détachant déjà et redonnant à la cuisse sa rondeur lourde non tendue, près de l'autre plus ferme, en appui sur toute la jambe ; la main gauche en geste d'initié, au bout du bras croisé sur la poitrine ; le bras droit, pendant, au bout duquel les longs doigts recourbés donnaient à la main des vellités d'invitation à le suivre, lui, Siddharta, Gautama, le Bouddha... Adam G. ne s'est pas substitué à l'image de Chetupon : je l'ai senti à mon côté, plutôt, comme ému par le lieu et touché par la grâce... Il s'était plu à m'abuser dans les clôtures manichéennes et johanniques de la lumière et de l'aube, du jour et de la nuit, du dedans et du dehors, du haut et du bas. Dichotomie artificielle et absurde, où la chaleur, la faim et la soif, et la fatigue m'avaient fabriqué, par deux fois, un mirage, qui s'évaporaient sous mes yeux dans la splendeur d'apothéose du Bouddha retrouvé...

Ce rétablissement n'enlevait rien, cependant à la complexité psychologique qui, sur le coup de midi, puis avec rappels, m'avait signalé comme un renversement de perspective: ce n'est plus depuis l'extérieur de moi qu'Adam G. se révélait à moi: mais bien depuis le dedans, depuis l'intérieur, depuis moi!

Habitué à ce qu'on me parlât de lui, refusant d'interroger délibérément à son endroit, me gardant de nourrir – bien artificiellement, je le reconnais –, une quelconque curiosité active à son sujet, je m'étais presque persuadé de mon objectivité de témoin, insensible et honnête, tout en m'avouant de temps à autre ému par l'impact de tel ou tel trait: telle l'aventure de la chambre d'Adam G., avec le reportage d'Elle/Décoration d'abord, puis avec celui de Residence... Le moment et l'endroit, l'atmosphère et la circonstance: comment échapper totalement à ces conditionnements élémentaires et primordiaux de l'esprit, du cœur, de l'âme? Dois-je seulement reconnaître, que s'intéresser à quelqu'un, où être intéressé par lui, ne laisse pas indemne? L'attention qu'on lui porte semble mobiliser d'autant plus les énergies, qu'elle est plus gratuite. Au moins au départ. Comme dans le bénévolat en général: partant de la conviction intime, relevant d'une nécessité interne, il oblige paradoxalement plus, et plus entièrement, qu'une simple attitude ponctuelle de solidarité. Peut être, parce que si on peut échapper à tout le reste, on ne peut échapper à soi-même! Y a-t-il maître plus tyrannique que soi pour soi? Résiste-t-on jamais totalement à la tentation? "Il ne faisait confiance à personne, car il sait ce qu'il y a dans l'homme..." C'est à une grande disponibilité mentale que je dus cette perméabilité à l'évocation du nom d'Adam G. il y a treize mois, à la résidence de l'Ambassade de X. à Hanoï. ou bien alors – et c'est la même chose, mais vue depuis l'autre côté –, je devais vivre une grande attente. Dans les deux cas, était en train de s'installer un puissant ennui, fait de routine et de "sécurité sociale"; suivant l'expression militaire: RAS, il n'y avait plus rien à signaler! Il me fallait un événement, une entreprise, du mystère, de la controverse, du scandale! Bref, quelque chose qui cassât l'habitude, le répétitif, uniformité. Ce fut Adam G.!... Est-ce si simple? J'ai tendance à croire que si! Je m'ennuie si vite: avec les choses, avec les événements, avec les gens! Et j'attends tellement de l'instant qui passe! Le voyage au Vietnam représentait un événement; gratuit – dans tous les

sens du terme ! Il n'y avait pas de "choses" ; en revanche, il y avait des "gens". De l'aventure, et des gens. J'arrivai, à Hanoï, prêt... à tout. Tout devait être goûté, parce qu'imprévu, improbable, indéfini. Tout pouvait se passer, il ne tenait qu'à moi d'embarquer – ou non ! C'est en ce sens que je me sentais, me savais – et me réjouissais d'être –, disponible...

Voilà le personnage de Nathanaël qui revient (Pas celui de Gide, qui lui aussi attend de tout apprendre... jusqu'à la ferveur ! Celui des Évangiles, celui de Jean) : le Nathanaël, allongé sous le figuier, qu'attend-il ? Que désire-t-il ? Sait-il seulement – non ! –, qu'on le voit déjà, et qu'on l'attend, lui ? De quelles activités fébriles se repose-t-il ? De quelle nuit de frasques, alors, ou d'études ! ? Nathanaël me plaît, parce que je suis sûr qu'il ne veut rien ! Il vagit dans un état d'indifférence totale, si totale que rien ne lui importe ! Comme Jonas sous son ricin, Nathanaël s'est répandu sous son figuier : il est vrai que Jonas s'est installé là pour assister à la destruction de Ninive qu'il a "prophétisée"... à tort, en suivant son idée... et que Dieu va devoir lui faire la leçon – le séjour dans le ventre de la baleine ne lui ayant pas suffi ! Chez Jean, c'est Philippe, un camarade d'enfance de notre "joueur", qui vient le déranger pour un motif plus qu'inattendu – et si c'était lui, le Messie ? –, qu'il réfute avec la morgue d'un citadin pour tout ce qui est provincial. "Que peut-il sortir de bon de ce trou de Nazareth ?"... Ce qui compte, en définitive, c'est que Nathanaël a quitté son figuier, qu'il a suivi Philippe, et qu'il a rencontré Jésus de Nazareth. Le reste c'est du style "évangélique".

Il a bien fallu que j'ai le cœur complètement vide, et le mental en total repos pour trouver de l'intérêt, à l'endroit du Consul Général de X., à Hong Kong, où j'arrivais et où je n'en avais jamais entendu parler ! D'une certaine façon, Cora fut mon Philippe. Je la suivis jusque chez elle, jusque chez lui, jusque chez moi ! Voilà le comble ! Il n'est pas étonnant qu'Adam G. ait décidé – à son insu pourtant, j'en suis sûr ! –, de me rendre une triple visite esthétique, subjuguante et mystérieuse dans le champ archéologique de Sukhothai, par la procuration de trois Bouddhas aux trois zéniths de midi ! Le Bouddha du Mahathat, prisonnier de sa gangue de briques, à l'étroit dans son corset, incapable de tout mouvement, et condamné à l'immobilité, à l'obscurité, à l'isolement ; le Bouddha de Sri Chum, prisonnier, lui aussi, de son quadrangle cyclopéen : titanique et coincé, il se livre,

sous le ciel qui lui sert de plafond, à la vénération mécanique et vaine de vieilles femmes, lilliputiennes déjà avant de s'accroupir, et de passants distraits qui esquissent des gestes... Quant au Bouddha du Chetupon, il a rejeté les murs, les enceintes, les portes et les toits : il va marcher dans la campagne jaune, élégant et souple, son corps sans sexe, épargné de souffrir car délivré du choix... Et cette observation m'est neuve ! Sous prétexte d'Adam G., me donnerais-je par hasard, et par Bouddhas interposés, une triple leçon ? Mahathat, Sri Chum et Chetupon, ces bons génies, ne me renvoient-ils pas à ce qu'Adam G. révèle en moi par effet de miroir et d'affinités sélectives ? Et d'abord, ce corset, cette gangue, ce blindage : de l'appréhension, de l'angoisse, de la peur ? Ensuite cette "prostitution sacrée" : de l'exhibitionnisme de luxe pour happy few ? Enfin cette liberté asexuée : un regret, un souhait, une croix ?.. Adam G. ne me parle-t-il pas de lui, à Sukhothai ? En l'écoutant se dire à moi, par le truchement des trois Bouddhas debout, assis et marchant, n'entends-je pas ma propre voix depuis les profondeurs enfouies d'une existence qui suivait jusqu'ici son cours : non pas jusqu'à Sukhotai mais jusqu'à un autre champ archéologique spirituel celui-là, à la Baume-les-Aix, en janvier 1991, il y a trois ans ? Et la chambre d'Adam G. ne rejoint-elle pas celle d'Ignace ?

Lundi 14.

L'école de Wat Po de Bangkok est réputée depuis toujours pour l'excellence de sa formation en massage traditionnel : l'Institut Rinkaew Povech de Chiang Mai en est une sorte de succursale. Je m'y suis rendu, en arrivant de Sukhothai : mon coupon porte le numéro 26284 ! C'est un endroit retiré, sur Wualai Road, sévère et dépouillé. On se déchausse au pied d'un escalier : tout est gris argenté. Mon hôtesse me conduisit jusqu'à un long corridor, large et séparant de part et d'autres, des alcôves où étaient disposés côte à côte de confortables et épais matelas, et dans lesquelles on pénétrait en soulevant un simple rideau. On me dénicha une alcôve à un lit, et m'y laissa, avec un grand sourire vide... À part le lit, sur lequel je distinguai quelques linges superposés, dont une serviette éponge, aucun autre meuble, sinon quelques récipients plats, et une double patère, à l'entrée, à hauteur d'homme. Au plafond, le bourdonnement d'un ventilateur articulé, qui arrosait plusieurs alcôves... Je restai planté là, oublié et indécis : on ne m'avait donné aucune indication ! J'entendais bien des rires étouffés,

d'hommes venus en groupe, et se lançant quelques remarques légères et même graveleuses, d'après le gras, le volume et le ton de leurs éructations thaï!... Que faisais-je là, mon Dieu! Et le jour de mon 52e anniversaire! Cela sera un souvenir marquant, pensai-je, et je décidai d'identifier le paquet de linge! Outre la serviette, je trouvai, en soie, une chemise sans col, très échancrée, ainsi qu'un pantalon de pyjama, ample et sans ceinture: toutes tailles, donc! On avait tout prévu! j'entrepris de me mettre en tenue. C'est bien sûr, au moment où je me débattais, juste après le slip, juste avant le pyjama, que ma masseuse attitrée entra dans l'alcôve, avec un de ces sourires accompagnés d'une longue montée de voix chromatique, sur plusieurs secondes, entre plainte et affectation – qui, je le sais maintenant, exprime la satisfaction chez une femme. Bien sûr, en une seconde, montèrent en moi toutes les appréhensions traditionnelles à propos de « soi-disant » massages thaïlandais de certains quartiers chauds. Le passage est délicat, mais il doit être parcouru jusqu'à son terme! Et puis aussi, une image me revient, celle d'un bain de mer, au large de Fabrègas, en compagnie d'une troupe d'amis varois, qui m'avaient débauché pour un week-end de bateau: dans une ivresse panique de communion avec les demeures marines, Robert, le meneur – il fut un temps un ami –, décréta prohibé à partir d'immédiatement, le port du maillot! Je suppose, encore maintenant, que ses intentions n'étaient pas toutes honnêtes! Enfin! Nous allions tous vers nos quarantièmes... et nous rugissions encore de temps en temps! C'était la première fois que j'étais "nu en public". En dehors de la surprise, je n'éprouvai aucun sentiment de honte et ma pudeur non plus ne se trouvait pas affectée. J'avoue même que j'étais plus concerné par le spectacle peu esthétique que mon embonpoint allait définitivement offrir, que par mon état ecclésiastique, qui n'inquiétait aucun d'anciens camarades d'études, pour la plupart indifférents, agnostiques ou athées!

La masseuse se révéla discrète, experte et en même temps, très pédagogique. Elle m'aida à retenir le pyjama qui fuyait, à enlever mon ample chemise-blouse qui me collait à la peau, et d'un geste gracieux m'invita à m'étendre sur le dos! Ce que je fis avec grand naturel et sans émotion fébrile. Je peux comprendre que me rencontrer dans cet endroit, dans cette position aussi ambiguë que négligée (sacré pyjama), et dans la compagnie d'une masseuse thaïlandaise diplômée, pouvait donner libre cours à mille

pensées que j’abandonnais à d’autres, ravi que j’étais de ce cadeau impromptu d’anniversaire, et prêt à l’expérimenter !

Dire que la masseuse me révéla mon corps, me permettant d’en acquérir, sinon une nouvelle conscience, du moins une conscience renouvelée, serait beaucoup exagérer ! Dire que je n’y découvris rien, serait en revanche, un mensonge ! L’habile manipulatrice commença par dénombrer de ses doigts-scalpels, mes os, mes nerfs, mes muscles, mes articulations. Ce fut un ratissage complet : elle commença par mes pieds et mes orteils pour terminer avec ma boîte crânienne et mes tempes. Mais ensuite elle utilisa ses bras, ses jambes et ses pieds dont elle entourait les miens pour les distendre, les tendre à nouveau, pour les écarter et les refermer à nouveau, pour les tordre enfin et les redresser à nouveau. Elle était donc devenue soudain serpent et se lovait, partout – et je suis vaste ! –, pour procéder à ses exercices ! Mon corps était devenu un volume dont elle avait jaugé les capacités élastiques et dont elle “jouait” sans jamais me faire mal, quoique la “douleur” fasse partie intégrante de ce type de massage... À propos du mal, me revenaient les scènes insupportables décrites par Tennessee Williams dans “La Statue Mutilée”...

La troisième phase fut une surprise. Une grande surprise ! D’abord son travail sur mon corps : elle n’utilisait plus maintenant ni ses mains, ni ses bras, ni ses jambes, ni ses pieds en tant que tels. Elle utilisait toutes les parties de son propre corps. J’avais jusqu’ici maintenu mes yeux fermés par confort : je les tenais clos désormais, aussi, et autant, par pudeur. De ses coudes, elle écartait mes cuisses, jusqu’à l’aîne, rencontrant parfois mes testicules, dans un mouvement qui ne dénotait aucune préméditation ou alors un grand art de la feinte. Sur mon dos, elle rampait, s’aidant de ses genoux et de ses avant-bras, comme dans la progression correspondante de l’entraînement militaire au sol. Bientôt, elle s’assit sur mon train, puis dans le creux de mes reins, faisait peser, sa poitrine sur mes épaules ! La voilà maintenant debout, sur moi, sur mes jambes, sur mon dos, sur mes fesses, ses pieds m’écrasant les chairs, comme je le faisais du raisin, jadis dans les cuves à moût de la Mitidja ! Et le tout avec un tel naturel ! Elle termina la séance par un massage systématique de mon cou, de ma nuque et de mon trapèze dorsal... Comme elle voulait entendre qu’elle m’avait fait du bien,

et qu'en fait elle était "bonne", je le lui dis, avec le plus de conviction dont je fus capable... Mais ma découverte n'était pas là. Comme au large de Fabrégas, mais dans une promiscuité plus étroite – c'est le moins que je puisse dire! –, mon corps était resté paisible et détendu, alors que la "partie" relevait de l'érotisme le plus subtil. Mes réactions avaient-elles été de bien être et de sérénité uniquement en fonction de la droiture de mes intentions en venant à l'institut?

Me révélaient-elles une bonne maîtrise physique, physiologique même, ou bien une frigidité, une insensibilité voire un dépassement, par rapport à tout stimulus de type sexuel? Car, c'est de corps que m'entretient Adam G. De son corps, que je ne connais pas, mais dont j'apprends à la fois qu'il l'utilise et l'utilisation marginale qu'il en fait. Corps caché/montré; refusé/donné; privé/public! La chambre à coucher et la cuisine: le reste de la maison est vide, chaque pièce, chaque coin devenant le lieu d'un événement à provoquer où le corps aura eu la première place, le premier poste, la première position. Entre se refaire et se défaire! Adam G. mutilé dedans (comment? quand? où? Le saurais-je jamais!) et faisant de sa maison sa clinique permanente d'impossible déclaration! Ignace, mutilé dehors (la blessure irréparable au genou, lors du siège de Pampelune) et faisant de la grotte de Manrèse le lieu de naissance de son corps désormais multiplié. Nathanaël, mutilé par l'existence (que faire de sa vie?) et faisant de son adhésion à Jésus, le toit de sa dévotion corps et âme au Maître. Et Jésus, mutilé dans sa divinité (incarnation) et dans son humanité (passion), et faisant du tombeau vide, un lieu originaire de la foi à son corps et à son sang sacramentaires... Bouddha incarcéré, Bouddha utilisé, Bouddha délivré... Et moi, mutilé – volontairement, malgré moi? –, dans mon corps "consacré", (certains se sont fait eunuques pour témoigner du Royaume, comprenez qui pourra!), que revis-je dans la chambre d'Adam: la pesanteur ou la grâce? À Sukhothai, Adam G. m'a-t-il signifié qu'à mes côtés il contemplait, dans l'air chaud de la savane, la liberté de mouvement de Chetupon, et que tout comme moi, il avait bon espoir d'y atteindre. De Mahathat, j'ai compris que ma gaine a sauté! Devant Sri Chum, je confesse l'idéologie du sacré, dans toutes ses dimensions, dans tous ses domaines d'application et de vérification, et sous tous ses avatars...

Mardi 15

Oui quelque chose s'est mis à changer, à Sukhotai entre Adam G. et moi. Plus qu'un double, ne serait-ce pas le frère qui m'a interpellé? Plus qu'un jumeau, n'est-ce pas l'autre face, qui, furtivement, dans un éclair du Têt, m'est apparue au fond du miroir qu'il me tendait? Qui est derrière moi? Velasquez, toi dont je n'oublie plus les Menines, parmi les mots et les choses de feu Michel Foucault! Oui, qui se tient derrière moi et regarde par dessus mon épaule? "C'est le diable!" avait répondu à Julien Green, François Mauriac à qui l'auteur de "Jeunesse" avait confié cette expérience de jeune écrivain, et qu'il rapporte à la fin de ce livre. Et l'aîné avait ajouté, pour ce cadet avec lequel il partageait la même foi sinon la même croix: "Et c'est une grâce!" Le diable et l'expérience du diable... Voilà qu'autour d'Adam G. une irradiation se propage, qui je l'avoue, ne me surprend pas outre mesure. Pour me fasciner tant, au travers de seuls ouï-dire, il faut bien qu'il relève d'une certaine exception, et que cette exception ait rejoint – c'est ma quête, je suppose –, la mienne propre, si j'en ai une! Son homosexualité fonctionne comme un code et un décodeur de ce que j'entends, et, depuis Sukhothai, de ce que j'ai vécu. Et quand j'écris "homosexualité", c'est, dans ce cas, "masculinité" qu'il faut comprendre, une "masculinité" qui se distingue sexuellement de "virilité"? Qu'Adam G. et Julien G. aient ou aient eu une pratique homosexuelle, n'entre pas dans notre propos. Mais qu'avec les autres personnages, ils constituent – nous constituons –, une chaîne, où le corps sexué se refuse plus qu'il ne s'adonne à la pratique hétérosexuelle. Tous ceux dont la mémoire est évoquée au cours de ces lignes n'ont pas eu, à ma connaissance, de commerce avec les femmes, ou s'ils en ont eu, ils y ont mis fin: c'est toute la séquence des corps refoulé, idéologisé, puis libéré de Sukhothai, c'est toute la séquence de Nathanaël, d'Ignace et de Julien, qui s'en remettent, corps et âme, à Jésus le quel, en guise de (son) corps et de (son) âme, leur propose du pain et du vin, et leur laisse un tombeau vide, c'est-à-dire, sans corps! C'est enfin la séquence, non encore achevée – de tous les corps qui s'interposent entre deux corps qui s'ignorent, Adam G. et moi –, mais dont l'un cherche l'autre, jusque dans sa maison, sa chambre, son lit... Ne serait-il accordé qu'aux hommes sans femmes, qu'à Adam sans Ève, de rencontrer le diable? Question saugrenue à souhait, si l'on songe précisément à Ève qui a été, d'après le mythe, la première contactée! Ne soyons

pas excessivement ni injustement paulinien, mais reconnaissons seulement que cette fois-là fut la bonne et qu'elle lui aura suffi ! Je ne sais ce qu'il en est d'Adam G. (je ne lui connais aucune Ève, ou fille d'Ève !) mais la présence et l'action, chez les autres, du "porte lumière" est de notoriété publique pour tous, (encore) privée pour moi ! Le commerce des femmes en dispenserait-il ? Que répondrait Georges Bernanos à cette question ? Et Jérôme ? Et le grand St Antoine ?... S'il y faut une certaine conformation mentale, je crois de plus en plus qu'une habituelle disponibilité du corps est aussi indispensable. Le corps de l'homme sans femmes – même s'il pratique l'homosexualité –, demeure fondamentalement exposé, parce qu'il n'est pas occupé, préoccupé, inquiet par ou à cause de la soi-disant lutte des sexes, qui tend à conquérir puis à conserver sa conquête, tout en ne s'en refusant pas d'autre à l'occasion. Don Juan fait l'expérience de la vanité, de la tristesse, et, de Dieu, paraît-il ! Mais pas du diable. Le diable s'attaque au corps d'abord, aux sens ensuite, au désir enfin. Mais seulement au corps disponible, aux sens disponibles, au désir disponible !...

Oserais-je écrire que l'expérience du Diable est ontologiquement préalable à celle de Dieu ! Même à notre insu. Mais il faut y être appelé et/ou l'avoir choisi, selon toute vraisemblance... Présence par excellence : presque atmosphérique ; fascination sournoise et séduction ténébreuse, quasi palpables parfois, comme si l'esprit était moite. Sentiment de dédoublement où l'on se regarde, tétanisé, vaquer à la banalité du leurre. Âme qui se plaque à notre âme, subtil protégée d'elle-même et de chacun, cette présence se plaît, par vocation contrariée, à contrecarrer les allées droites de la conscience de soi, se repaissant de négativité, de néant et de vide. Vaine, par défi, elle est pleine de rien, annihilant ce qu'elle absorbe. Et si nous sommes sensibles à son souffle fétide, c'est que la cicatrice en nous est toujours vive, qu'elle est réputée nous avoir, à l'origine de l'histoire, à jamais laissée comme empreinte et mémoire de notre irrémédiable liberté. Car c'est elle, c'est bien notre liberté qui, lumière noire, éclaire, mal gré qu'elle en ait : s'étant perdu par mauvais choix un jour de décision fatal, le diable n'a de cesse que de gagner à lui, les êtres chez qui l'amour reste encore absolu parce qu'ils n'ont pas "tranché" (c'est ce que signifie le mot sexe), et il ne supporte pas, depuis le commencement, d'être seul à errer...

LES PLANS SÉQUENCES

Stanley constitue, avec Shek O', l'une des deux péninsules aux résidences privilégiées, qui s'enfonce, au sud est de l'île Victoria, dans la Mer de Chine. C'est bien à Shek O', que je me retire parfois, seul pour me retrouver, avec un groupe pour conduire un séminaire. Ce week-end-là, Shek'O n'étant pas libre, il me fallut faire l'expérience de Stanley... C'est un ancien couvent de Mary Knoll, donnant sur la baie, et le village de pêcheurs. Nous y arrivâmes à la nuit tombante, pour démarrer immédiatement notre travail, après un repas expédié dans un restaurant du village... La chambre qui m'échut me fit bien regretter ma "vigie" de Shek'O : sa vue, son confort, sa "fonctionnalité"! Ce sentiment de déception fut renforcé par l'aberration des salles de travail en enfilade et le réfectoire, pénitentiaire et sonore... Je me couchai en m'y résignant... La présence d'un groupe d'autres hôtes, des "jeunes filles", d'une association catholique – à la fois démonstratives et recueillies comme seules des chinoises savent le faire –, finit par m'indisposer totalement, et par rendre plus édéniques encore, les charmes de Shek'O...

Peu avant huit heures, pour le petit-déjeuner, je descendis au réfectoire encore vide, et remarquai une porte latérale vitrée, qui semblait ouvrir sur un terre-plein, une terrasse, un jardin peut-être... Je m'y aventurai, content, de toute façon, d'aller vers la mer... Or, après quelques marches moussues d'humidité tropicale, je débouchai sur un gazon jauni semi-sphérique, dont la courbe dessinait un balcon face à la baie béante vers le large, et dotée en son creux de la plage et du village. Un banc, deux plûtôt, et quelques fauteuils de plastique blanc m'invitaient à venir contempler... Je m'installai... L'air, sans être lourd, était statique et épais, presque moite, n'était-ce un fond imperceptible de brise marine qui irisait d'ailleurs la

nappe bleu pétrole du bassin immobile, où une barcasse ventrue, à la dérive, relevait ses filets de ses deux palans effilés, comme les longues rames des trières... Je n'osai bouger, même la tête... J'étais assis au centre du tableau, au moment symétrique du point de fuite, où les deux bras de la baie se rejoignaient en extrapolation... C'est à cet instant que deux inserts se superposèrent, presque simultanément, sur ma contemplation, en un surprenant arrêt sur image, comme j'y procédais jadis au temps de mes montages multi media...

D'abord un flash de l'été 86, en Californie, dans la presqu'île de Carmel : un portail ouvert ; à quelque dix mètres, une terrasse dallée, limitée à gauche par une vaste maison blanche toute en balcons, à droite par un bouquet de palmiers démesurés, filiformes et décoiffés (c'est le même palmier, à gauche ce matin-là, qui induisit l'insert californien) ; je m'étais avancé naturellement, pour découvrir en contrebas le Pacifique verdâtre et crémeux sous un soleil voilé de gazes mauves : c'était une fin d'après-midi, épargnée d'éblouissements de craie plate et dure. J'allais me retirer, m'apercevant que je violais le NO TRESPASSING ! Une femme apparut, presque nue : un maillot symbolique, une longue chemise d'homme transparente, une voix accueillante qui m'invitait à prendre un siège et à me servir d'une boisson fraîche que je remarquai seulement alors sur la table de jardin...

Ensuite, l'infiniment long plan séquence sur lequel s'ouvre et s'attarde la dernière partie du film d'Yvan Reiser, "La Maîtresse du Lieutenant français", avec Meryl Streep et Jeremy Irons. Lui s'est épuisé à la rechercher, depuis qu'elle lui a fait faux bond, au moment où il renonçait à tout – fiancée, carrière, réputation, fortune... –, pour elle ; il se repose... quelque part, un quelque part qui ressemble à Stanley et à Carmel ; une pelouse, en balcon sur de l'eau (là, un lac, ou un fjord), une chaise longue ; il est amaigri, un plaid sur les jambes. Il fait beau, mais les couleurs incertaines signalent un changement probable. Il n'y a presque pas d'air, et tout semble, sinon figé, du moins arrêté, stoppé, en attente. Et en effet, quand la caméra imperceptiblement, se rapproche de notre héros, un majordome entre dans le champ, porteur d'un message de Londres : on l'aura retrouvée ! Tout cela ne dura que quelques minutes, même pas...

Je me rendis au réfectoire, interrompu par l'agitation qui s'y était déclenchée!... Rien qui valut la peine de m'y déplacer! Sauf de convenir avec mon groupe, de nous retrouver à 9h30. La vaisselle expédiée, je rejoignis mon belvédère avant qu'on occupât la place... J'avais fermé les yeux... Peut-être m'étais-je assoupi... Je sentis que quelqu'un s'était assis à mes côtés, sur le banc. Je ne reconnus pas le parfum : il fallait qu'on se prévalût d'amitié ou de besoin, pour venir ainsi envahir mon territoire, pensais-je les yeux toujours clos et avec une pointe d'irritation, qui se dilua immédiatement quand mes paupières s'ouvrirent sur le spectacle de Sylvie R., calée droite contre le dossier, le cheveu peigné en crinière, un léger maquillage et les doigts superbement bagués!

– Je te dérange?

– Non! (j'étais sincère)... J'aime cet endroit...

– Moi aussi! ajouta-t-elle, avec dans la voix, une double intensité : celle du plaisir que manifestement, avec moi, elle éprouvait devant ce spectacle, et celle de la souffrance que son corps en permanence lui préparait, depuis la cassure de sa colonne vertébrale, ses opérations de greffe osseuse, et sa rééducation qui semblait perpétuer la douleur!... Oui, cela fait du bien, continua-t-elle!... Et puis je voulais te dire que j'ai terminé le premier paquet de 92 pages que tu m'as remis. Hier soir! J'ai travaillé six heures sur l'ordinateur, à la clinique, auprès de Paul – un de ses trois enfants –, qu'on a dû hospitaliser, il y a deux jours...

Ainsi j'apprenais dans le même souffle qu'elle ne cessait de souffrir dans son propre corps et dans celui de son fils (tout cela s'accumule chez les R. depuis plusieurs années!) et qu'elle trouvait le moyen, le temps et l'énergie, de me taper au propre le manuscrit "À propos d'Adam"... que je suis en train d'écrire...

– Et les 40 pages que je t'ai livrées à mon retour de Thaïlande...

– Je n'ai même pas ouvert l'enveloppe, m'interrompit-elle! Je voulais terminer la première livraison d'abord... (Et après quelques secondes que je me gardais bien d'occuper, je sentais que mon silence fonctionnait comme une invitation à continuer...) J'y prends un tel plaisir, le suspens est si bien maintenu et entretenu... Cette histoire me fascine et excite à chaque ligne ma curiosité... Comme ton ami Chr., j'ai envie de te

demander : mais quand diable vas-tu t'arrêter? Bien sûr, je connais la réponse que tu lui as faite... Mais enfin, y aura-t-il toujours des gens qui vont te parler de lui... Il faudra bien que ça s'arrête à la fin...

– Oui, certainement! Mais à la fin précisément, soulignai-je, en m'emparant de la perche qu'à son insu elle me tendait, et qui dans sa simplicité me permit de continuer. La fin, ce sera quand on ne m'en parlera plus – toi tu m'en parles aujourd'hui, sans que je t'y aie sollicitée! –, ou quand l'aura de son mystère, du mystérieux Adam, se sera évaporée d'elle-même... En tout cas, je suis doublement heureux que tu aimes : d'abord, le travail, ainsi, te coûte moins, ou pas trop, et d'autre part, dis-moi, qu'aimes-tu dans cette quête passive à propos de cet inconnu?

– C'est d'abord l'idée elle-même, commença-t-elle! C'est original, et dérangeant, en définitive! Pourquoi s'intéresserait-on à quelqu'un, de cette façon, jusqu'à écrire un livre sur lui qu'on ne connaît pas! Et à son insu, en plus! Tu imagines sa réaction quand tu lui présenteras le manuscrit et que tu lui révéleras que depuis un an ou deux, tu "écoutes à la trace" ce que tu entends sur lui! C'est complètement fou! (je me taisais, tout à fait d'accord avec elle, mais d'une certaine façon, je savais tout cela...) Et puis, reprit-elle, il y a cette réflexion de ton ami Chr. qui, dès le début, quand tu lui en as parlé, t'a renvoyé à l'homme de Nazareth, à Jésus le Galiléen, que tu ne connais, lui aussi, que par ouï-dire, tierces personnes, histoires rapportées, et en plus, par-delà des siècles et des siècles!... Moi, non plus, je n'avais pas conscience de l'analogie des situations. D'autant plus que moi, je n'ai pas été "élevée dans la religion", comme on dit. C'est seulement depuis trois ou quatre ans, que je m'intéresse à "Lui"! Et c'est par toi – soulignait-elle en se penchant vers moi! –, c'est par toi que j'en entends parler... comme si tu l'avais personnellement connu. Tu connais si bien la Bible et surtout le Nouveau Testament, que tu nous, tu me parles de lui comme de quelqu'un de très proche... alors que, à l'instar d'Adam G, il t'est aussi "étranger" que ses contemporains et même plus "étranger" que beaucoup dont on connaît l'exacte biographie!... Enfin, j'aime ta façon de dire les choses, tes allusions, ton style, et tes descriptions : on voit, on entend, on a l'impression d'être là, avec toi, on voyage, on entre dans la chambre, on parcourt la grande maison, on se penche sur Central, tandis que les aigles planent à notre altitude!...

– Tu sais qu’une autre idée me trotte dans la tête depuis quelques semaines (Sylvie me regardait, à la fois en s’attendant à tout, et en se réjouissant à l’avance de ce dont j’allais lui faire part), une idée dont j’aimerais moi-même collaborer à la réalisation

– Oui ! Alors...

– Plus je pense à cette histoire d’Adam, plus je l’imagine sous forme de script pour un film : la recherche de quelqu’un qui ignore que quelqu’un le recherche... Je pense à Wim Wenders et à des films, comme “Paris-Texas”, “Les ailes du désir” ou “Voyager”... J’ai de plus en plus envie, d’aller rencontrer Wim Wenders, où qu’il se trouve... et de lui parler de cela... Qu’est-ce que tu en dis ?

Sylvie continuait de penser : elle songeait au manuscrit qu’elle était en train de rentrer page par page dans son ordinateur !

– Oui... murmura-t-elle, déjà devant l’écran... Et puis les repérages sont tellement extraordinaires : Hanoï, Hong Kong, et toutes tes résidences, la Thaïlande, bientôt Sarajevo et peut-être Berlin... Avec tous ces gens de “la carrière”, de la finance, des affaires ; avec ces artistes, ces marginaux, ces aventuriers... Et toi, projeté dans ces inter mondes, attentif et curieux, ne perdant rien de tout ce qui se passe, révélateur à la fois et catalyseur, dans cette passivité agissante et cette obsession interprétative dans les rapprochements, les enchaînements et les interactions...

Je ne sais plus très bien si c’est Sylvie qui me disait tout cela, si c’est moi qui l’entendais au-delà de ce qu’elle pouvait bien me dire, ou bien si nous alternions, comme dans le chant du psaume, où chaque verset, hémistiche par hémistiche, se développe de part et d’autre du chœur dont les chantes se font face depuis leurs stalles opposées...

Au cours du séminaire, une autre découverte me permit de comprendre encore mieux combien mes fonctionnements soutenaient ma quête, au-delà même de l’objet dont ils traitaient, et, dans le cas présent, à partir de l’objet même sur lequel ils s’exerçaient. En effet, les deux séminaires que j’avais programmés pour l’année nouvelle, à cinq semaines de distance l’un de l’autre, étaient consacrés à ce que traditionnellement l’on appelle une retraite spirituelle : ce nom avait été évité pour la simple raison que

trop de souvenirs négatifs sont souvent évoqués par le mot “retraite”, en même temps que ma représentation, et partant la réalisation, d’un tel exercice, ne relèvent pas nécessairement de canons et de méthodes convenables à toutes les catégories statistiquement habituelles de ceux qui s’y adonnent. En bref: du spirituel, oui, mais dans une perspective qui puisse intégrer, en amont le passé visité par l’anamnèse, le passé soumis au crible de l’évaluation comparative, et l’avenir – et j’y viens! –, à fonder à nouveau, à refonder donc, sur l’essentiel, et pour le chrétien, sur le Jésus des Évangiles. Une double quête donc: la première portant sur “moi” qui me souviens et ravive, éclaire et prends conscience de “ma” mémoire; la seconde portant sur “lui”, que je découvre (assez) longtemps par le truchement, la procuration, la médiation de “toutes sortes d’autres”, avant de le “connaître” moi-même, de le reconnaître plutôt, pour le désigner enfin, de l’apprentissage de la révélation à l’acte de foi, comme “mon” seigneur et “mon” Dieu. Et l’exercice proposé aux participants des deux séminaires, pour la troisième phase du week-end fut, (naturellement), la “découverte” de Jésus, par la lecture intégrale et non-stop d’un évangile, celui de Marc, parce qu’il est le plus court, qu’il ne mentionne ni l’enfance ni l’après-résurrection, et qu’il n’est pas “bavard”: le poids des mots, le choc des images. Le rapport-reportage d’un envoyé spécial qui bâtit son papier dans l’économie et l’absolu nécessaire, en s’en remettant éventuellement au rédacteur en chef et aux re-writers de génie, pour développer telle ou telle partie: ce qu’auront fait les autres évangélistes... Les “séminaristes” furent ainsi invités, entre le samedi soir et le dimanche matin à la reprise, de se plonger dans Marc pour apprendre de lui, Marc – le oui-lire! –, comment lui et sa communauté parlaient de Jésus. Certains, plus versés dans les Écritures, plus férus d’exégèse, plus curieux tout simplement, avaient déjà lu un autre ou les trois autres évangiles rédigés, quelque quarante ans après les événements, sur une trentaine d’années de durée, en quatre endroits différents de la Méditerranée, par des commentateurs et sous la férule de personnes si différentes et soumises à des contraintes si diverses... certains, puis chacun, tout le monde comprit la nécessité où il se trouvait, de tenir compte d’une multitude de versions sinon contradictoires, du moins hétéroclites parce qu’elles soulevaient controverses et disputes, bref donnaient de cet homme de Nazareth une vision en somme plus perturbante et multiple qu’uniforme et harmonieuse. Et qu’à écouter

les uns et les autres, on apprenait autant sur les hommes conteurs que sur l'homme conté !

Il y a ainsi, et d'abord, pour nous, les Jésus de Marc, de Matthieu, de Luc et de Jean, et le Jésus de Paul qui se détache encore des quatre premiers. Il y a aussi, et d'abord, pour nous, à le contempler dans ses œuvres plutôt que de le lire et d'entendre ce que d'autres ont dit de lui : ou bien alors faut-il tenir compte de tout ce qui est dit et écrit à son propos ! Et encore là, rien n'est fait ! Il y a aussi, et d'abord, pour nous, ce que nous-mêmes, nous devenons pendant que nous le cherchons, même si – et c'est le cas sauf exception rarissime –, jamais, lors de notre quête, nous ne le rencontrerons !

Jusqu'ici, c'est vrai, je n'ai connu Adam G. que par ceux qui en parlaient devant moi, entre eux et/ou à moi ! S'il y a eu "attention", il n'y a jamais eu "quête" en soi : je ne sais si je devrais m'y mettre ! J'ai dû faire allusion explicite, devant Hélène C. qui sait que je fréquente la maison de la Résidence, c'est à dire, l'ex maison d'Adam G., à ces pages que j'écris. Hélène C. est la droiture et la santé morale mêmes : à ma suggestion de nous rencontrer, avec un autre qu'elle connaît bien aussi, Michel Th., pour qu'ils parlent ensemble et me parlent d'Adam G., elle se rétracta, comme la tortue qui rentre tête et pattes dans la carapace :

– "Je n'aime pas parler des gens en leur absence !" m'a-t-elle rétorqué fermement ! Il semble que parler d'Adam G., pour elle, c'est d'une (certaine) façon (certaine), en dire du mal : voilà ce que j'ai entendu au-delà de ses mots ! Elle m'avait pourtant semblé bien prolix, et tous azimuts, à l'occasion du passage de S.A.R le Prince de XY ! Ne réagit-elle de la sorte que sollicitée ; autrement, non ? Homme controversé, ambigu, ambivalent, perturbant, redoutable et acéré... Adam G., l'est sûrement ! Son existence et son mode d'existence dérangent, troublent et insupportent, voire scandalisent... Que dis-je d'autre ici que ce que mes séminaristes n'ont cessé de recenser chez le Jésus de Marc, avec ses fréquentations, ses attitudes, ses préférences, ses prises de position ! Comment un être pourrait-il nous attirer, s'il ne nous oblige pas à nous déplacer, ou à déplacer des éléments de notre propre existence : à changer de place, c'est-à-dire de point de vue, donc de point de vie ! Le jeune homme riche, chez

Marc – j’y reviens encore! –, ne voulait rien changer dans sa vie; le seul déplacement qu’il s’est montré prêt à faire fut un déplacement topographique :

“Un homme courut après lui, et lui demanda... “Jésus force au déplacement mental, intellectuel, sensible, émotionnel et spirituel. Il en coûte trop de reconsidérer les choses et de tirer les conséquences logiques de cette considération. Être en la simple présence d’Adam G. a pu constituer une provocation parce que cette présence était constituée surtout par la gêne, l’embarras et l’inconfort qu’il distillait autour de lui... Qu’est-ce qui, en lui, distillait tout cela: ses mœurs, en général, sont certainement un élément de la réponse, mais je doute qu’elles épuisent la question, ou plutôt l’interrogation qu’Adam G. incarnait. C’est son corps qui faisait problème comme je le compris à Sukhothai, un corps qui, pour s’exprimer, n’épousait pas la coutume, et dont on était obligé de supporter l’apparition, la représentation, la présence et jusqu’au contact, pour autant qu’il fallait éventuellement serrer une main, voire se laisser baiser la sienne!... Quand la prostituée baigne de parfum les cheveux et les pieds de Jésus, les caresse et les embrasse; quand on a dû se saisir de son corps nu pour le décrocher de la croix, le laver, l’entourer de bandelettes et le déposer au tombeau neuf; quand la Madeleine veut se jeter sur lui au seul son de son nom, Marie; quand enfin Thomas se voit confronté à cette poitrine nue et fendue, sur laquelle quelques jours auparavant le jeune Jean a reposé délibérément la tête... et quand Jésus va enfin jusqu’à nous laisser, par ordre, son corps à manger et son sang à boire... qui pourrait dire que ce corps proposé, offert, livré, proprement prostitué – c’est-à-dire mis à la disposition –, qui pourrait dire que le corps ne résume pas tous les lieux de la jouissance et de l’horreur? Oui, il fallait passer par Sukhothai...

De Stanley je passais à Pokfulam pour prendre mon courrier, mes fax et écouter les messages téléphoniques. Roberto vint me prendre le soir: je passerais 48 heures au Peak, à B. Road, à la résidence. Carla, la petite, avait voulu venir me chercher avec Roberto. Elle me confia pendant le voyage qui nous élevait dans les nuages – le ciel était très bas sur Hong Kong –, elle me confia qu’elle avait cessé de sucer son pouce, et qu’elle savait “lire la moitié de l’heure” en fait de 1 à 6 heures! Son front bombé

et ses yeux coquins me détendirent le temps du déplacement, tandis que Roberto avait ressorti une cassette d'Adamo ! Nothing is perfect ! Peter revenait la nuit même de Saïgon-Hô Chi Minh-ville : Cora me prépara un steak, un gratin et une salade. Je repartis pour l'aéroport accueillir un Peter ému que je sois venu si tard et – il le remarqua –, si fatigué, à Kai Tak ! Il nous fallut une heure, de Kowloon au Peak, ce qui permit à mon hôte de me raconter son voyage d'affaires et de me donner des nouvelles de mes amis vietnamiens...

Et puis j'ai retrouvé la chambre d'Adam G, j'ai regagné ma chambre, je n'y étais pas revenu depuis plus d'un mois. Tout était à sa place et semblait m'attendre, la table près de la baie avec une bouteille de Watson's et des bonbons Wippers et Pepperbollen, un livre qu'Hals m'offrait ; le grand lit blanc et le grand canapé blanc, le Bouddha et la cage chinoise sur une commode... Quelque chose m'envoûtait pourtant que je ne comprenais pas, et je restai sur le pas de la porte. Par instinct, j'éteignis la lampe pour couper le charme. Alors je compris : un épais brouillard ouatait le Peak entier, et par les grandes baies, je ne voyais pas Hong Kong et ses lumières, et ses gratte-ciels et ses reflets. Il y avait cette chambre, moi dedans et puis rien autour, sinon l'épaisseur de la clarté obscure des masses de la brume ! Cora et Peter s'étaient retirés à l'étage. J'éprouvai soudain le besoin de déambuler parmi les surfaces dégagées par Adam G. Partout la brume. J'étais dans un cocon... Il était tard, j'étais las, je lus quand même un peu de l'immense travail qu'a réalisé Laurence Schifano sur Luchino Visconti (chez Perrin, Paris 1987, p 358-360) et que j'avais emporté avec moi... Il y a le hasard, il y a la coïncidence et puis le temps opportun :

“L'amour chez Visconti n'est jamais tiède et bavard. Il est l'intrusion fulgurante de la beauté qui tue... L'érotisme,..., balance entre la sacralisation et la profanation, entre l'exaltation et le saccage, il est tout à la fois la manifestation vibrante de la vie et la suggestion de la mort omniprésente ; il est d'abord cruauté et vertigineux péril. Et la beauté suscite, non pas seulement l'adoration idolâtre mais aussi le geste de la profanation mortifère... Non moins caractéristique l'attitude du metteur en scène Visconti devant la beauté : comme on l'a souvent dit, il “fondait” devant un être séduisant... Tout aussi indicative, son attitude avec les acteurs dont le

charme le trouble le plus... ; le cinéaste italien fait subir au corps convoité les outrages par lesquels il apparaîtrait, fût-ce passagèrement, abîmé, souillé, châtié... un peu comme, dans les toiles du Caravage, une tâche sur le velours des fruits annonce leur pourrissement futur... Les témoignages sur les rapports personnels que le cinéaste entretenait avec ses amis les plus intimes,..., concordent tous sur un point : ces relations étaient d'affrontement continu, un jeu de cruauté, de jalousies, d'humiliations réciproques, une guerre des nerfs avec quelques instants de trêve. Et Visconti était justement attiré par ceux qui savaient lui tenir tête, l'humilier, le punir comme lui-même les humiliait, les punissait... Pas de plaisir, pas même de contemplation de la beauté, sans souffrance et sans châtement, sans mise à mort... L'amour reste pour lui, lié à la faute : aussi lucide qu'il soit, aussi libre qu'il se veuille, il lui faut, pour aimer, enfreindre obstacles et interdits et payer le terrible plaisir de la transgression : en argent, en souffrances... l'amour qu'il évoque, c'est toujours l'amour interdit, à une époque où on ne parle que de l'amour libre. Moins hédoniste que puritain, moins païen, ou grec, que catholique, il revient sans cesse à ce dernier tabou qu'est l'inceste..."

Je laissai là le livre... C'est "ma" question, liée au corps, au sien bien sûr, et à celui de sa mère!... Qui est la mère d'Adam G. ? En posant l'ouvrage de Laurence Schifano, et en me retournant pour me rejoindre au fond d'un rêve, j'éprouvais la curiosité de rencontrer la mère et le fils, de voir leurs corps et leurs visages, d'entendre leurs voix et d'écouter leurs langues et leurs propos, de les suivre ensemble à loisir... Le dernier tabou... Je m'endormis presque aussitôt, je sombrai littéralement, corps et biens... Je ne me souviens d'aucune révélation onirique... La nuit a gardé pour elle ce qu'elle m'a peut-être fait entrevoir sur les faces dépolies de ma propre mémoire encore emmurée dans la gangue de mes passions secrètes...

Ce fut le lendemain qu'on me parla à nouveau de lui. J'observais toujours ma ligne de conduite. Ne jamais rien demander, ne pas interroger, mais garder les sens en éveil. Cora avait préparé elle-même des "penne" au saumon et au caviar ! Peter avait débouché un Meursault 86. Nous parlâmes de Macao, où Cora avait fait partie d'une expédition prédatrice

d'antiquités... Et puis, quand Yen apporta la Haagen-Daaz sur la table, Cora enchaîna :

– Il y a quinze jours nous avons invité ici Véra et Hadrian (Consul Général de Y)... Mais c'est qu'elle est charmante... Bien sûr, elle a son caractère et ses têtes, mais ce n'est pas la commère, bavarde, méchante et énorme, dont Adam G. parlait toujours et méchamment ! Dans son dos, d'ailleurs car elle ne s'en doute certainement pas !

– Moi, je n'ai jamais aimé cet homme ! Je dis bien, cet homme, continua et précisa Peter, avec le rire gauche du jeu de mot gaudriole ! En tant que mon prédécesseur, je n'ai rien à dire ! Mais, lui, je ne peux pas dire que je l'aime.

Je ne disais rien, fidèle à moi-même. J'assistais, amusé, à ce match de ping-pong des souvenirs...

– Ah, il y en aurait une qui en aurait beaucoup à raconter, si elle pouvait. C'est mon consul, ma collaboratrice au Consulat...

– Adam G. nous a raconté des choses épouvantables. Mais qui croire, confirma Cora ! Il disait qu'elle était tombée amoureuse folle de lui, au point qu'elle aurait tiré des coups de revolver dans ses fenêtres par dépit et humiliation (elle habite juste en dessous).

– Ah ! osai-je !

– Oui ! Et ce n'est pas tout (Là, Cora et Peter se mirent à parler en même temps)... Une nuit, la sonnette aurait retenti, Adam G. se serait levé, car on insistait. Et lui, le consul général découvrit, en ouvrant la porte, sa consul toute nue devant lui et qui s'offrait à lui...

Je ne connais pas Adam G. Je connais la consul : il me manque un partenaire pour imaginer... Je suppose qu'il est déplacé de rire devant la tragédie... Je ne ris donc pas, du moins pas de la tragédie... Oui, quand j'éclatai de rire devant Cora et Peter, je revoyais la scène insupportable de la finale des Damnés de Visconti : celle de l'inceste entre le fils (Helmut Berger) et la mère (Ingrid Thulin) : et je ne pouvais m'empêcher d'imaginer...

Je n'ai pas aimé mon rire.

D'UN JARDIN À L'AUTRE...

“On n’est, a écrit Maurice Sachs, responsable de sa vie qu’à dater d’un certain jour. Et chacun de nous peut retrouver dans sa mémoire la date de sa naissance d’homme ou de femme... où le libre arbitre peut commencer à exercer son influence et à passer de nouveaux fils dans le tissu que l’enfance et l’hérédité nous ont préparé sur le métier de la vie”

Il faut partir : on prend sa résolution et on voit les moyens d’exécuter le voyage. En un clin d’œil, toutes les tristesses qui – chacun le sait –, empoisonnent une vie, surtout à certains jours, sont comme enlevés par un souffle divin. On voit alors cette grande image de nous-mêmes se relever de la poussière, où les autres, jusque-là, la retenaient plongée... L’immémorial passé se rue vers l’avenir ; les dieux imaginaires prennent chair et muscle. Demain ne sera plus un jour rêvé, mais l’accomplissement d’une force qui avance. Il faut partir, déjà seulement parce qu’il y a toujours un premier pas à faire. On n’y avait pas pensé, et puis nos pieds étaient si lourds : un jour l’un deux s’est levé seul et n’a plus voulu se reposer à sa place. Le mouvement était né, enfin, et la suite, irrévocablement. Jusqu’à présent une laisse nous retenait, nous tirait, nous contrôlait : cette laisse moderne qu’un mécanisme fait se raccourcir ou s’allonger... jusqu’à une certaine distance, donnant au chien que l’on promène, l’illusion de la liberté... Ce jour-là nous n’avons plus senti la laisse, au point que nous nous demandons parfois si elle n’était pas le fruit de notre imagination colonisée.

Il faut renaître, il faut renaître, a dû se répéter Nicodème, dans la nuit de Jérusalem, après sa rencontre avec le rabbi itinérant, et longtemps après, jusqu’au soir de l’embaumement, où il avait rejoint son collègue

d'Arimathie, Joseph, avec ses cinquante kilos d'aromates ! Nicodème est né cette nuit-là, mis au monde "de l'eau et de l'esprit". Il était pourtant docteur en Israël, membre du Sanhédrin, le conseil supérieur du Temple : Nicodème était un notable, une personnalité, c'était à lui tout seul, "un corps constitué". Pour la première fois, du neuf, de l'inédit, de l'inouï s'infiltrait dans la trame vibrante des décisions à prendre. Il se sentait soudain libre, parce qu'il avait conscience qu'il pouvait se tromper. Rompu, l'atavisme de ce qu'il faut dire et faire, de ce qu'il faut croire ! Nicodème décida, cette nuit-là, de n'être plus copie conforme. Advienne que pourra ! Dans la nuit de Judée, à l'abri des regards, il a dû esquisser malgré lui quelques pas de danse, comme David devant l'arche, comme tous les Juifs lors du Grand Hallel : ce sont les hommes qui dansaient, en Israël ! Nicodème ne voyait plus qu'un chemin neuf, il n'était plus triste de la monotonie du précepte et du règlement ; les miasmes des contraintes s'évaporeraient dans la nuit bleue transfigurée : il se remémorait la grande vision d'Ezéchiel dans la vallée de Josaphat, où, abandonnant leur poussière aux catafalques, muscles et chairs rejoignent les squelettes pour marcher, renés, vers la lumière...

Quand Adam G. est-il devenu lui-même ? Peut-être rira-t-il, s'il accepte un jour de lire cette question que je me pose à son propos ! Et que je me pose, bien sûr, à moi-même ! C'est en cela que devient paradigmatique l'intérêt inconsciemment enregistré jadis, à Hanoï, pour lui ! "Toutes nos vacances sont farcesques. Mundus universus exercet histrioniam !" Le monde entier joue donc la comédie, selon Montaigne. Plus qu'au théâtre encore, la représentation diplomatique a du soudain m'apparaître – à moi qui ne l'avais jamais approchée de si près –, comme parfaitement illustrative du double jeu constitutif de l'existence la plus ordinaire. Cela ne relève pas de la franchise ni de l'honnêteté, de la duplicité ni de la dissimulation ; c'est le simple constat d'un état de fait. En fermant sa porte derrière soi, chacun passe d'un monde – le sien –, à un autre – le nôtre ! Dans quels vestiaire, entrepôt, garde-meuble, dans quelle remise a-t-on choisi et les apparences de notre continuité sociale, et les accessoires de notre apparition conjoncturelle : c'est toujours nous, mais subtilement autres. Une identité remarquable, en somme ! Tous ces gens qui nous "reçoivent" au nom de leur position, rôle, fonction..., même au nom de

leur amitié, de leur attachement, voire de leur amour... nous-mêmes, en ces mêmes circonstances, comment ne succombons-nous pas au vertige que provoque (parfois) l'abîme authentique qui nous sépare à cet instant de celles et de ceux dont nous voulons être effectivement proches ! Quelle autre sortie nous reste-t-il, sinon celle de faire "comme si" – en espérant que cela devienne "comme ça" –, et d'entrer dans le jeu de la représentation ? Adam G., plus qu'un autre, je suppose, a dû et doit encore, où qu'il soit, n'être pas qui il est, pour être celui qui est là. D'autant plus que "les autres" qu'il est, et celui qu'il doit être, constitueraient, tous ensemble rassemblés, un cocktail suffisamment explosif, pour mettre fin à leur coexistence (diplomatiquement) pacifique... Oui, paradigmatique, ai-je dit : l'existence d'Adam G. l'est de la mienne propre. Sans verser dans le cliché du "vivre ses contradictions", Adam G. n'hésite pas, à la barbe du monde, de passer pour la "stupor multiplex" ou le "monstrum horrible" ! Mot à mot : "l'étonnement pluriel" et "le spectacle érectile" : homosexuel, artiste et diplomate. Dans cet ordre ou dans un autre, Adam G. vit à découvert, s'expose et s'active. Quel jour est-il né cet homme-là, demanderait Maurice Sachs ? À partir de quand est-il devenu responsable de cette vie-là, en l'assumant comme la sienne ? En quelles circonstances – rencontre, prise de conscience, choc... –, son enfance et son hérédité ont-elles laissé envahir leur tissu historique par des fils nouveaux ? Quand le lendemain ne fut-il plus un jour rêvé mais un accomplissement ?

Tous ceux que leur chemin personnel a placés sur la trajectoire du prêcheur galiléen semblent avoir, ensuite, vécu leur temps en renaissant. Les textes nous rapportent pourtant l'exemple de deux destinées "exceptionnelles !" Celle du jeune homme riche et celle de Judas. Pour le premier, l'enfance et l'hérédité ont eu la trame trop serrée : aucun fil neuf n'a trouvé de place pour se mêler à leur tissu ; et la tristesse l'a emporté tirer "le reste de son âge" dans le bain obsessionnel du permis/défendu. On aimerait avoir de ses nouvelles ! Un jour peut-être... Sûrement, même ! Pour le second, la trame était trop lâche, béante, indifférente à l'origine, à la qualité et à la couleur des fils utilisés sur le métier. L'enfance et l'hérédité avaient dû s'épuiser déjà dans la facilité, l'éphémère et l'ennui. Judas attendait du chatoiement, de la moire, de l'éclat : de la parade. Les fils nouveaux, pourtant, étaient loin d'être ternes, puisqu'ils devaient se

révéler de sang et d'or! Mais ils étaient rares, résistants et délicats et n'offraient que sobriété, unité et simplicité. Judas a été déçu par la vraie vie qui s'offrait à lui... Le jeune homme a eu peur d'abandonner son rêve du lendemain, Judas a renoncé au lendemain dépouillé de ses rêves! Les deux sont morts de chaque côté du temps!... Alors que Nicodème, lui, s'était enfin mis à vivre! Entre les deux! Bien sûr, au-delà du jeune homme riche, de Judas et de Nicodème, au-delà d'Adam G. – et en deçà de moi-même encore –, c'est au Nazaréen qu'il faudrait demander comment cela s'est passé pour lui: s'il y a eu un jour du temps où il est devenu responsable de sa vie, s'il se souvient de sa date de naissance en tant que cet homme-là, en tant que ce dieu-là, quand son libre arbitre a commencé à exercer son influence et à passer de nouveaux fils dans le tissu que l'enfance et l'hérité lui avaient préparés sur le métier de la vie. Lourde, son enfance, d'après les textes; plus lourde encore, son hérité, d'après la foi! Côté temps et côté éternité, voilà encore un paradoxe à soutenir! De sa préexistence auprès de Dieu le Père, il est vraiment difficile de dire ici quoi que ce soit, qui conserve à cette entreprise sa pertinence. Sans en nier la valeur suprême – la seule qui fonde la foi –, contentons-nous d'aborder ce prêcheur, comme l'ont fait, d'abord, ceux qui “voulaien le voir.” Ce qui peut nous aider – moi, en tout cas –, c'est qu'il lui a fallu toute une vie (il sera tué un à trois ans après) pour se rendre responsable de sa “vraie-vie”: en s'expatriant, en changeant de métier, en quittant ce qui lui reste de famille, sa mère, puisqu'on ne lui reconnaît aucune famille qu'il aurait fondée. Comment a-t-il su que c'était le moment: il y a toujours des circonstances – qu'elles soient favorables ou atténuantes! Bien sûr que l'Esprit l'a poussé, comme il nous appelle tous! Mais de ce côté-ci du temps, il a bien fallu que cette poussée et que cet appel soient concrétisés par un événement, une rencontre, une opportunité! Nous n'en savons rien! Voilà que soudain, ce fils de charpentier galiléen se met à parcourir le pays en proclamant à qui veut l'entendre ce qui deviendra un “évangile”, c'est à dire une « bonne nouvelle »! Un point, c'est tout! Et en cet homme-là qui se réalise, dans des jours non pas de rêve, mais d'accomplissement, se révèle au fil du temps, ce dieu-là qu'il prétendra et qu'on prétendra qu'il incarne! Sans parler d'y croire ou de ne pas y croire, il aura fallu que son libre arbitre commence à exercer une formidable influence sur sa conscience de soi et sur sa conscience tout court, pour lui faire assumer de

devenir ce qu'il a, en fait, toujours été, ce qu'il est depuis toujours, ce qu'il apprendra à être par obéissance jusqu'à sa liquidation. Il aura fallu une enfance spéciale et une hérédité non moins spéciale, pour que l'une et l'autre l'aient ensemble rendu capable, apte et idoine à ce type de responsabilité, c'est-à-dire à assumer ce type de vie. Je présume qu'il a du commencer par y croire à peine, qu'il a du se prendre pour un fou, un illuminé, un idéaliste. Il s'en était levé tant et tant, non seulement depuis les Romains, c'est-à-dire depuis une centaine d'années, mais aussi au temps des Séleucides, ces Grecs assassins des corps et des esprits. Même son nom de Jésus, "Sauveur", prédestiné apparemment, avait été porté avant lui, par tant d'autres compatriotes et coreligionnaires qui s'étaient lamentablement effondrés dans une répression sanglante ! Ce n'est pas d'imaginer l'être, qui lui fut difficile, même si une telle pensée sentait son blasphème et son sacrilège ! C'est d'être le Fils de Dieu, le Messie, le roi de (la nouvelle) Jérusalem, c'est cela qui devait défier toute vraisemblance et le pousser à interroger ses compagnons sur ce qu'on disait et sur ce qu'ils disaient de lui ! Certainement que les trois épreuves rituelles et initiatiques de la Tentation au désert, pendant les quarante jours réglementaires et symboliques, l'avaient fondé dans sa certitude, sa confiance et sa foi en Dieu et en sa mission, mais cela ne l'empêchait – grâce à Dieu ! –, ni d'avoir peur, ni de douter, ni d'agoniser d'angoisse ! En fait, c'est au jardin de Gethsémani qu'il est né définitivement, quand il s'est redressé de la poussière où il suait le sang pour répondre : "C'est moi !" Voilà : coïncidaient enfin, dans l'aube froide des oliviers bleus, la vie de part et d'autre du temps : le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme "tombaient d'accord", tous les fils s'harmonisaient sur le métier d'une vie une, l'enfance et l'hérédité rejoignaient, dans ce seul mot, qui en hébreu est le nom même de Dieu, Yahvé, c'est moi ! "Je suis !" – la préexistence et l'éternité ! Quand il dira : "Consumatum est !" (Tout est consommé), la traduction littérale exprime exactement ce qu'il aura fait : il aura tout (con) assumé (sumatum) : l'idée et la forme des Grecs, l'appel et l'histoire des Hébreux, l'homme et le Dieu des Chrétiens : en lui. Le reste, tout le reste – jusqu'au jardin et après le jardin –, l'y préparait et en découle. Le mot "ressusciter", en latin comme en grec, signifie "se remettre debout". Ainsi, c'est bien quand il s'est mis debout pour dire que c'était, que c'est "lui", qu'il est devenu définitivement, c'est-à-dire infiniment dans son cas, responsable de sa vie. Et dans

sa mémoire humaine-divine, Gethsémani est allé rejoindre l'Éden : Adam a voulu être comme Dieu, la créature a voulu égaler son créateur, et ce fut la "chute"; Jésus a obéi à Dieu, le Fils de Dieu a accepté de devenir fils d'homme, et il fut "relevé" de cet abaissement : n'ayant jamais cessé d'être qui il est – Dieu –, il a assumé en plus d'être un homme.

À cet instant de mon temps, au bout d'un demi siècle d'existence ordinaire – que je pense avoir vécue de façon peu ordinaire –, Adam G est certainement l'un des personnages vivants qui m'ont très particulièrement interpellé, non pas tant par ce que l'on me révélait erratiquement sur son compte – certains en réglant les leurs, peut-être –, mais par ce qu'il a réussi à faire de son existence, à partir de cette triple donnée que sont l'art, la sexualité, et la société, en en réalisant une synthèse qui, bien que non goûtée par tout un chacun, n'en demeure pas moins digne de considération à mes yeux : un diplomate esthète et homosexuel. Faut-il imaginer Adam G. heureux ? Comme Albert Camus le conseille à propos de Sisyphé ? La question sera à lui poser personnellement en son temps. Mais à parcourir la maison qu'il habitait et qu'il a transformée ; à vivre dans sa chambre qu'il a peinte et aménagée de ses mains ; à considérer les œuvres d'art dont il s'entoure... on découvre déjà un bonheur de la beauté, du bon goût et une certaine certitude. Certains – beaucoup ? – n'appréciaient pas. En revanche personne, à ma connaissance, n'a cru devoir remettre en question sa compétence professionnelle, pour le plus grand bien du Royaume qu'il représentait : pourtant ses réceptions officielles à la résidence, si elles ne choquaient pas – encore que ! –, désappointaient un tantinet... certainement les mêmes personnes que ne gagnait pas son goût esthétique. C'est en définitive qu'il affichât sa particularité sexuelle qui scandalisa... mais qui ? Le scandale est ce qui empêche de marcher, d'avancer, de fonctionner, de tourner rond : le mot "scandalum" désigne le gravillon qui s'est glissé dans la chaussure et qui fait mal au pied quand il prend appui sur le sol. Chacun comprend qu'il peut être, ou devenir à un moment donné, "scandalum" pour une autre personne ou pour un groupe ! Que celui qui n'a jamais été "scandalum" pour un autre lui jette le premier « gravillon » !... disait quelqu'un... Mais on pourra rétorquer qu'il y a "scandalum" et "scandalum" et qu'un "scandalum" – comme le pêché –, peut être (de définition) grave ou véniel, public ou privé, réprouvé ou

toléré, compromettant ou insignifiant... En ce domaine – en d’autres, peut-être, mais j’ignore –, Adam G. a choisi d’être scandaleux avec grâce, en relevant le défi d’une carrière publique qui ne pouvait laisser ignorer ses goûts privés.

Provocation, peut-être. Certes, même ! Insolence ? Certainement, surtout étymologiquement : serait-ce l’usage ? Anticonformisme ? De toute façon : mais la carrière y aide !... Plus que satanique, Adam G. a tout du luciférien : un immense et formidable flambeau de lumière noire, comme celle qui m’éblouit à Sukhothai devant les Bouddhas enfermés de Mahathat et de Sri Chum ; à Chetupon, c’est la lumière blanche du Bouddha marchant qui relégua, derrière moi, Lucifer...

... Ce fut en un jardin que moi aussi je naquis cet homme que je suis. Un certain jour, je sais maintenant, que je devins enfin responsable de ma vie. Et la mémoire m’en est aussi fraîche que les fleurs mauves et blanches qu’affectionne ma mère, la jardinière : iris et arômes. J’ai vu, un à un, passer les nouveaux fils dans le tissu que l’enfance et l’hérédité m’avaient préparé sur le métier de la vie... J’ai raconté déjà dans “Le Disciple en colère”...⁽¹⁾

Dans le ressac de la Mer de Chine, en mon fief de Shek’O, à Hong Kong, j’imagine, toute fringante et soufflante, ma compagne, la baleine de Jonas ! Pour la première fois, j’étais rendu à quia ! Stoppé net dans mon élan vers l’ailleurs. « No way out » : sans issue, seulement le silence dans la stupeur. Avec la conscience submergeante de l’injustice, dont j’avais été jusque-là épargné. Les circonstances furent les miennes : elles ne valent que pour moi. Aucune oreille, si attentive soit-elle, ne peut capter le désarroi existentiel d’une confiance. Tout au plus, compatir. Il s’y mêlait pour moi cette époque de la vie – cinquante ans ! –, où le cœur et la raison sont forcés au bilan, où l’horizon des opportunités se rétrécit tandis que commencent à fatiguer et le corps et l’âme. La vie appelle toujours, mais on perçoit avec circonspection ; l’ambition claque toujours au vent, mais le

(1) devenu, depuis : “Missionnaire pour des temps nouveaux” (Factuel, Paris 2005).

frisson gagne plus vite; et si l'Esprit, plus que jamais, souffle où il veut, l'on ne sait non plus, et moins que jamais, ni d'où il vient, ni où il va!...

Cet "Esprit", avais-je cru, m'appelait aux Amériques, et plus précisément en Amérique Latine, en Colombie, à Medellin, me battre contre le trafic d'organes... J'avais perçu les prémisses de cette injonction à me déplacer, dès 85, et chaque été, je partais me familiariser avec le continent, les pays, les gens, la culture, la langue, cherchant – c'était ma conviction –, la volonté de Dieu sur moi. Je consacrai l'année universitaire de mon congé sabbatique, à l'étude systématique, suspendant pour cela mes activités professionnelles alimentaires. Quel bonheur de retourner à l'école! Avant l'été, je déposai mon dossier d'immigration à l'ambassade de Colombie à Paris, me mis en congé indéterminé de l'Éducation Nationale, confiai à mes collaborateurs diverses responsabilités que j'exerçais, et signifiai mon départ à ma logeuse: la villa familiale abriterait ma bibliothèque et ma cassetothèque. J'allai jusqu'à proposer à mes sœurs de se partager ma garde robe (elles ont cinq garçons) ne retenant que deux sacs de linge été/hiver... Je parcourus cet été-là, le Brésil, l'Argentine et le Chili... ébloui, enthousiasmé, conforté... En septembre 1990, je rentrai à Nice, certain de trouver mon visa pour la Colombie: rien! Et dans le merveilleux été indien, de la villa des Iris, Avenue de la Forêt, sur la colline de St Sylvestre, à Nice,... je sentis se refermer sur moi une grande glaciation qui envahit, non seulement ce que St Paul appelle le corps psychique, mais aussi ce que j'appellerai mon corps pneumatique. Je devins insensible au doux soleil maritime, aux exhalaisons légères du jardin familial, à l'immémoriale cuisine maternelle. Dans un silence assourdissant de douleur, je me laissai glisser dans une façon d'autisme: "taedium vitae"! Quelque part, je ne voulais plus vivre: j'avais fini par n'attendre plus rien, déçu chaque jour au courrier du matin...

C'est au détour de l'hiver que je l'ai sentie rôder au large de mon inexistence. Elle s'amusa d'abord à de larges cercles concentriques dont elle réduisit imperceptiblement le rayon tout au long de l'Avent. À Noël, ma baleine se montra, plantée d'un superbe geyser d'écume bleuâtre, en panache. Je la reconnus tout de suite: Nous nous étions fréquentés un certain temps, quelque quinze ans plus tôt, en Bavière – oui, dans les Alpes

Bavaroises plus exactement ! –, pour la rédaction de mon mémoire de théologie exégétique sur Jonas ! Elle m'était donc familière, et si elle m'engloutit, ce fut avec ma complicité et mon plein consentement. Je dégringolai donc au fond de ses entrailles utérines, me blottissant dans un sommeil fœtal, propice aux pèlerinages de l'anamnèse. J'y restai le temps qu'il fallut, sans pensée autre que le vide abyssal des grands commencements, sans raison autre que l'instinct de survie minimale, sans objet autre que le non-encore advenu. De ce temps-là, je n'ai aucune mémoire de moi, sinon que j'y étais. J'ai eu à en écrire et à en parler : ce que j'en ai rapporté, c'est que cela dura de Noël à Pâques, et que "je me laissai faire". Et si Maurice Sachs veut absolument connaître la date exacte de ma naissance-là, eh bien, ce fut le samedi saint de l'année de grâce 1990 : la baleine me recracha sur une plage inconnue, en un temps que l'année liturgique situe entre une croix nue et un tombeau vide ! Un véritable entre acte ! Entre un passé définitivement clos, et un avenir près de/prêt à s'ouvrir ! J'ai "chuté dans le temps", disait Cioran, mais c'est un présent-qui-dure, un "participe présent". J'insiste et je ne sais comment le dire : c'est arrivé, il y a quatre ans bientôt, et ces quatre ans m'ont installé dans la durée : toujours "entraîné-de"... Bien sûr les jours passent, et les nuits, et l'éphéméride laisse tomber chaque fois un pétale fané. Moi, je me lève désormais le matin comme en ce samedi-là, comme si ma baleine, à chaque aube, me recrache, humide encore de la nuit utérine.

L'unique hier d'où je viens, c'est ce jardin de St Sylvestre, où mourut, épuisé, un fabuleux désir. Je suis né au présent, en cessant de vouloir : je ne réponds plus que de vivre. Où que ce soit : c'est une circonstance ! Comme si j'avais choisi de choisir tout !

Aussi loin que mon hérédité et mon enfance remontent, je vois l'eau, la mer et le ciel, le soleil et l'horizon : je m'étais jusqu'alors livré au cabotage, voici que je suis fait pour le long cours et la mer hauturière. Le but n'est plus d'arriver quelque part, d'atteindre à quelque port ! C'est d'être en route qui compte, et de m'y maintenir. Jamais, je n'ai acquiescé, comme ce matin-là à la mémoire fondatrice d'Israël : Mon père était un araméen nomade ! Abraham est né le jour où Yahvé lui intima l'ordre de départ, d'Ur en Chaldée : il ne demandera jamais rien, désormais, ni l'enfant qu'on

lui promet – devant la tente, sous les tamaris de Hébron –, ni qu'on l'épargne – sur le Mont Moriah, où Salomon bâtit le Temple. Abraham n'ouvrira la bouche que pour plaider la cause des Sodomites que leur désir aveugle égarait dans le plaisir du même! En laissant la Chaldée et ses multiples divinités, Abraham n'a jamais plus cessé d'être présent au Dieu unique: il était devenu le présent de Dieu. Dans son désert, je vois mon océan et dans le silence absolu qui l'accompagne sur la montagne du sacrifice, de son fils, son unique, celui qu'il aime – comme se complaisent à insister les Écritures –, j'entends le même écho qu'au fond de ma baleine. En redévalant la pente, Abraham était quitte de toute attente, de tout désir, de tout avenir: il était désormais “déjà-avec” Dieu. Depuis quatre ans, je ressens “quelque chose comme cela”!...(je viens de relire ces dernières lignes: quelle impudence!... Et pourtant, j'y souscris toujours!)... Et si je vois de nouveaux fils dans le tissu sur le métier..., c'est que je les remarque enfin. Ma conviction demeure qu'ils étaient déjà là: j'en avais seulement quelque peu fait l'impasse...

Je ne fais rien d'autre que je ne sache faire. Cela a toujours été ma déontologie. Mais tout est différent. Je fais beaucoup, comme ne faisant rien. Je puis dire avec de moins en moins de honte – était-ce de la honte, jusqu'ici? –, que je n'attends rien de demain: je vis, d'évidence, que tout m'est toujours donné, arrive à point nommé, me comble à l'envie, et me laisse libre...

Je pense que je suis parti: j'ai su de suite que ce voyage était possible. En un clin d'œil, j'ai vu s'évanouir au loin toutes les tristesses, sous un coup de vent divin. J'ai contemplé alors, cette grande image de moi-même se relever de la poussière des rêves que j'avais pris pour la vraie vie... J'avance...

ASSADOUR

Je croyais close “la révélation”. J’attendais une liberté de mon calendrier pour imaginer une issue à toutes les pistes ouvertes. Fidèle à mon instinct de laisser se faire les choses, je me tenais prêt à entrer à nouveau dans le jeu de l’Esprit...

En rentrant du Fleuve Jaune (le Huang He) – que j’avais parcouru dans d’épuisantes conditions de confort entre Luoyang, Dengfeng, Zhengzhou et Kaifeng –, j’eus la surprise de voir se décommander un mini séminaire : un dimanche ainsi se dégageait. J’eus envie de revoir B. Road. C’est Cora qui décrocha quand j’appelai, la veille :

– Bien sûr, tu peux venir ! Mais sache que nous allons passer la journée sur la jonque de John et de Chris ! Et que nous avons à la maison, notre ami Assadour, tu sais ce peintre dont je t’ai parlé à Hanoï (Cora me parle de tant de peintres : pourtant ce nom d’Assadour ne m’était pas inconnu !). Il occupe “la” chambre, ce qui fait que...

– Ne t’en fais pas ! Je rentrerai chez moi le soir... Je serai ravi de cette journée en mer...

– Eh bien je t’envoie Roberto demain à 10 heures, Ok ?

– Ok ! Chère Cora ! À demain !

(Le téléphone vient de sonner. C’était Cora justement ! Peter en a assez d’Adam G. ! Il ne veut plus en entendre parler ! Avant de quitter le territoire pour son nouveau poste, il a, par un tas d’imbroglios, promis à un Tycoon, une décoration et une entrevue avec le Prince dans la capitale ! Le Tycoon voudrait maintenant être reçu par le roi ! Peter, qui n’a rien promis et a besoin du Tycoon pour développer les échanges commerciaux entre le territoire et le Royaume, est en train de vouer son prédécesseur aux gémonies et se demande comment se sortir de cette impasse diplomatique sans

faire perdre la face au Tycoon susceptible et menaçant ! Tout doit se régler dans les jours qui viennent à coup de salves protocolaires ! Le P.R. (public relation) du Tycoon semble ne vouloir accepter aucun compromis, et hausse même les enchères, en demandant au Consul Général de faire partie de la délégation ! Peter semble, lui, décidé à rester ferme : il ne sait pas encore à quel prix !...)

Assadour me parut bien fatigué, quand je le découvris, assis, tassé sur une chaise de la salle à manger, où je feuilletais un catalogue à lui consacré (Bochum 1991). Tassé et cassé, sombre et fragile, l'œil noir et profond, et cette voix si caractéristique, dans ses intonations et sa "colorature", de ceux qui parlent parfaitement le français, mais à partir d'une gorge forgée aux sonorités arabes. Dès les premiers mots, je songeai à Victor, le fils de Vera et d'Hadrian ! Une légère affectation dans l'articulation, passée d'un coup de langue au miel tempéré d'un registre baryton. Sa biographie m'apprit qu'il est né le 12 août 1943 à 12.00 GMT ! Assadour est un prénom qui signifie en arménien : Théodore, Don de Dieu ! Son nom, Bezdikian, est originaire de Cilicie. La guerre refoula la famille à Beyrouth. C'est une bourse, qui, 20 ans plus tard l'emporte, sur « l'Esperia », et via Alexandrie, jusqu'à Naples, d'où le train, via Rome, le dépose à Pérouse, à l'Academia Pietro Vannucci, Il Perugino, précurseur de Piero della Francesca : son professeur est un frère franciscain. Une seconde bourse l'envoie à Paris, deux ans plus tard ! Ce sera l'Atelier de Jacques Collard, et l'amitié de Jacques Collard ! En 1976 c'est les Etats-Unis et la nationalité française. Je ne sais pourquoi je note au passage qu'en 1979, il illustre le livre de Krikor Beledian, "Fragments du Père", poèmes à propos d'un père fictif. Fragments, en effet : Assadour m'est apparu comme un être fragmentaire, démembré, atomisé. Et je cite au hasard ces vers libres de Patrice Cotensin, en 1983 :

*"Vers un faux horizon
Balisé d'alphabets fuyant aux coulisses
Il procède au relevé des débris
Malicieusement semés
Parmi chantiers indécis
Et cordages numérotés."*

Sur la jonque, il me parla de l'Italie du Sud, de sa chambre, rue du Dragon à Paris et de la galerie Vivant, de Tokyo, qui l'expose. Mais c'est Matera, à la frontière de l'Apulie et de la Basilicate, qui le fascine toujours ; les habitations troglodytes, la Gravina, le tournage de l'Évangile selon Saint Mathieu de Pier Paolo Pasolini, la couleur du ciel, de la Terre, la place avec ses ombrages, les gens... Son visage se détendait, et se colorait : c'était déjà couleur brique ! Il se baigna dans la crique où nous jetâmes l'ancre dans l'après-midi... C'est le soir que nous nous rapprochâmes encore un peu plus. Nous étions remontés à B. Road. Peter et Cora devaient honorer l'invitation d'une délégation flamande : nous les laissâmes partir... Nous restâmes, le temps que la nuit tombe, sur la terrasse qui plonge sur Central, moi, un whisky Long drink à la main.

Le ciel était mauve et orangé, le port bleu argenté, Central et Kowloon commençaient de s'allumer. Et de grands aigles planaient à notre hauteur... Assadour me raconta Beyrouth, son enfance, sa phobie des mathématiques et des chiffres en général, son renfermement progressif, son désir de partir, sa pulsion du dessin. Sa peur de se lier!..

– Rue du Dragon, je vis dans un “entrepôt”. C'est-à-dire que j'ai fait des pièces, un simple entrepôt de mes productions et de mes affaires ! Juste un lit, dans un coin. J'ai supprimé les deux divans ! J'ai peur qu'on s'installe chez moi ! Je ne veux personne ! Seul ! Je suis seul !

Quand il avait rencontré Cora et Peter vingt ans plus tôt à Paris, Assadour était sur le départ pour Rome. Adam G. s'y trouvait comme attaché culturel auprès de l'Ambassade de son pays. Et Cora – naturellement comme toujours –, introduisit le peintre auprès du diplomate. Il semble que l'entrevue ait été unique, autant quantitativement que qualitativement. D'ailleurs dans l'esprit d'Assadour, tout est demeuré confus, pour ne pas dire obscur : il se souvient de trois choses et de sa réaction, encore vive à l'heure actuelle. De la résidence d'Adam G. : un vaste appartement baroque dans ou près d'un palazzo ; une rue, à la fois dramatique et sordide, celle “delle Botteghe Oscure” ; et surtout de certaine proposition que lui fit Adam G. dans l'un et/ou l'autre de ces lieux. L'horreur d'Assadour semble avoir été

et demeure toujours aussi véhémence : “Il l’abhorre encore plus qu’il ne le déteste !”

En écoutant Assadour, je ne pouvais quand même m’empêcher de sourire, en songeant que mon interlocuteur était à vingt ans de distance l’hôte consentant de la chambre et du lit du satyre romain...

– Et puis je n’aime pas ce qu’il a fait de cette maison. Je n’aime pas son bleu et son jaune de la chambre, son vert... C’est un prétentieux et un menteur : un profiteur !

L’air était doux et caressait avec souplesse ma peau brûlante de soleil, surtout à mon cou et sur les avant-bras ! En bas, il devait faire moite : ici, c’était un véritable délice... C’est à ce moment-là qu’Assadour revint à la peinture et à sa réhabilitation de la bi dimensionnalité de la surface plane, à son refus de la profondeur, de la perspective et du point de fuite de la renaissance... De nouveau il me parla de Matera, de la ruine, des pierres, des surfaces rongées et dévorées par la pluie, le vent, le salpêtre et le temps. De sa solitude, de son mal de vivre, de sa santé et... des médicaments... Si Assadour n’est pas un malade, il est certainement maladif, et s’il n’est pas morbide, il demeure inquiétant. Il parlait peu souvent, mais par éclats, comme explosent des poches trop pleines : d’un coup, à l’improviste et le temps requis. Il me disait que je lui faisais du bien, qu’il se comprenait mieux quand je lui répondais, qu’il aimait mes paroles : je l’apaisais... Nous prîmes notre dîner ensemble, face à face, dans la cuisine. Yen nous servait. Dans son travail comme dans sa conversation, Assadour ne néglige aucun détail et oblige l’autre, bon gré mal gré, à tout considérer de très, très près : il procède par fascination. Mais une fascination sur un sujet en décomposition, en désintégration, en déstructuration. Tout compte fait, il s’attache désespérément à la seconde qui passe, à la seconde présente qui jamais ne sera plus, qui n’est déjà plus : oubliée, anéantie... Assadour veut fixer le volatile :

*“... Juste est seulement qui renonce à son passé.
Même s’il est doux de sillonner encore et encore les chemins
tracés par le sang de ceux qui crèèrent notre langue,
l’empreinte de nos mains et l’odeur âpre de notre transpiration.*

Tendre est aussi l'angoisse qui permet à la solitude de s'acharner sur le Héros. Divinité, O Divinité complice persévère à prolonger le voyage. Maudit soit le mirage du miel...”

J'ai retrouvé ce poème – libre! –, de Luigi Mormino (1986) dans le catalogue de Bochum (p. 164): Assadour s'est englué dans le miel du mirage, et le sucré le rend malade!

En quittant la table, je remarquai qu'Assadour prit quelques cachets: la journée en mer, le décalage horaire, un mauvais rhume, pensai-je! Nous passâmes au salon, devant la cheminée. Je sentais que tout lui rappelait cet homme et l'aventure – manquée –, des Botteghe Oscure! Nom étrange quand même, pour de tels partenaires et une telle circonstance! La rue des Boutiques Obscures! Bonsoir Patrick Modiano, murmurai-je en silence, tandis que je m'installai dans le divan blanc qui tourne le dos à la baie. Assadour s'enfonça dans le vis-à-vis, plus recroquevillé que je ne l'avais découvert le matin, sur la chaise de la salle à manger. Ses yeux, gros de fièvre, me fixaient avec peine, quand il lui arrivait de parler. Je voulais le libérer, lui proposai de se retirer...

– Non, j'aime beaucoup ce que tu dis! (que disais-je?). Je vais rester encore un peu.

Sa voix devenait à peine audible. Je laissais progressivement s'installer de longues plages de silence entre nos interventions. Assadour ne réagissait qu'à peine, puis réagit de moins en moins, enfin ne réagit plus du tout. Pourtant, il n'avait pas fermé les yeux: lourds et mi-clos, ils étaient dirigés vers moi, mais inexpressifs sinon d'une présence figée, minérale, stupéfiante. Je suis incapable de me souvenir de ce qui a pu être dit d'un divan à l'autre! En revanche, je ne laissais pas de jouir de l'étrange situation d'être dans cette ex-maison d'Adam G., le seul qui ne le connaisse pas, entre Yen qui s'était retirée – et dont il avait assuré puis nié qu'il était en mesure de la sortir du Vietnam –, Cora et Peter, invités chez leurs Flamands, les filles Anja et Carla déjà dans les bras de Morphée, et Assadour, dont le corps, pantin brisé, se reposait d'une mémoire malheureuse... Je me mis à feuilleter le catalogue de Bochum en présence de l'auteur. Je fus retenu successivement par *Matera*, 1981, 36x50 cm (p 57),

Piège pour un architecte, 1979, 50x65 cm (p 93), et *Paysage avec 5641 objets et 3 personnages*, 1991, 91x92 cm (p 120). Dans Matera, je l'allongeai dans l'une des trois niches obscures de la cité chthonienne, la plus catacombale de toutes ; dans le Piège... je l'installai carrément, à l'intérieur de la maison-machine-boîte qui semble commander à tous les mécanismes, comme un cerveau de grosse sauterelle ; et dans le Paysage... il était à la fois les trois personnages mannequins disloqués, sémaphores désarticulés pour des messages indéchiffrables...

“Je connais des districts où les jeunes gens se prosternent devant les livres et posent sur leurs pages de barbares baisers, sans être capables d'en déchiffrer une seule lettre.”

Cette phrase de Jorge Luis Borges me vint spontanément au cœur pendant que je contemplais Assadour ramassé tout à tour dans la niche de Matera, dans la boîte magique et dans les marionnettes lilliputiennes : elle se trouve dans *“Fictions”* (Ficciones) (p 100, Gallimard 1957) Ce livre me fascine toujours, au point que j'ai fait un jour le détour de la maison de Mar de Plata où en 1941, Borges a composé *“La Bibliothèque de Babel”* à qui j'emprunte cet éclat de mémoire... J'avais même le sentiment, en considérant l'allure de dépouille de mon vis-à-vis, qu'Assadour aurait pu faire sienne la remarque du poète :

“Je ne sais rien de moi. Je ne sais même pas la date de ma mort !”

Que savais-je ce soir d'Assadour, sinon cette plaie immense, le cilice de son Arménie inconsolable malgré le Chouf, les Pouilles et Saint Germain des Prés, sinon un esprit, une âme, un cœur prisonnier de tous les débris qu'expulse son art avec la mathématique précision de sa phobie d'enfant ? Que savais-je d'Assadour ce soir, sinon l'immense épuisement des énergies premières, arrachées à un corps chétif et fatigué, qu'avait un soir convoité l'œil d'Adam G., romain à l'époque !

D'Assadour, ce soir, que savais-je, sinon cette lueur quand il parlait du Sud et de ses ateliers, du Nord, et du cas qu'on y faisait de la/sa gravure ? Au moment où j'écris, c'est pourtant sa peur de vivre qui s'impose, et son

incapacité, m'avouait-il (était-ce sur la jonque ou sur la terrasse!) de s'imaginer demain vivant. Une peur de vivre que j'identifie maintenant avec la peur du corps et de la chair. Adam G. n'est qu'un amateur d'art, Assadour en est amoureux. Si Adam en jouit, Assadour en meurt. Le premier s'en sert pour gagner sa vie, le second le sert en lui donnant la sienne! Quand l'amateur a tenté de faire son amant, de cet amoureux, au fond des boutiques obscures ou d'un palazzo baroque, on peut imaginer le quiproquo, le malentendu certes, mais aussi la douleur, la honte, voire l'infamie. Le trauma de l'enfant de Beyrouth explosait à nouveau chez l'artiste de Rome: et ce soir, encore, sur la terrasse évoqué, il tombait à nouveau comme la pierre de Sisyphe, sur les épaules débiles d'Assadour!

Il se faisait tard, soudain. Je toussai. Assadour remua. Je lui demandai plus fermement de se retirer et de s'allonger quelque temps: je resterais à l'attendre. J'avais de quoi, lui dis-je, en lui montrant le catalogue de Bochum! Il se leva, s'excusa, m'assura de revenir bientôt, et s'éclipsa...

Je ne devais plus le revoir. Il avait rejoint le lit et la chambre d'Adam G. Un lit et une chambre qui sont devenus miens aussi d'une certaine façon. C'est pourquoi le sentiment, ce soir, à propos de ce lit et de cette chambre était différent. C'était comme si j'avais installé dans ma propre chambre et dans mon propre lit, un ami de passage qui avait eu besoin de repos, de confort et d'isolement...

Tout dormait, sauf Yen: de la lumière filtrait de sa chambre. Je demeurai de longues minutes, immobile, dans mon divan, chez moi.

- “Et Dieu le fit mourir pendant cent ans, puis il le ranima et lui dit:*
– *Combien de temps es-tu resté ici?*
– *Un jour, ou une partie du jour, répondit-il” (Coran,II, 261).*

Entre Assadour-Théodore-Don de Dieu et moi-même je sentais le temps s'écouler ainsi: je ne savais pas encore qu'il ne reviendrait pas; j'ignorais donc que je l'attendais en vain, une partie de la nuit, une nuit, et plus...

Immobile donc, j'étais sur la jonque, assis seul sur la banquette avant et Assadour venait me rejoindre. Et nous parlâmes du Sud, encore et encore : de Melfi, de Trani, de Castel del Monte, de Lagopsole, et puis d'Altamura et de Matera, de Lecce bien sûr aussi, et de Gallipoli et de Metaponte : les Pouilles, la Basilicate, la Capitanate ! Et Frederic II von Hohenstaufen ! Et Santa Maria de Leuca ! Il me parla des bruns et des ocres, du bleu thyrennien sous les falaises d'Otrante, du vert mordoré des melons de Barletta : nous nous écrasâmes de chaleur dans les bars sombres des places désertes aux platanes blancs de lumière. Nous cherchâmes ensemble la place des caméras de Pier Paolo de l'autre côté de la Gravina ! Le soleil cautérisait ses plaies, celles du cœur et celles de l'âme : je le sentais heureux, presque. Alors, il me servit la théorie de l'entrepôt de la rue du Dragon, et qu'il aimait la solitude, ou bien alors la magnificence et la munificence des palais, italiens si possible. Et qu'il préférerait renoncer à tout s'il ne pouvait pas tout avoir ! Quand j'évoquai le Sybarite de la rue du Sabot, il me confia qu'il en connaissait les serveurs et qu'il les saluerait de ma part en rentrant !...

L'enfant Assadour court maintenant sur la terrasse : il pleure, ou plutôt il a pleuré ; la lumière fait briller les traces des larmes, blanchâtres sur la peau brune. La maîtresse, l'institutrice, la femme, la "mathématicienne"... elles lui ont toutes fait peur. Il ne sait plus compter, il ne veut plus compter : il ne comptera plus ! Et il se méfiera d'aimer. À mort, il est blessé à mort. Désormais ! Il me raconte qu'au magasin, il ne saura plus vérifier ni l'argent qu'il donne, ni la monnaie qu'on lui rend ! Il s'enfuira, l'enfant Assadour : il apprendra à mettre la femme dans les chiffres et les chiffres, il les enfermera en désordre dans le cadre de ses dessins, de ses peintures et de ses gravures. Il se lancera à corps perdu dans la géométrie imaginaire de ses pyramides, polygones, aérolithes, lieux, traces, cités et paysages, de ses géomètres et de leurs constructions, de ses itinéraires et coupoles, de ses pétrifications et dispersions, de ses empreintes et de ses pièges... Il est remarquable que l'artiste jeune, commence (1967) par des poupées désarticulées, des femmes-villes, d'autres poupées, claustrophobes celles-là, des masques, des frontières et des no-man's-land, et continue (jusqu'en 1977) par des dangereuses séductions, des voies lactées, et de lugubres (petites ?) filles jouant à des cerceaux ! L'aurore se lèvera (1979) et le départ aura lieu

(1980) avec progression... jusqu'à Matera (1981). Jusqu'à Matera, jusqu'au Sud, jusqu'au soleil-lumière-chaueur! Là-bas, il est chez lui et il est lui. Il est loin des Botteghe Oscure! Loin des miasmes de l'institutrice de Beyrouth et du diplomate de Rome. Là-bas, sa douleur est éclat multiple et ses plaies se cautérisent au feu du ciel!...

Je rentre de Matera! Il est vraiment tard! Le temps reprend son cours et ma propre fatigue commence à se signaler à mes yeux. Assadour – je le sais maintenant – ne réapparaîtra plus: je l'ai laissé, il est resté à Matera. Et même si demain, il devra prendre l'avion, pour Londres, c'est à Matera qu'il vit, c'est de Matera qu'il vit, j'en suis sûr! Je me promets de continuer cette évocation rue du Dragon en Septembre quand je passerai à Paris. Je lui lirai ce chapitre: il me dira, à propos de Matera...

J'ai décidé de ne pas attendre le retour de Cora et de Peter. Je fais appeler Roberto et me prépare. Je prends congé de Yen. Je sors sur le perron. La nuit est chaude, lourde, tropicale. Je revois la jonque... Un aigle au dessus du jardin.

Roberto arrive des communs. Au moment d'ouvrir la portière, je me retourne instinctivement, et devine à travers l'épaisse frondaison de la route, un couple à pied qui parle. C'est Cora et Peter de retour du Peak Restaurant:

– Tu pars déjà? Et Assadour? As-tu pris le saucisson et le camembert?

– Oui

– Il dort!

– Non!

Cora se met à rire, elle court à l'intérieur tandis que je raconte à Peter la chute d'Assadour! Cora revient un sac à la main! Roberto est déjà au volant et le moteur tourne! J'embrasse, je m'engouffre! Nous roulons dans B. Road. J'ouvre le sac: outre le camembert et le saucisson évoqués, je sens une boîte assez volumineuse: je retire! "Le Nôtre-Chocolats"! réussis-je à lire, à la lumière de la lune, haute dans le ciel. Et au moment, où je dépose sur ma langue la première gourmandise, Roberto se penche en avant.

– "Some music, father?"!

Et je rentrai en compagnie d'Adamo...

Encore une fois.

ÉPILOGUE 1

*« Ce dont on ne peut parler, on doit le taire »
Wittgenstein*

J'ai quitté HK après le hand over, pour une année sabbatique de 18 mois (!) qui m'aura vu traverser le Népal, la Corée du Sud, l'Iran et le Japon, avec deux détours à HK et à Nice !

Depuis décembre 1999, je me trouve à Nice, posté dans la culture, la recherche et l'enseignement. La création aussi : écriture, opéra, festivals !

Les journées sont bien remplies, entre un appartement en ville, deux cabinets psy, et les kilomètres d'autoroute. Je me déplace toujours autant, même plus, invité un peu partout comme « consultant international ».

Je suis retourné plusieurs fois à HK, désormais chinois, mais n'ai plus jamais rencontré quiconque qui évoquât le seul nom d'Adam G. ! Je n'ai pas cherché non plus qui ni quoi que ce soit qui me le rappelât. L'épilogue envisagé un jour de 1997 fit long feu, devant le refus révolté des intéressés à participer à une rencontre genre « Les Dix Petits Nègres » d'Agatha Christie... J'avais fait imprimer une dizaine d'exemplaires des dix chapitres qui précèdent, pour la dizaine d'acteurs de ces évocations, les invitant à les lire, puis à nous retrouver tous ensemble : la matière de nos échanges aurait constitué le pénultième chapitre de cette nouvelle. Puis, muni de ce manuscrit – clos quant à nous, gens de HK –, je me proposais de me rendre au nouveau lieu d'affectation d'Adam G., de lui remettre notre « production » et de le laisser y ajouter « un texte final » qui en constituerait le point d'orgue !

Mes « informateurs » ne voulurent rien en entendre, découvrant à la lecture de ces pages rédigées à partir de leurs seuls « témoignages » (c'était

un peu pervers de ma part, je le reconnais !) ce que « les autres » avaient « rapporté » de « lui » : chacun se révélant par là tel qu'en soi-même ! On me critiqua, on m'en voulut, j'annulai ! Adam G. aurait été, entre temps, nommé à Sarajevo, quand éclata la nouvelle guerre des Balkans.

Mon emploi du temps et mes occupations ne m'ayant jusqu'ici jamais permis le détour, je rangeai un jour le manuscrit, ... jusqu'à ces derniers mois – c'était au cours de l'été 2001 –, où un ami m'interrogea sur mon activité d'écriture.

– As-tu jamais écrit de roman ?

– Non !... mais j'ai « commis » dernièrement – avant de quitter HK –, un drôle de texte...

– Un drôle de texte ?

– Oui, une histoire de...

Et ne voyant pas comment décrire cette « chose », je m'en suis allé déterrer le manuscrit, bien enfoui, mais à sa place dans mes travaux en cours ! Paul et Michèle, puis Bruno, Jacques enfin, et Nicole... le trouvèrent très « intéressant », mais : « Il te faut lui trouver une finale !... » Pour moi, cette histoire est close ! Je ne sais ce qu'est devenu Adam G. Son sort, en tant que tel, ne m'aura en fait jamais vraiment préoccupé, mais bien par où j'ai du passer pour entendre parler de lui : une histoire de chemin, plus que de traque ou de filature.

En revanche, en déterrant « À propos d'Adam... », je tombai sur un autre manuscrit, rédigé juste avant mon départ pour ma mission asiatique. C'est un texte composé pour ma mère sur les œuvres de Marc Chagall réunies à Nice-Cimiez, dans le Musée du Message Biblique Marc Chagall : un ensemble d'une vingtaine de pièces, hymnes pour les trois vitraux de la Création ; odes pour les dix-sept grandes toiles inspirées de Genèse et d'Exode ; et stances pour les cinq tableaux tirés du Cantique des Cantiques. Je m'en étais ouvert à la Conservatrice pour une publication possible : elle s'acharna, dans mon dos, à saboter l'entreprise, préparant elle-même à l'époque un livre sur le Maître ! Dépité, je m'étais contenté de faire ronéotyper mon travail, que je proposais lors des visites guidées que j'organisais dans le Musée...

Et puis je partis pour l'Asie extrême, vers d'autres aventures...

Que j'étais heureux maintenant d'avoir remis la main sur ces textes que je relus avec une certaine tendresse, m'attendant immédiatement à un travail de re writing, après plus de dix ans pour Marc et cinq ans pour Adam... Je rêvais à nouveau de publication! Le titre du premier en est d'ailleurs: « Marc Chagall La Bible Rêvée »! (2)

C'est ainsi que l'Asie devait me rattraper par l'amont au printemps avec Adam, et, l'été dernier, par l'aval, avec Marc!

Le 6 août est traditionnellement le jour consacré à la fête patronale de la petite ville de Biot (les verreries, Fernand Léger...): M. le curé transporte en procession le buste baroque du grand St Julien, centurion martyr, qui aurait été en poste dans cette région alpine et que vénère la population depuis des siècles et des siècles, amen! Depuis que je suis en poste ici, j'ai donné à cet événement une petite allure western: comme il s'agit de grimper avec les pèlerins jusqu'à une romantique petite chapelle, dite de St Julien, blottie au milieu d'un bois de chênes-lièges, au sommet de la propriété sylvestre de la Baronne du lieu... j'ai proposé qu'on préparât un char-à-banc, tiré par un solide mulet et orné de fleurs, sur lequel je monte avec mon buste, le chef couvert par un imposant chapeau cow boy en paille, entouré de quelques petits enfants, en costumes de centurion romain! La troupe de musique traditionnelle avance en tête, avec tambourinaires et flûtistes, et les chantres revêtus des costumes traditionnels... Entre les locaux et les touristes, sans compter les connaisseurs des alentours, ce sont plusieurs centaines de fidèles et de curieux qui se joignent à la procession promenade, puis se retrouvent dans la chapelle pour la messe, et surtout autour de la chapelle sous les frondaisons centenaires, que la municipalité a sonorisées, l'espace sacré ne contenant qu'une centaine de gens. Ferveur, chaleur, bonheur: suivent des agapes communautaires autour des divers vins d'orange de la production locale, que M. le Curé doit immanquablement goûter sous peine de lèse-taste-vin.

(2) publié depuis: Marc Chagall La Bible Rêvée, NGM Publisher, 2003 Singapour

S'ouvrent alors de grands paniers, comme autant de cornes d'abondance d'où se déversent toutes sortes de victuailles que chacun offre aux autres dans un immense banquet champêtre à l'Astérix de Goscinny et Uderzo !

J'aime à rester quelques minutes seul dans la chapelle après que tous l'aient abandonnée pour préparer le banquet sous les chênes. Je me repose, je reprends souffle, je me prépare à la suite... qui ne sera ni moins intéressante ni moins épuisante que la première partie ! On respecte aussi cette tradition !

Il est midi. Dans l'éblouissement béant de la double porte, une silhouette souple, longue et hésitante se découpe en un halo de poussières d'or, en contre champ. Je ne distingue le visage et l'apparence qu'une fois l'intruse à quelques mètres de moi. L'image qui me vient en tête à ce moment-là : celle de la première apparition de Romy Schneider sur l'écran de La Banquière : élégance classique, charme strict, style presque suranné.

– Je vous dérange...

– Oui...

– Excusez-moi !

Un léger accent me fait lui rétorquer :

– You're welcome !

– Je viens de Kuala Lumpur !

– Et moi de Hong Kong !

Là, un silence. Elle doit se demander si je me moque !

– Well !

– I'm back down here already two years. In charge of some parishes. But the Chief of the Diocese Bureau of Culture...

La suite découla d'elle-même, comme si tout cela se passait entre expatriés que nous étions, dans une quelconque ville de rencontre de l'Asie du Sud-est !

– Je voudrais travailler pour vous !

– Ah ! Et en quoi ?

– Je suis éditeur... Vous écrivez ?

– Oui !

– Quelle sorte de livres ?

Nous sommes à table maintenant, partageant le même verre, faute de vaisselle suffisante...

– Je suis ici par hasard, amenée par des amis de St Cassien, qui m'hébergent, et ne voulaient à aucun prix manquer ce rendez-vous annuel... avec vous !

– Demandez au Père de vous emmener au Musée Chagall, demain matin... s'il a un peu de temps, bien sûr, intervint la baronne...

– Cela vous dirait ?

Rendez-vous est pris, illico presto... Le lendemain, j'arrive, mon manuscrit sous le bras, et nous voici embarqués pour quatre-vingt minutes de Chagall illustré et commenté, avec déclamation circonstanciée de quelque hymne, ode et strophe !... On se déclare enchanté, ému :

– Bouleversée ! déclare Nicoline. Car la Dame de Malacca s'appelle Nicoline ! Voilà un prénom qui ne s'invente pas ! Ou plutôt si, dans son cas, car il s'agit d'une auto-dénomination contrôlée !

On m'invite à déjeuner ; je propose une auberge des hauteurs de Nice : pour la fraîcheur et un petit régal provençal ! Et puis on parle : Chagall, musée, « livre », édition, calendrier, conditions, etc... Bref, au moment des au revoir, nous voici partenaires, Nicoline et moi-même, pour mettre au monde, entre Nice, Kuala-Lumpur et Paris, l'enfant-livre de « La Bible Rêvée » !

Depuis l'été 2001, Internet ni le mobile n'ont chômé entre l'Asie qui me rattrape et l'Europe qui se souvient ; entre Adam dont on me contait l'histoire – des histoires, plutôt –, et Marc dont je raconte le rêve vençois dans des bleu nuit d'oliviers baignés de lunes ; entre un inconnu que je n'ai jamais rencontré et sur lequel je termine un livre – ce livre –, sans avoir véritablement voulu le voir et un autre inconnu – moi-même –, qu'on vient dénicher dans une chapelle provençale parmi les chênes-lièges, un jour de St Julien, alors qu'on – Nicoline –, se trouve là par hasard sans rien vouloir sinon découvrir ! Et puis voilà soudain la féerie de l'enfant de Vitebsk, qui brouille toutes les cartes et toutes les perspectives, et change d'un coup de pinceau magique Adam en Nicoline, un Adam qui retourne à sa virtualité, et une Nicoline qui entre dans le rêve éveillé dont je deviens la voix !

Le Chagall niçois dont s'empare Nicoline, et qu'elle emporte avec elle à Kuala Lumpur, me délivre par ricochet de l'Adam remisé ! Elle clôt, sans le vouloir, l'investigation hong kongaise non classée, par l'apothéose malaysienne des couleurs chagalliennes illuminant mes dithyrambes !...

Je vais me taire bientôt, pour me conformer à l'ordre en exergue de Wittgenstein, car ce dont il s'agit véritablement dans ce livre que je clos, je ne saurais le dire. Je sais que j'ai grandi tout ce temps au milieu des arbres qui peuplent les vastes forêts de la bienheureuse inconnissance, et dans ses nuages en perpétuel mouvement. Je sais désormais, de certitude, que l'inconnu seul vaut le détour « trois étoiles » des guides de l'existence. Je sais qu'Adam, Marc et Nicoline sont des chemins : Adam, un chemin perdu ; Marc, un chemin offert ; Nicoline, un chemin complice... Combien d'autres chemins ai-je ainsi parcourus, sans savoir – ou sans comprendre –, qu'il n'y a pas de bon ni de mauvais chemin, seulement d'abord le chemin qui se présente à vous et que vous empruntez plutôt qu'un autre, parce que l'instinct en vous vous souffle de vous y engager...

Engagé à fond sur le chemin, vous y sentez vite la présence d'esprits : de celui dont vous suivez le chemin, de ceux qui ont suivi jadis ou suivent aujourd'hui ce chemin avec vous, et déjà de ceux qui se préparent à emprunter vos pas. C'est pourquoi c'est une grande décision que d'ouvrir soi-même un chemin neuf, plein de son propre esprit à soi !

Les propos sur Adam – que j'entendais régulièrement –, m'en ont même fait expérimenter la présence hallucinatoire à Sukhothāi. Les couleurs de Marc ont éclairées de toutes les nuances des arcs-en-ciel divins mes chemins vers les origines des mondes, qui désormais auront dans mon imaginaire mystique les teintes des nuits, des aubes et des couchants vençois !

Je le sens de plus en plus : les chemins de Jésus, qu'ils viennent de lui ou qui y conduisent, ont toujours emprunté les courbes, les vitesses et les paysages de mes conteuses premières, ma mère et sa propre mère : ce qu'on m'en a dit me suffit. Ce fut assez pour combler les désirs fous qui continuent de mener ma vie sur ses chemins ! Je suis paradoxalement

délivré du Jésus de l'histoire et de la théologie: c'est celui qu'on m'a transmis qui est mon Christ, à moi!

C'est ainsi que la question: « Avez-vous écrit des romans? » m'a délivré d'Adam! J'ai appris la transmission, avec ses erreurs et tous ses chatolements; j'ai appris les partis pris, avec leurs emportements et leurs idéologies; j'ai appris les subtilités, les tolérances, les impatiences et les exacerbations; j'ai appris les dissensions, les peurs, les couardises et les trahisons. J'ai appris ainsi le chemin des hommes! Bien sûr que je l'ai toujours su, tout cela! Mais ce fut la première fois que le ciel ainsi m'en assénait la démonstration pratique définitive, et durant tant de temps!

C'est donc dans ce bleu lavé, au cœur des chênes-lièges, dans une petite chapelle fraîche des alpes maritimes, que le ciel – encore lui –, imagina le carrefour de nos voies, celle de Nicoline avec la mienne: autour du berceau plein de rêves chagalliens, où abondent et surabondent les présences d'esprits!

Je me tais maintenant, c'est aux esprits de prendre la relève!

PS: Je pars dans quelques jours pour Kuala Lumpur, où Nicoline m'attendra avec l'enfant Chagall, dont elle accompagne l'avènement dans des officines singapouriennes! Où que demeure Adam, merci à lui pour son chemin d'entraînement préparatoire!

*Hong Kong – Nice (06) – Yvoy le Pré (18) – Céron (71)
Octobre 1996 - avril 2002*

ÉPILOGUE 2

*De la rose, nous ne connaissons jamais que le nom !
Umberto Eco, Le nom de la rose*

On a souvent tort de croire que c'est fini !

2004 et 2005 m'ont vu trois fois déjà m'envoler vers Tokyo, et les nouvelles fascinations de mes destinations nippones ! Je me suis plus d'une fois surpris totalement « lost in translation » ! Il s'agissait de suivre la transposition en japonais du petit frère de Marc Chagall : Vincent van Gogh ⁽³⁾. Ma traductrice, Ikuko Y., aussi ravissante à fréquenter qu'érudite à entendre, me confia lors du launch cocktail, qu'elle était free lance collaboratrice de chaînes de télévision francophones, et qu'elle se consacrait actuellement à des repérages autour de topics sur les particularismes du Japon, susceptibles d'intéresser les publics francophones justement.

– Ah ! Et à quels topics pensez-vous ?

– J'ai déjà repéré nos lutteurs Sumo, nos danseurs Butô, et les studios Gibli de nos cinéastes de dessins animés, Hayao Miyazaki, entre autres !

– Savez-vous que je suis moi-même en train d'écrire un essai sur des thèmes voisins, plus exactement sur « le corps japonais », entre autres Sumo, Butô et Anime, mais aussi les poupées Yumel, les rites purificateurs Misogi, et les enfants morts du dieu Jizo !

– Mais qu'est-ce qui vous attire comme ça chez nous ?

– C'est assez obscur, je dois dire ! Mais je sais que je dois m'y intéresser, maintenant, en ce passage de ma vie !... Ce sera mon troisième essai japonais : ce fut d'abord le jardin zen de Kyoto, l'esthétique zen dans quelques domaines artistiques, et maintenant donc, le corps !

(3) Vincent van Gogh *Le Soleil Foudroyé*, NGM Publisher, Singapour 2004

- En quoi pourrais-je peut-être vous être utile !
- Eh bien, voyez-vous, j'ai un problème avec la peau, votre peau, la peau japonaise !
- Comment ça ?
- Il y a d'abord tous ces bains, « furon, onsen, misogi » : là je pense m'y retrouver ! Et puis il y a cette seconde peau des samouraï, dont ont hérité les yakusa ! Le tatouage, Irezumi, je crois en japonais ! À la fois d'une beauté renversante et d'une complexité énigmatique ! J'ai surfé sur tous les moteurs de recherche d'Internet : je crois qu'il me manque quelque chose ! Je sais tout sur le sujet : je veux dire théoriquement !
- Vous voulez dire que...
- ... oui, je vous assure, j'ai tout vu, lu et étudié toute la docu disponible !
- Oh, j'en suis sûre ! Mais je voulais dire que vous voulez voir un corps tatoué, devant vous, physiquement en face de vous...
- ... oui, et même le toucher ! Je suis un peu gêné de vous dire cela comme ça !
- Non, non ! Je comprends tout à fait... Vous savez...
- Oui, Ikoku !
- Vous savez, je suis en train de préparer des interviews avec le Number 2 de l'un des trois clans principaux des yakusa tokyoïtes !
- Quoi ?
- Oui ! et Number 2 – je ne peux révéler son nom, vous comprenez ! –, serait certainement très curieux de vous rencontrer lui aussi ! D'autant plus qu'il est nippon-coréen – enfant de l'occupation japonaise en Corée –, et catholique comme sa mère !
- Oui, je peux comprendre qu'il doit avoir quelque problème de conscience quant à la compatibilité de son job et de sa foi chrétienne !
- Justement !
- Comment justement ?
- Seriez-vous prêt à le rencontrer ?
- Je n'eus aucune hésitation :
- Oh oui, alors, surtout s'il est...
- ... tatoué ? Oui il l'est ! Sur tout le corps !
- Et vous pensez que... ?
- Je..., vous... ! Ecoutez ! Nous lui demanderons !

La suite des évènements fut assez étonnante !

Début novembre 2004, Number 2 m'invitait à je sais plus quel étage du Park Hotel de Yokohama. Salle à manger privée, menu à la subtilité gustative et visuelle, service à la discrétion et à l'efficacité top niveau ! Il parla de lui, de sa famille, de sa femme et de sa fille – en sécurité à Séoul –, de son problème de ne pas pouvoir aller à la messe dominicale (sic ! Vous imaginez la scène : une conduite intérieure blanche, et trois noires, d'où jaillissent comme des diables hors de leur boîte, douze, oui douze, gardes du corps genre « Men in Black », aussi patibulaires que dans les films de Takeshi Kitano : faut avouer que ça ferait désordre, au parking, devant l'église !)

On me raccompagna chez mes hôtes, on me fit un cadeau d'usage (un calendrier illustré de reproductions d'Utamaro de personnages de Kabuki), on m'étreignit les mains, on regretta mon départ, on promit de se revoir !

Fin février 2005. La conjoncture, terrible, m'a ramené à Tokyo : un office funèbre pour les cinq membres d'une même famille de sept, emportés par le tsunami thaï du 26 décembre 2004 !... Contact est repris avec Ikuko qui avait négocié ma curiosité : Number 2 a souhaité à nouveau, à Tokyo même cette fois, de m'inviter dans un endroit discret, et il me montrera... sa peau !... Vous imaginez mon excitation !

Le jour, le soir plutôt, arrive. Ikuko m'appelle. Un taxi attend. Ikuko donne l'adresse du restaurant au chauffeur, qui s'embarlificote de façon abracadabrantesque – les adresses au Japon ne servent en fait à rien, puisque les trois chiffres avec lesquels elles commencent ne correspondent à rien, car rien n'est écrit, dans la mesure où les rues se remodelent en permanence, ou bien si c'est écrit, cela est fait dans le désordre dû aux constructions qui se succèdent en permanence ! Ikuko s'impatiente, elle relance le chauffeur qui n'en peut mais... Je lui suggère d'appeler Number 2 ! Ce qu'elle fait aussitôt ! Moins d'une minute après ce coup de fil, le portable sonne à nouveau : Ikuko transmet un ordre de Number 2 au chauffeur ! « Qu'il se range sur le côté : on arrive » ! Effectivement, à peine quelques secondes plus tard, les quatre voitures stoppent autour de nous,

un “man in black” ouvre ma portière, un “paraneige” à la main – car il neige depuis quelques minutes ! On m’indique la voiture du chef.

Quelle joie de revoir Number 2, je dois avouer : aussi élégant, réservé et “handsome” qu’en novembre. Tout de noir vêtu, d’un noir légèrement brillant, comme lustré, le cheveu légèrement argenté des quadragénaires soucieux de leur forme, des mains souples et fines de pianiste ou de styliste, mince sans être maigre, athlétique sans schwarzeneggerisme, grand mais nippon tout de même !

Ce fut cette fois un restaurant traditionnel “classé”, niché dans le vieux quartier d’Edo (ancien nom de Kyoto), sous les frondaisons indécises d’un jardin, dont la neige déjà appesantissait les branches. Le repas, tout à fait différent de celui de Yokohama, se composa des poissons les plus rares et les plus dangereux à la découpe ! J’ai du faire confiance !

La pièce où nous dînions était arrangée comme celle du tokonoma traditionnel – la pièce la plus intime de l’habitat nippon –, avec des teintes légèrement brunes et mordorées, couleur d’automne finissant. La neige, en gros flocons, assourdissait mollement les bruits alentour, en provenance de la salle commune du restaurant et de la rue voisine. Ikuko s’était tue, les yeux baissés, les deux mains sur la table. J’attendais le bon vouloir de Number 2. Nous avons évoqué toute la soirée les jeunes yakusa, et leur institut de formation, véritable noviciat samouraï, comme on les érigeait du temps de Kamakura et de Muromachi. Number 2 m’avait entretenu de ce dont ils avaient besoin, à son avis, pour devenir les vrais descendants des samouraïs dont il se réclame !

Je l’avais écouté avec beaucoup de “sympathie” ; je me surprénais même, dans l’atmosphère tiède de cet établissement “antique et solennel”, à m’imaginer “fonctionnant” dans ce monastère zen samouraï/yakuza, comme je l’avais fait trente cinq ans plus tôt dans le monastère bavarois de Benediktbeuern, avec mes jeunes étudiants en psychanalyse !... Je divaguais proprement !

Alors, avec la lenteur concentrée des lutteurs, mon yakuza se leva : il pria Ikuko d’intimer au service l’ordre de ne plus venir nous déranger, et

de verrouiller la porte de la pièce. Elle gardait toujours les yeux baissés : moi, je n'avais d'yeux que pour mon hôte.

Ce à quoi il se livra alors, relève à la fois d'un strip-tease soft des Chippendale et de l'après-corrída mystique du toréador vainqueur !

Number 2 déposa d'abord sa veste sobre à col officier – rappelez-vous Yukio Mishima –, révélant un polo près du corps sur lequel s'étalait – c'est le terme –, un pesante croix d'or, style Madonna ! Avec déférence, il déposa le bijou religieux sur la veste. Alors, avec une grâce de tennisman échangeant son polo avec son adversaire à la fin d'un match, il se glissa littéralement hors du sien. Il me faisait face, impassible et conscient de m'accorder ici une faveur jamais osée à une demande jamais formulée.

Ému moi-même, j'en concevais aisément la portée, en observant les traits de son visage, à la fois détendus et graves. Il me faisait face, comme je le disais, et quand le linge eut dégagé le torse, sa bouche sourit à peine, irriguant sa face comme une vague de douceur et d'assentiment. Me revenait par bribes, le subtil poème du célèbre samouraï Hideyoshi Toyotomi (1536-1598) :

*Ma vie est apparue comme la rosée,
elle s'évanouira comme elle :
je ne suis qu'une suite de rêves...*

J'étais devant une poitrine gravée – un écu de peau, un bouclier de chair –, travaillée comme au repoussé. Un fabuleux et fantastique dragon, dont la tête reposait sur le cou et l'épaule gauche de l'homme, le corps en volutes épousant les abdominaux et la queue rejoignant la plongée du nombril. Sous la lumière indirecte du lieu, les coloris multicolores jouaient de toutes leurs variations vertes, or et rouges, transformant la peinture vivante en scroll de tokonoma !

Mon yakusa me regardait dans les yeux, dans un silence immobile. Une minute pleine, massive : une montagne de silence polychrome. Je ne sentais aucune gêne ni en moi, ni en lui, non plus.

Puis il se retourna, au ralenti. Quand je vis se dérouler son dos, je me levai à mon tour, irrésistiblement. C'était un dessin qui n'avait de japonais que le style et les couleurs : mes yeux éberlués contemplaient le Jardin de l'Eden, à la luxuriance serpentine d'inextricables entrelacs. Number 2, plus immobile que jamais, m'offrait son dos biblique, aveu de sa foi chrétienne, tandis que sa poitrine et son cœur respiraient tout un orient extrême !

La nuque et le plat des épaules au ras du cou recelaient des signes que rendait flous le léger contre jour provoqué par mon déplacement autour de la table : en effet, je me rapprochais de cette peau de mon désir, et que j'avais la permission de toucher. Je me sentis, comme par un éclair de mémoire, frappé par mon aventure mystique dans la grotte du Cardoner, près de Manrèse et Barcelone, où ce samedi 2 mars 1991 – il y a donc quinze ans –, je vivais une nuit mystique, devant le crucifix en creux qu'Ignace de Loyola creusa de ses mains dans la muraille, faute d'en posséder un...

*« § 288 Bientôt minuit ! Tôt ce matin, avant de quitter Manrèse, je suis descendu une dernière fois jusqu'à la Cova, sombre, silencieuse et froide. J'ai allumé juste de quoi distinguer la paroi, celle où le doigt d'Ignasi a usé la pierre. Je suis resté assis en face, ramassé, vide, contemplant seulement cette ent (r) aille de montagne, les yeux fixés sur la trace multiséculaire, abasourdi de charme et de grâce, reconnaissant d'être tapi là, seul, du dérisoire privilège d'être en cette aube en cette cave... J'ai connu les instants rares qui ne sont plus du temps. J'avais conscience seulement de me remplir d'un air qui partageait avec celui d'un autre âge, de se charger de la même humidité puisée aux mêmes creux. Je voulais simplement "me trouver là" où "se trouva un autre" ! Un moment, je sais, je m'assoupis, devenant à mon tour objet parmi les ex-voto, abdiquant de savoir, abdiquant de vouloir : un pur Da-sein ! Je me relevai enfin, d'un mouvement spontané à la fois et irrépressible, **caressai à nouveau les sillons réguliers et polis de la croix murale d'Ignace**. Avec un grand assentiment de la volonté et du cœur, et une docilité de mon esprit et de mon corps : en glissant ma main droite, doigts tendus, sous l'abri de verre protecteur, « j'étais » Thomas portant la sienne, à travers les plis rêches d'une*

chemise de lin, entre les lèvres tuméfiées du trou de la poitrine! »
(L'échelle de perfection, non encore publié)

... J'étais si reconnaissant à Number 2 de se livrer ainsi à ma curiosité où se mêlaient – j'en étais effrontément conscient –, érotisme esthétique et quête incorrigible de soleils obscurs!

Je me retrouvai soudain exactement derrière mon hôte. Et je pus lire enfin des lettres qui brûlèrent mes yeux ébahis!

Dans la forêt primitive de la première aube de la Genèse, gravées avec longue souffrance sur le dos musclé de mon yakusa tokyoïte, scintillaient les quatre lettres qui m'avaient obsédé toute l'année 96-97 à travers l'Asie, et que je m'étais promis de pouvoir crier un jour en pleine bataille de Sarajevo! Voici qu'il m'était enfin et mystérieusement donné de les lire ici, à Tokyo, sur la peau sublimement torturée d'un yakusa nippon-coréen, catholique de surcroît :

A . D . A . M

*Alors ma main caressa les lettres de peau,
comme la joue qu'on effleure
d'un visage ignoré
dont on ne saura jamais que le nom...*

Nice, Printemps 2005

Du même auteur :

1. 1980 : *Beruf oder Berufung* (Vocation sacerdotale, en Bavière, années 70. En allemand) Kösel Verlag, München. Épuisé

2. 1982 : *Si la Bible m'était contée*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL8201.html>>
(traductions bibliques) Le Centurion, Paris, 20 €

3. 1991-2003 : *Petit Traité de la Compassion*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL9101.html>>
(Essai sur l'accompagnement des personnes en fin de vie). 1re édition, Éditions Dô, Cannes 2002 ; 2e Édition, Éditions Fata Morgana, Paris-Génève, 14 €

4. 1997 : *Le Baume du Tigre*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL9701.html>>
(Anthologie de discours et conférences asiatiques). Hong Kong 1997. Épuisé

5. 1998-2002 : *Le Bouddha Revisité*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL9801.html>>
(ou Genèse d'une fiction: Recherche et enquête sur les origines gréco-bouddhiques de la première statue du Bouddha du Gandhara). 1re édition, Éditions Dô, Cannes, 20 €. Épuisé. En voie de réédition.

6. 1998-2002 : *Le Sourire Immobile*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL9802.html>>
(ou Chronique de Printemps en Pays Zen) Éditions Dô, Cannes 2002, 25 €. Épuisé. En voie de réédition.

7. 1999-2002 : *L'œil Instantané*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL9901.html>>
(ou Les Miroirs de l'Absence : Le jardin zen et le théâtre Nô japonais)
Éditions Dô, Cannes 2002, 30 €. Épuisé. En voie de réédition.

8. 2002 : *Marc Chagall La Bible Rêvée*
<<http://www.a-nous-dieu-toccoli.com/publication/7899/PL7801.html>>
(L'oeuvre de Marc Chagall, au Musée du Message Biblique Marc Chagall, Nice), NGMPublisher, Singapour 2002, 30 €

9. 2004 : *Vincent van Gogh Le Soleil Foudroyé*, NGM Publisher, Singapour 2004, 35 €

10. 2004 : *Relire le Testament, Tome I : Marc-Matthieu ; Tome II Luc ; Tome III : Jean ; Tome IV : Paul... & les autres*, Éditions Dô, Nice 2004-2005) 9,50 € le tome

11. 2005 : *Missionnaire pour des temps nouveaux*, (Une autobiographie) Factual, Genève 2005, 25 €

12. 2005 : *Shin Momoyama* (essai sur l'esthétique zen japonaise) Éditions Amalthée, Nantes 2005, 12 €

13. 2005 : *À propos d'Adam, ou Présence d'Esprits* (A la recherche d'un inconnu), Éditions Bénévent, Nice 2005 15,50 €

14. 2005 : *Prêtre dans un monde para chrétien*, Factual, Genève (en voie de publication)

En écriture :

1. 2005 : *La Bible à nos amours* (suite de *Si la Bible m'était contée*)

2. 2005 : *Les liens et les clés* (suite de *Missionnaire pour des temps nouveaux & Prêtre dans un monde para chrétien*)

3. 2005 : *Shintai : Le corps japonais* (suite de *Shin Momoyama, Les Pêcheurs du regain*).
4. 2005 : *Coaching Spirituel* (Cabinet de MAïeutique HOlistique)
5. 2005 : *La vie rêvée de Piano Man*

Imprimé en France
ISBN 2-84871-913-3
Dépôt légal : 3^e Trimestre 2005